







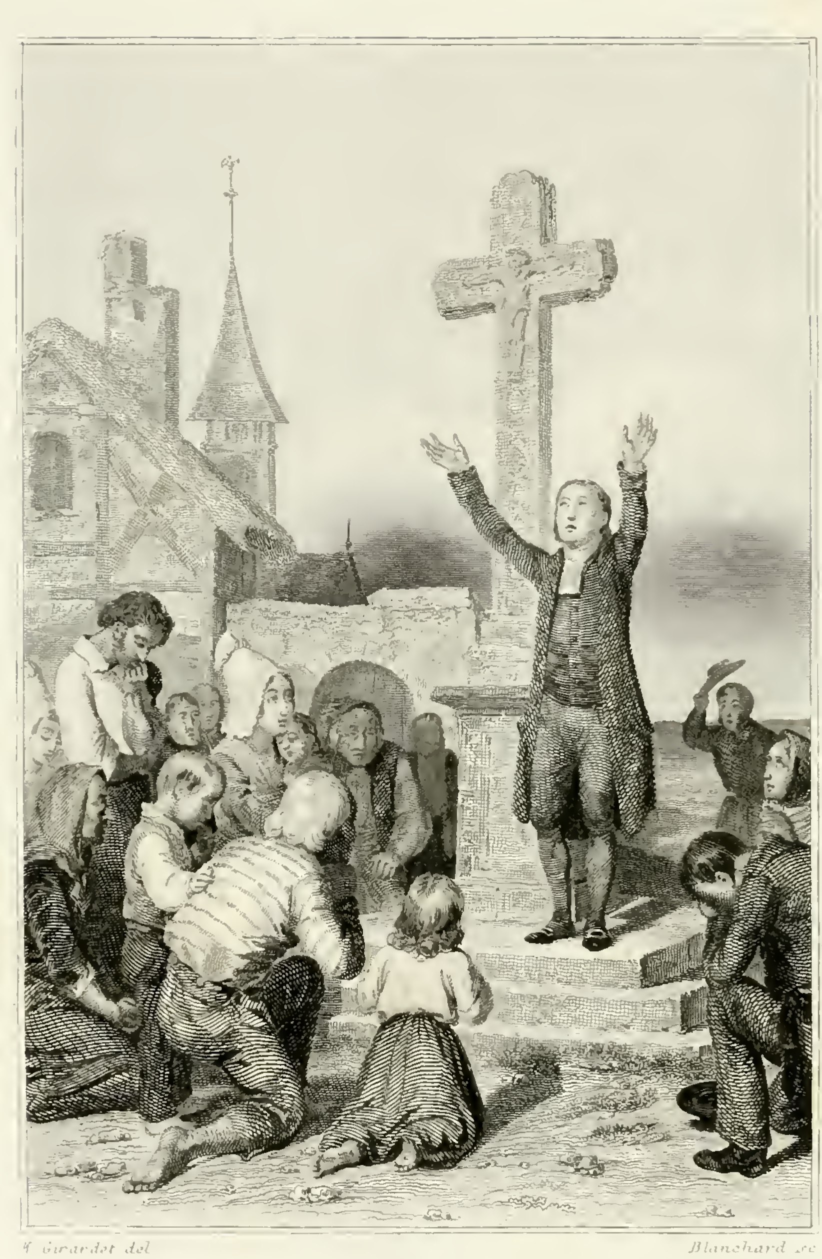
BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



Girardot del — *Blanchard sc*

Bénissez-nous cria la foule

[illegible] Imp.

Souvenirs & Impressions

de Voyages

PAR

LE Vte WALSH.

172

K. Girardet del.

Blanchard sc.

Il s'arrêta tout rêveur

A^d Mame & Cie

EDITEURS

A TOURS

SOUVENIRS
ET IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR LE V^TE WALSH

—

TROISIÈME ÉDITION

J'ai vu, je me souviens, je raconte.



TOURS

A^D MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

M DCCC LI

SOUVENIRS

ET IMPRESSIONS

DE VOYAGE

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Il y a eu un temps où la société était assise, ce temps n'est plus; aujourd'hui elle est debout; le mouvement, *le progrès, la locomotion* sont devenus chose de mode; l'époque où l'on ne perdait guère de vue son clocher est loin de nous; le clocher du lieu natal ne suffit plus. On veut voir, mesurer, étudier les clochers étrangers, les tours gothiques des cathédrales et des vieilles basiliques.

Dans le repos de nos pères il y avait du bon; dans notre progrès il peut y en avoir, si on le règle bien.

Quand on voyageait moins, on savait bien moins de choses, mais on avait bien moins de mécomptes. Ceux avec qui nous vivions dès nos

premiers jours, avec qui nous grandissions, nous devions les croire, car c'étaient les amis que Dieu nous avait donnés lui-même, notre père, notre mère, nos frères et nos sœurs. Ceux-là ne pouvaient vouloir nous tromper ni nous égarer, car ils étaient les nòtres et nous étions à eux : vivant sous le même toit, mangeant à la même table, jouant dans le même salon, courant dans le même jardin, nous nous connaissions et l'on nous connaissait : ainsi nos caractères, dès leur début, étaient façonnés par des mains habiles et amies, et nous apprenions à nous plier aux caractères des autres et à faire entrer les égards et les prévenances dans nos habitudes.

Élevés dans une maison toute remplie de souvenirs de famille, sous les regards de notre père et de notre mère, leurs vertus, leur tendresse, leurs exemples nous enseignaient en même temps le respect et l'amour.

Les livres saints l'ont dit : *Il est bon, il est doux pour des frères d'habiter ensemble en une même demeure.* Nos pères le pensaient si bien, qu'ils se séparaient peu et ne voyageaient guère.

Le premier voyageur a dû être un homme qui s'ennuyait chez lui.

Vous ririez, jeunes amis, vous pour qui j'écris ces pages, si vous saviez toutes les précautions

que prenaient vos devanciers et les miens quand ils quittaient leur manoir de province pour venir à Paris.

Avant de se mettre en route, ils rassemblaient leurs proches et leurs amis, leur disaient de solennels adieux, et souvent même ne franchissaient le seuil de leur demeure qu'après avoir fait leur testament.

Tous les jours vous êtes à même de voir combien les choses sont changées : à présent, si vos pères, vos mères vous savent malades, entre vos parents et vous il n'y a plus de longues absences : c'est là un progrès dont il faut remercier Dieu. Pour abréger les absences, pour rapprocher en quelque sorte les lieux les plus distants, on a, depuis cinquante ans, appris à faire de meilleures routes et des voitures plus légères que les coches et les carrosses d'autrefois !... Puis les bateaux à vapeur et les *rail-ways,* ou chemins de fer, les télégraphes électriques ont été inventés. Tout cela donne une grande activité de plus à la vie, et il faut que les hommes profitent de toutes ces nouvelles découvertes, *pour courir plus vite vers le bien.* S'ils ne s'en servaient que pour *gagner de l'argent,* il faudrait du moins remercier le génie inventeur, et regretter le temps où l'on voyageait moins.

Il faut que les bons, que les nobles sentiments,

que l'amitié, que la bienfaisance montent aussi dans les wagons, pour aller secourir et consoler.

Si *le progrès*, si la facilité de *locomotion*, comme on dit aujourd'hui, ne servent qu'à faire gagner de l'argent aux spéculateurs; si l'on ne voyage que *pour faire des affaires*, ah! nous regretterons du fond de notre âme le temps où les routes étaient mauvaises, où les voitures étaient lourdes, où les postes étaient mal servies. Pour compenser les séparations que la facilité de voyager apporte dans les familles, il faut, je le répète, que d'autres pensées que des pensées de lucre animent les voyageurs.

Quittons pour quelque temps, je le veux bien, la maison où nous sommes nés; mais ne nous en éloignons pas pour l'oublier. En la quittant, ayons la résolution d'y revenir, comme à un lieu sacré; allons voir pour apprendre, mais non pour dédaigner; allons voir pour raconter à nos parents vieillis tout ce que nous aurons vu; partons pour aller étudier d'autres peuples, car l'homme qui en a vu plusieurs ne demeure ni exclusif ni intolérant. Partons pour laisser nos préjugés sur la route et pour rapporter à notre lieu natal de *vraies* améliorations. A ces conditions-là, je bénis *le progrès* et *la locomotion :* sans elles je n'en veux pas.

Tout vieilli que je suis, je ne me fais pas

encore tellement stationnaire, que je ne voyage plus. Pour avoir des histoires à vous raconter, mes jeunes amis, il faut que j'aille voir, écouter, observer. C'est ce que j'ai fait l'année dernière; cette fois, je ne voulais pas que mes pérégrinations fussent longues, et je n'ai fait que tourner dans un cercle assez rétréci; mais vous verrez que pour avoir beaucoup à raconter il n'est pas indispensable de franchir nos frontières.

Pour le voyage que j'entreprenais, ce n'était pas d'aller vite qu'il m'importait; au contraire, c'était de pouvoir m'arrêter partout où j'aurais un souvenir, un fait historique à recueillir, une histoire à entendre; et plus je serais regardé sur mon chemin, et plus je serais heureux!

Le glaneur, qui ramasse les épis sur le sillon qui a été moissonné, n'aime pas à arriver trop tôt au bout du champ, car plus il se baisse de fois, et plus il fait sa gerbe grosse.

Pour être maître de mon temps et de mes excursions, pour n'avoir point de conducteur de diligence à me crier despotiquement: *En voiture! en voiture!* quand j'aurais eu encore quelque chose à examiner, quelque chose à entendre, je partis en poste.

Toutes les fois que je m'éloigne de chez moi, je répète la vraie devise du voyageur: *A la garde de Dieu!*

SAINTE GENEVIÈVE ET SAINT LOUIS.

Mes huit premiers jours de voyage furent tout à fait selon mon cœur. Je n'allai pas loin dans ma première journée. Je couchai à Poissy ; il est vrai que je m'étais arrêté à Nanterre et à Saint-Germain.

Nanterre a vu naître la patronne de Paris; j'allai faire ma visite au curé et lui demandai quelques documents sur les premières années de sainte Geneviève. Il me conduisit dans une vigne, plantée sur le versant méridional du mont Valérien, au sommet duquel ont habité longtemps des ermites, et où l'on construit aujourd'hui une imposante forteresse; dans cette vigne le vénérable pasteur me montra une petite fontaine auprès de laquelle la jeune bergère aimait à venir s'asseoir, pendant qu'elle gardait son troupeau. Alors l'herbe croissait où les ceps donnent aujourd'hui du raisin. Le curé me raconta comment saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, s'étant arrêtés dans la petite ville de Nanterre, avaient vu Geneviève prier à l'église, et, frappés de son angélique piété, avaient prédit sa sainteté future.

Et vraiment ils ne s'étaient pas trompés dans leur prophétie, car cette petite gardeuse de moutons a été priée par des rois, honorée par des peuples, et avec sa houlette de bergère a délivré Paris des terribles hommes du Nord.

Quand les deux évêques voyageurs firent cette prédiction, Geneviève avait votre âge, mes enfants, douze à quatorze ans (1).

Avant que le lis ait ouvert son calice on peut deviner son parfum.

De Nanterre, je partis pour Saint-Germain, où des souvenirs historiques me retinrent encore.

Saint-Germain-en-Laye est une jolie ville bâtie sur une petite montagne. Louis le Gros et ses successeurs y habitèrent souvent. François Ier fit construire le château sur l'emplacement de la maison de Jacques Coythier, médecin de Louis XI. Cette résidence royale a servi d'asile à Jacques II, roi d'Angleterre, quand il fut banni de son royaume à cause de son attachement à la foi catholique.

C'est à Saint-Germain, dans un petit pavillon qui donne sur la terrasse et qui dépend du château, qu'est né Louis XIV.

En partant de Paris, j'avais arrangé dans ma

(1) Les habitants de Paris et de la banlieue, qui, en général, sont peu dévots, font encore des pèlerinages à la fontaine de Sainte-Geneviève.

pensée que j'irais coucher à Poissy; j'aime cette vieille petite ville à cause de Louis IX : c'est là qu'il est venu au monde, dans un ancien palais habité par les premiers rois de la troisième race. Ce prince avait une prédilection toute particulière pour ce lieu, et bien souvent il a pris le titre de *Louis de Poissy*. « C'est là, disait-il un jour, que j'ai obtenu le plus précieux des biens qu'on puisse recevoir en ce monde.

— Sire, reprit un courtisan, vous ne pouvez cependant oublier que Reims vous a vu couronner.

— Il est vrai, répondit Louis, mais j'ai été baptisé à Poissy. »

Philippe le Hardi fit bâtir une magnifique église sur l'emplacement du château, et choisit pour placer le maître autel l'endroit même où était le lit de la reine Blanche lorsqu'elle accoucha de saint Louis.

L'AMI DE COLLÉGE.

J'avais fixé ma seconde couchée à Gisors, où j'avais un ami de collége à aller voir.

Un ami de collége! c'est une des plus douces bénédictions du Ciel, une des meilleures consola-

tions de la vie! Vous donc pour qui j'écris ces pages, pendant vos jours d'études et de classes, tâchez de former, sous les yeux de Dieu et de vos maîtres, une de ces pures et douces amitiés qui durent bien plus que celles qui naîtront plus tard pour vous dans les plaisirs du monde. Une amitié de collége, rien ne l'use, rien ne l'affaiblit; elle est à l'épreuve de la mauvaise fortune et des vicissitudes du sort. Les plus grands hommes, au milieu de leur prospérité et de leur gloire, aimaient à retrouver les camarades de leurs premières études. Napoléon, parvenu à la suprême puissance, recherchait ses compagnons de l'école militaire et leur donnait des grades et des emplois.

Se faire une amitié au collége, c'est prendre une assurance contre les malheurs et les dures épreuves qui viendront plus tard; c'est se donner un frère de plus.

J'avais hâte de retrouver mon ancien camarade de classe, je stimulai donc le postillon par l'espoir d'un double pourboire, et j'arrivai à Gisors au moment du coucher du soleil; ses derniers rayons étaient beaux à voir colorer de leurs teintes chaudes les tours de l'église, qui s'élevaient bien au-dessus de tous les toits grisâtres des maisons. Il est bien que les temples où Dieu est adoré dominent de beaucoup les habitations des hommes. Nos pères

ne manquaient jamais de donner une grande hauteur aux églises qu'ils bâtissaient, et il y avait dans cet usage une belle pensée religieuse, c'était établir dans le paysage, comme dans le monde moral, Dieu au-dessus de tout.

Sur le chemin poudreux, après la dévorante ardeur du jour, le pauvre piéton aperçoit de loin la maison de prières, qui est aussi un lieu de repos; à cette vue, il secoue la poussière de la route, et, essuyant la sueur de son front, il se répète : « Voilà le temple de celui qui a dit : Vous qui êtes fatigués, venez à moi, » et il reprend courage. Pour tous les hommes en général, la vue de nos églises est salutaire; elle rattache la terre au ciel; elle montre au voyageur le véritable but de son voyage, et la croix du cimetière est tout près, pour lui dire que le pèlerinage n'est pas long.

J'avais, avant de quitter Paris, écrit à mon ami, pour lui annoncer que j'arriverais chez lui deux jours après ma lettre; aussi, avant la barrière de l'octroi, je vis, assis sur le bord de la route, un homme que je reconnus autant avec le cœur qu'avec les yeux ; c'était Théodore de Ronaud; comme aux jours anciens, il était venu aux portes de la ville pour me donner la bienvenue. Il indiqua au postillon où il devait arrêter; nous nous embrassâmes avec des larmes

de joie dans les yeux, et tous deux nous nous rendîmes à pied à sa jolie maison. Entre nous, c'était comme un feu roulant de questions; depuis tant d'années nous ne nous étions pas vus, nous avions donc bien des choses à nous demander, à nous répondre.

« As-tu vu Louis depuis quelque temps?

— Oui, il est marié et fort heureux.

— Et Anatole?

— Mort....

— Et Philippe?

— Tué à Dresde.

— Et Armand?

— Ruiné.

— Et toi, comment te trouves-tu ici?

— A merveille.

— Tu es donc heureux?

— Autant qu'on peut l'être en ce monde.

— Comment fais-tu?

— Je me contente de peu.

— Toi qui étais si riche autrefois!

— J'oublie ce que j'ai perdu, et je remercie Dieu de ce qu'il m'a laissé.... A tant d'autres tout a été ôté, que ma médiocrité me semble de l'opulence. Je partage mon temps entre mes enfants, mes amis, mes livres et mes fleurs. Ma bibliothèque et mon jardin voient couler la plu-

part de mes heures.... Aujourd'hui que je te reçois sous mon toit, rien ne me manque. »

La veillée fut longue entre nous. Quand la famille fut retirée, Théodore de Ronaud me conduisit à ma chambre, et là notre conversation recommença.... Appuyés sur le balcon de ma fenêtre, pendant que la lune s'élevait dans le ciel et que le rossignol chantait dans les ébéniers et dans les acacias en fleur, nous nous remîmes à causer de tous ceux avec lesquels nous avions étudié, joué et grandi. Le charme que nous goûtions tous deux à causer de notre jeune temps ne se composait pas que de joies, il avait aussi de ces tristesses qui s'élèvent dans l'âme, quand, en évoquant nos souvenirs, nous voyons les vides nombreux que la mort a faits parmi ceux que nous avons connus et aimés.

Enfin, l'horloge de l'église, au milieu du silence de la nuit calme, sereine et parfumée, sonna onze heures.

« Va-t'en, lui dis-je, car, si nous ne nous faisons pas violence, nous passerons la nuit entière en causeries ; notre passé est déjà long ; si nous le remontions tout entier, ce serait aller trop loin. »

Le lendemain matin, mon réveil fut plein de douceur ; au lieu d'entendre sous ma fenêtre des voix rauques et enrouées crier : *Vieux chapeaux ;*

vieilles bottes et vieux habits! j'entendis les oiseaux chanter dans le jasmin qui croissait autour de ma fenêtre; à travers son léger feuillage et ses flexibles branches, les rayons du soleil venaient donner sur les rideaux de mousseline de mon lit. Oh! comment ne pas remercier Dieu quand un beau jour se lève pour nous, et quand il nous trouve sous le toit de l'amitié!

Après le déjeuner nous allâmes visiter l'église. Elle est l'ouvrage de plusieurs rois et reines; la partie du sanctuaire la plus ancienne de toutes est du temps de la reine Blanche. Toute cette contrée environnante, Gisors, Nanfle et Estrepagny, est pleine du souvenir de la mère de saint Louis.

La nef principale est l'ouvrage de Louis XII, le côté du nord est de François Ier, le côté méridional a été bâti par les habitants de toutes classes, qui y ont sculpté les insignes de leurs différents métiers.

La tour méridionale et le portail sont de Louis XIV; ainsi on pourrait dire que les différents siècles se sont mis en rivalité pour savoir lequel d'entre eux ornerait le mieux la demeure du Roi des rois.

Quand on a visité cette belle et curieuse église, ce qu'il faut alors voir, c'est la *tour du prisonnier*.

LE PRISONNIER DE GISORS.

Pendant bien longtemps on s'est demandé quel était le nom du jeune infortuné qui a langui vingt-cinq ans dans ce cachot ; on a enfin découvert qu'il s'appelait Nicolas Poulain.

Nicolas Poulain ! ce nom a peu de magie et ne rappelle aucun noble souvenir. L'homme qui l'a porté dans la vie agitée du monde, avant de l'aller graver dans cette tombe anticipée, qui était-il ?

Mystère ! profond mystère !

Tout ce que l'on peut deviner, c'est qu'il aimait la religion et le gouvernement monarchique de son pays. Les croix et les fleurs de lis le révèlent. Ces singuliers bas-reliefs sculptés sur les murailles, là où un peu de lumière venait les frapper et les blanchir, auprès de la porte, en face de la haute lucarne, prouvent que ce prisonnier était bon serviteur de Dieu et du roi.

Avec un clou qu'il avait trouvé dans la poussière de son cachot, il a profondément gravé des croix et des scènes entières de la Passion de notre Seigneur ; des ressouvenirs de vieilles

églises, de manoirs féodaux, de tournois et de lances se pressent dans le peu d'espace qui n'est pas obscur... Pendant que ce malheureux jeune homme, avec la pointe de son clou, creusait la pierre et en faisait tomber la poussière blanche, sa pensée retournait à son lieu natal ; ce petit castel, c'est probablement celui où il est né, celui où sa mère sera restée à le pleurer ; cette église, celle où il aura été baptisé, la chapelle où est la tombe de son père... Devant cette croix, devant cette image de la Vierge, il aura prié, il aura composé son hymne et aura été un peu consolé... Mais un jour son clou usé se cassa !... il ne put travailler davantage, et le poids de ces longues heures oisives le tua.

D'autres disent que par cette longue et étroite meurtrière il voulut s'échapper ; on voit, pour y monter, des trous dans la muraille... Je ne puis croire qu'un homme ait jamais pu passer par cette étroite fente... Cette espèce d'escalier creusé dans le mur servait au prisonnier pour arriver jusqu'aux barreaux de fer... De là il pouvait entrevoir un peu de verdure, un peu de soleil, respirer une brise d'air, entendre un chant d'oiseau..... Mes enfants, toutes ces choses, les oiseaux qui gazouillent, la brise qui agite les feuilles, le soleil qui luit sur les coteaux vous

touchent faiblement, parce que vous êtes en liberté et que vous pouvez en jouir; mais pour le captif, retenu, gardé, étouffé entre d'épaisses murailles, ce sont comme des dons du Ciel, comme des caresses de Dieu.

J'ai bien l'espoir qu'aucun de ceux qui liront ces pages ne connaîtra les tristesses, les ennuis et les inquiétudes des prisons; mais s'il en arrivait autrement, si des jours comme ceux que nous avons vus revenaient encore, jours où il n'y a pas que le crime à gémir dans les geôles; je souhaite à celui qui passera sous les guichets d'amener dans sa prison une compagne que le geôlier ne pourra empêcher d'entrer: je veux dire la religion. Elle, mieux que tout autre, saura soutenir le captif pendant les jours si longs et pendant les nuits si tristes!... Voyez, jeunes amis, le prisonnier de Gisors : ses pensées religieuses sont restées profondément gravées, sculptées dans les murailles, et elles attestent encore aujourd'hui que l'homme qui a souffert, qui a gémi là pendant vingt-cinq ans, a eu du baume sur sa blessure, et une lueur d'en haut dans son obscurité.

Quelques traditions racontent, comme je viens de vous le dire, que le pauvre captif mourut de douleur et d'ennui quand il ne put plus travailler: d'autres prétendent qu'en cherchant à se sauver

par l'ouverture de son cachot il tomba dans les fossés profonds qui ceignent la tour, et y mourut, à moitié consolé en regardant le ciel, en sentant l'air passer sur son visage et jouer dans ses cheveux.

Tout attristé de pensées de prison et oppressé de l'atmosphère du cachot, je me trouvai avec bonheur sous un beau rayon du soleil, qui dorait l'intérieur de la cour. Je n'étais resté avec un ami qu'une demi-heure, là où Nicolas Poulain avait passé seul vingt-cinq ans! et déjà j'avais besoin de respirer au grand air... Oh! mes jeunes amis, quand on viendra chez vos parents quêter pour les prisonniers, donnez, donnez de vos petites épargnes; donnez pour que l'on puisse rendre les prisons plus aérées et plus saines. Donnez pour qu'avec l'aide de la charité le sort des détenus soit moins rude..... Dans bien des villes encore les prisons sont noires comme des tombeaux, et ceux qui administrent disent souvent : Nous n'avons pas d'argent pour rendre les geôles meilleures; faisons l'aumône à ces villes-là pour que le soleil parvienne comme un consolateur, comme un médecin, à l'homme qui a perdu sa liberté.

LE VŒU DE PHILIPPE-AUGUSTE ET LA FONTAINE DU RÉVEILLON.

Toujours guidé par mon ami, qui est le meilleur *cicerone* que je connaisse, nous nous rendîmes sur un pont, jeté au travers de l'Epte, qui coupe la ville de Gisors en deux : sur un des parapets s'élève une statue de la sainte Vierge. Elle est là pour apprendre qu'un de nos plus vaillants rois, Philippe-Auguste, a failli périr dans cette petite rivière, dans une rencontre qu'il eut avec Richard Cœur-de-Lion. Après avoir été privé de l'aide des chevaliers les plus renommés de son armée, accablé par le nombre, il avait été forcé de chercher un refuge dans Gisors; mais, si, pour charger l'ennemi, Philippe était toujours un des premiers, quand il s'agissait d'abandonner du terrain aux Anglais, il était loin d'être en tête... Beaucoup de fuyards avaient donc passé avant le roi sur le pont qui donnait alors entrée dans la ville... Et tout ce monde et tous ces chevaux l'avaient tellement ébranlé, que, lorsque Philippe-Auguste fut au milieu, la voûte s'écroula, et le roi vêtu de son armure, et son cheval recouvert de son caparaçon de bataille, et les chevaliers bardés de fer

qui se pressaient auprès du monarque, tombèrent pêle-mêle dans la rivière, dont les pluies d'automne avaient beaucoup grossi les eaux. Au moment d'être noyé, Philippe fit vœu à la sainte Vierge que, s'il échappait à ce péril, il lui élèverait une statue ; le vœu a été tenu.

Avant d'en finir avec Gisors, je veux vous redire une croyance du pays ; cette croyance, je vous le déclare d'avance, n'est point appuyée sur la raison, elle est même superstitieuse ; mais comme elle est touchante, je vous la raconte : sous ce qu'elle a de faux, vous trouverez l'amour de la patrie, et cet amour est bon à apprendre de toutes les manières, et avec l'esprit et avec le cœur

Quand, après avoir visité le cachot du prisonnier, je suis allé voir la tour de la Reine-Blanche sur le coteau de Naufle, il faisait une extrême chaleur, et je me souviens que dans cette exploration mon vieil ami me montra une source, me vanta la fraîcheur de ses eaux, et m'invita à m'y désaltérer.

Je suivis son conseil, je bus à longs traits à cette jolie fontaine, qui n'a pas d'autre nom dans le pays, que celui de *Réveillon*. Et quand j'ai relevé la tête comme le soldat de Gédéon qui vient de boire au torrent, Théodore de Ronaud me dit :

« Je suis bien aise que tu aies bu de cette eau.

— Pourquoi ?

— Parce que cette eau est merveilleuse en ce point qu'il faut, quand on en boit, forcément revenir à Gisors, quelque part que l'on aille : du temps des croisades, raconte la tradition populaire, les pèlerins du canton qui avaient fait vœu de visiter la Palestine ne manquaient jamais d'aller boire au *Réveillon,* pour revenir au toit natal et ne pas mourir aux terres étrangères.

Du temps de l'empire, alors que les jeunes Français étaient mis en coupe réglée, et que la gloire les emportait au loin, sur les pas du grand empereur, les mères des conscrits menaient leurs fils *à la source qui rappelle,* et leur faisaient boire de ses eaux.

Touchante superstition que celle-là ! et si par hasard je m'étais trouvé sur le chemin d'une de ces femmes naïves et crédules, je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, démontrer à la pauvre mère que les eaux du *Réveillon* n'avaient point de vertu particulière, point de puissance surnaturelle pour faire revenir au pays natal celui qui s'en est éloigné.

J'ai grande compassion de l'homme qui ne veut dans la vie que ce qu'il peut prouver et définir ; c'est comme s'il me disait : J'aime mieux la poussière du chemin que les fleurs de la prairie.

Ils coulent vite, ils coulent comme de rapides ondes fuyant entre des rives fleuries, les jours passés chez un ami! Il me fallut partir de Gisors, et en m'en éloignant, je me disais : « C'est dommage, j'aurais aimé à planter là ma tente. »

SAINT PATERNE ET LA PESTE.

En partant de chez Théodore, je passai devant le beau château de Saint-Paër, qui appartenait naguère au vicomte d'Arlincourt, et qui va être démoli par la *bande noire*. Cette *bande noire*, mes jeunes amis, vous ne la connaissez peut-être pas, et si elle n'a rien détruit de vos souvenirs, rien abattu de vos manoirs de famille, je vous en félicite. Il y a en France, et un peu partout aujourd'hui, toute une classe d'hommes qui placent l'argent avant tout et qui n'adorent qu'un dieu, L'OR!

Ces hommes ne tiennent aucun compte de ce qui ne rapporte pas, et n'estiment que ce qui augmente leur revenu ; vous leur diriez : N'ensemencez pas ce morceau de terre, n'y mettez pas à paître vos bestiaux, c'est de la *terre sainte*, c'est sous cette herbe que sont les cercueils de votre père et de votre mère; ils la laboureraient!... Cette église,

que le temps et les prières des fidèles ont consacrée depuis six siècles; cette antique et noble demeure, que la chevalerie a illustrée, ne leur dites pas qu'elles doivent être conservées au pays, *à cause de leurs vieux souvenirs,* car ils se mettraient à éclater d'un stupide rire, et vous demanderaient ce que *rapportent* les souvenirs. La *bande noire* se compose de ces hommes, et depuis quarante ans ce qui est tombé sous ses pics de fer, est immense!... Ces impitoyables travailleurs ont couvert la France de la poussière qu'ils faisaient en abattant, en démolissant palais, églises, tombeaux, arcs de triomphe, oratoires des chemins, et hôpitaux des pauvres! Ces hommes vont se mettre à l'ouvrage à *Saint-Paër*, et n'y laisseront pas pierre sur pierre. Alors le cœur du noble écrivain qui a vécu là saignera cruellement, et les pauvres seront tous déroutés dans leur misère, parce qu'ils n'y trouveront plus la providence qui les y avait longtemps secourus!...

Voici ce que la tradition raconte de la chapelle de Saint-Paër, qui, ainsi que le château, va être démolie. Le saint sous l'invocation duquel était placé cet oratoire, était saint Paterne, fameux dans la contrée par les miracles qu'il y a faits, toujours en faveur des pauvres, des malades et des affligés.

Or, il arriva une année que le pays de Nor-

mandie fut ravagé par de cruelles maladies ; il y avait tant de morts, que les cimetières devenaient trop petits, et que dans bien des paroisses il n'y avait plus de prêtres pour administrer les mourants, plus de fossoyeurs pour enterrer les morts. Ceux que le mal n'avait pas encore atteints, ceux qui souffraient déjà, mais qui pouvaient encore marcher, les femmes, les enfants, les vieillards, les riches chevauchant, les pauvres à pied, venaient en pèlerinage à la chapelle de Saint-Paër.

Au commencement du fléau, le seigneur châtelain avait ouvert les barrières de son avenue et le porche de sa cour à cette pieuse affluence... Mais au bout de quelques semaines, l'enceinte de son château devint semblable à celle d'un hôpital. Couchés sur de la paille, abrités par des draps tendus sur des perches coupées dans les bois, on voyait les moribonds luttant contre le mal, et les trépassés attendant la charrette des morts ; puis on entendait les cris et les gémissements de toute cette multitude affligée et souffrante. Ce spectacle était si attristant, et la contagion était tellement à craindre, qu'un jour le châtelain prit le parti de faire fermer aux pèlerins les cours, les grilles et la chapelle.

Alors, la foule s'irrite et maudit l'homme riche et sans entrailles qui la repousse, et qui ne veut

pas qu'elle puisse prier saint Paterne, à l'endroit même où il a été enterré, et là où se sont opérés le plus de miracles. Une affreuse sédition allait éclater,... et ces hommes qui ressemblaient déjà à des spectres, s'étaient levés de leur paille, hideux et menaçants, quand un vieillard leur cria :

« Pour que Dieu nous guérisse, souvenons-nous de ses commandements;... il a dit : TU NE TUERAS PAS... Et si l'un de nous portait la main sur le riche qui nous ferme sa demeure, son sang versé nous serait non-seulement une cause de mort, mais encore de damnation. Soyons donc résignés, pour ne pas mourir... et allons demander à nos prêtres de venir intercéder pour nous. »

Les paroles du vieillard produisirent leur effet; la colère des moribonds s'apaisa, et bientôt le châtelain n'entendit plus les cris de menace retentir sous ses fenêtres ; tous les pèlerins avaient quitté Saint-Paër... et le silence était venu s'établir là où s'étaient élevés des gémissements, des plaintes et des malédictions.

Mais le lendemain, dès l'aube du jour, le seigneur suzerain aperçut du haut de son donjon un longue procession qui s'avançait au milieu des champs que la maladie du pays avait fait laisser sans culture depuis plus de six mois. Les croix brillaient au soleil levant, et les bannières

flottaient au vent du matin; plus de dix paroisses s'étaient réunies pour venir implorer saint Paterne. Elles cheminaient en chantant les litanies, et quand la multitude chrétienne répondait, au nom de chaque saint, *priez pour nous!* toutes les voix réunies n'en semblaient plus qu'une seule... Puis, par moment, des silences succédaient aux chants, et puis des chants aux silences!

Le doyen des prêtres, le curé de Bézu, marchait en tête de la procession... Il savait un sentier pour arriver à la chapelle sans passer par les cours du château, et c'était par ce côté qu'il avait dirigé la marche des gens qui, pour la plupart, semblaient être sortis du sépulcre, tant la maladie les avait rendus pâles, faibles et amaigris... O surprise! ô douleur! la grande porte de la chapelle est murée,... et les petites portes latérales clouées, verrouillées et fermées par des barres de fer... Le curé ne perd pas courage, car il a mis sa confiance en Dieu. Il s'agenouille donc devant les grandes portes que les maçons ont bouchées pendant la nuit; la procession entière l'imite; et les voilà prosternés, priant ce même Seigneur qui fit jadis tomber les murs de Jéricho.

Saint Paterne, priez pour nous! crie le curé.

Saint Paterne, guérissez-nous! répète la foule.

Aussitôt la porte murée s'écroule, les petites

portes s'ouvrent d'elles-mêmes, les mourants se précipitent dans la chapelle, y prient devant la sainte image du patron de la contrée, et en ressortent guéris...

Mais, voyez la justice de Dieu !... La noble épouse du châtelain avait deux enfants jumeaux, entrant dans leur septième année. Jusqu'à ce moment, elle les avait préservés du mal contagieux qui désolait la province. Ce matin-là même, elle était allée toute tremblante dire à son seigneur et maître : « Messire, vous empêchez ceux qui souffrent de venir prier dans notre chapelle, prenez garde que Dieu ne nous fasse souffrir... Hier au soir, une pauvre femme que vous avez, avec tant d'autres, renvoyée de la cour et de la porte de l'oratoire, où elle avait porté sa fille... s'est levée du seuil sacré, avec le désespoir dans l'âme, et m'apercevant avec nos enfants à travers les vitraux, elle a haussé sa fille dans ses bras, toute roide et toute violâtre, et m'a crié : « Dame châtelaine, ma fille ne serait pas morte, si ton mari ne nous avait pas chassés ; prends garde à tes enfants, car Dieu est juste ! »

— Laissez-moi, avait répondu rudement le seigneur de Saint-Paër, nos enfants se portent bien, cette femme n'est point prophétesse, et ses paroles ne leur porteront point malheur. »

Le châtelain se trompait quand il parlait ainsi, car soudain la femme qui avait soin du petit garçon et de la petite fille, entra dans la galerie en s'écriant : « Miséricorde ! miséricorde ! voilà le mal qui vient de prendre aux enfants de Messire et de Madame !...

— Je cours les porter à l'autel de saint Paterne, dit la mère effrayée...

— J'ai fait murer la porte, répondit le père.

— Vous avez voulu empêcher le saint de guérir les autres... Maintenant voudra-t-il guérir nos enfants ?

— Allez, vous qui êtes pure et pieuse comme un ange,... allez ; moi, pendant ce temps, je vais prier ici, en me frappant la poitrine.

— Venez avec moi, Messire.

— Non, voyez tout ce peuple, il m'en veut de l'avoir renvoyé de notre enceinte, il me maudira, et peut-être que ses malédictions retomberont sur ma fille et mon fils !

— Pour que Dieu et saint Paterne vous soient en aide, mettez, mettez l'orgueil de côté, et venez à l'oratoire.

— Allez chercher les enfants ; je vais vous suivre, » dit le seigneur suzerain ; et, enveloppé de son manteau, le chapeau rabattu sur les yeux, il descendit les degrés de pierre de l'escalier tour-

nant. Arrivé dans la cour, un de ses gens lui apprit comment les portes de la chapelle s'étaient miraculeusement ouvertes.

« Dieu est pour eux, murmura le baron, sera-t-il pour moi ? » et il avança. Oh ! il fallait que l'amour paternel fût bien fort, bien avant dans son cœur, car alors son orgueil le faisait horriblement souffrir...

Un homme de la campagne lui barra le passage.

« Tu m'as renvoyé avant-hier de la chapelle, dit-il au châtelain, tu m'as empêché de prier, maintenant moi et tout ce peuple t'empêcherons d'aller porter tes enfants au saint qui guérit.

— Hier, j'ai péché, mon frère, repartit le seigneur de Saint-Paër... Laissez passer mes enfants avec leur mère... Et moi, qui ai fait murer la porte de la chapelle, je me punirai moi-même, je n'y entrerai pas, je me prosternerai en dehors, je m'humilierai pour que Dieu me pardonne et guérisse mon fils et ma fille. »

Alors l'esprit de la multitude changea, la haine et l'exaspération s'en allèrent de toutes les âmes, et la foule, redevenant tout à coup respectueuse, se fendit pour laisser un passage au baron et à sa famille. Et, comme il venait de le dire, il n'entra point dans l'oratoire ; sa femme, ses enfants et les gens du château y pénétrèrent seuls, lui se pro-

sterna au milieu des pierres éboulées du mur qu'il avait fait élever la veille, s'humiliant le front jusque dans la poussière, se frappant la poitrine, et priant avec ardeur.

Or, ce baron de Saint-Paër avait été jusqu'à ce jour le plus superbe, le plus orgueilleux de tous les châtelains du pays normand; mais, voyez-vous, dans le cœur d'un homme qui a des enfants, il y a quelque chose de plus fort que l'orgueil, c'est l'amour paternel... L'histoire que je viens de vous raconter vous le prouve.

LA TOUR DE LA REINE-BLANCHE ET LE SOUTERRAIN.

Entre Saint-Paër et Naufle, il y a, de l'autre côté de la grande route de Paris à Rouen, une riche et belle vallée. On dit que Naufle, en 856, était une ville considérable; aujourd'hui il n'en reste plus que la moitié d'une tour, mais cette moitié est encore de toute son ancienne hauteur : on dirait que depuis sa plate-forme jusqu'au sol elle a été fendue en deux; j'ai vu peu de ruines de cet effet.

Cette tour passe dans le pays pour avoir été habitée par la REINE BLANCHE, non la mère de Louis IX, mais Blanche d'Evreux, la princesse la plus ac-

complie de son temps, que Philippe de Valois, âgé de cinquante-six ans, épousa, alors qu'elle n'en avait que dix-sept; cette union ne dura pas deux années. Blanche demeura veuve cinquante ans, et vécut loin des intrigues de la cour dans le château de Naufle, dont il ne reste que le débris dont je vous ai parlé, et qui s'aperçoit de bien loin au-dessus des bois qui recouvrent le coteau.

On prétend qu'entre la tour de Naufle et le château de Gisors, il existait une communication souterraine. Pendant mon séjour chez mon ami Théodore de Ronaud, voici ce que j'ai lu dans *le Mémorial des sciences et des arts.* « La reine Blanche, assiégée dans Gisors par une armée formidable, fit une vigoureuse sortie contre les assaillants; mais cernée par eux, et ne pouvant rentrer dans la ville, elle se réfugia au coucher du soleil, avec les chevaliers qui la suivaient, sur la montagne et dans le fort démantelé de Naufle, à une lieue de la place. Les ennemis, campés dans la plaine, environnaient de toutes parts la tour, où ils étaient certains, au point du jour, de faire la reine prisonnière.

L'aurore paraît; ils s'élancent impatients vers la citadelle ruinée, où Blanche ne peut s'échapper. O surprise! ils montent sans obstacle;... les murs sont déserts!... L'écho répond seul à leurs cris de guerre; pas un soldat, pas une arme, pas

un drapeau ; les guerriers de Blanche et Blanche elle-même se sont évanouis avec l'aurore, comme les vapeurs de la vallée.

Qui peindrait l'étonnement des soldats désespérés ? les uns se persuadent que Blanche, protégée par les enfers, a été invisiblement enlevée avec ses troupes par les esprits du noir abîme ; les autres s'imaginent que la veille, à la chute du jour, en la poursuivant dans la vallée, ils ont été abusés par les brouillards de la rivière, qui, sans doute, à leurs yeux avaient pris la forme fantastique d'un bataillon fuyant.

Tandis que sous les remparts solitaires de Naufle, leur imagination se nourrit de fantômes et se perd en conjectures, Blanche soudain s'élance hors des murs de Gisors, fond comme la foudre sur l'ennemi épouvanté de ces sortiléges, et remporte une victoire complète.

Comment expliquer le miracle ?

Rien de plus facile ; la tour de Naufle et la citadelle de Gisors, quoiqu'à plus d'une lieue l'une de l'autre, se communiquaient sous la vallée et la rivière qui les séparent, au moyen d'un long souterrain, et ce souterrain était inconnu à l'ennemi. »

Le long souterrain de Naufle existe encore, on y entrait il y a peu d'années. Dans une note d'un de ses ouvrages, le vicomte d'Arlincourt a écrit qu'un

ouvrier qui a travaillé dans ces souterrains l'a assuré avoir vu et touché de belles grilles de fer; dans le pays, parmi les gens de la campagne et parmi bien des habitants des petites villes, on prétend que d'immenses trésors sont cachés derrière ces portes de fer.

Marchangy en avait entendu parler, et dans son *Tristan le voyageur*, on lit :

« Il est à savoir, mes beaux seigneurs, que de la citadelle de Gisors au château de Naufle est un souterrain immense. On voit de loin la belle tour de la Reine-Blanche, au-dessus des bois de *Saint-Éloi* et de *Bézu-le-Long.* Aujourd'hui, ces lieux, dévastés par les guerres que se firent sans cesse les rois de France et d'Angleterre sur ces frontières de leurs États, sont rendus à une nature sauvage, qui de toutes parts revient sur les plateaux agrestes, dont elle était expulsée. Les créneaux s'écroulent dans les fossés et se cachent sous la mousse et les fleurs ; l'érable perce les fortes murailles que n'avaient pu renverser les béliers ennemis; le souterrain, fermé de vingt portes à barreaux de fer, recèle des trésors qui feraient la fortune de bien des rois. Il est un jour, une heure, un moment dans l'année où il est possible de pénétrer dans cette caverne profonde; c'est tandis que le prêtre lit la généalogie de Jésus-Christ à la messe de minuit…

J'entendis des femmes qui, ne sachant ce qu'étaient devenus leurs maris, pensaient qu'ils étaient engouffrés dans cet abîme, et les appelaient à l'entrée avec des cris épouvantables. On nous raconta des aventures sinistres, qui nous firent perdre l'envie de descendre dans ce souterrain. »

LA NUIT DE NOEL; LA PIERRE QUI TOURNE.

La nuit de Noël est si grande et si sainte, que, dans tous les pays, le peuple veut qu'elle soit encore une nuit de prodiges... Ainsi vous voyez, dans les environs de Gisors, que l'on a cru longtemps que les portes du trésor caché dans le souterrain s'ouvraient d'elles-mêmes, au moment de l'épître de la messe de minuit, et qu'elles se refermaient avec la dernière parole de la généalogie du divin Sauveur.

Eh bien! en Vendée, à Clisson, il y a une tradition populaire qui fait croire aux paysans du Bocage qu'un énorme rocher, qui s'élève sur les bords de la Sèvre, dans le parc de la Garenne, en face du château d'Olivier, tourne sur lui-même, au moment où sonne l'heure de la naissance de l'Enfant-Dieu!

Un de mes amis, voyant que ses fils, élevés

dans les environs de Clisson, croyaient *au rocher tournant*, voulut leur montrer ce qu'il y a d'absurde dans beaucoup de ces traditions populaires. « Croyez aux miracles, leur disait-il, mais ne croyez pas aux contes; ne pas courber votre raison devant le mystère de la nuit de Noël serait aussi stupide qu'orgueilleux; ajouter foi à des récits de nourrices serait niais... » Et parlant ainsi, ils cheminaient tous trois ensemble de l'auberge de la Providence au parc de la Garenne. La nuit était calme et sereine; l'azur du firmament était tout illuminé d'étoiles pour la grande solennité,... et la lune brillait au ciel, comme une reine au milieu de sa cour; sa lumière gris-perle tombait sur le vieux château du connétable, et entre sa lueur mélancolique et la tristesse de ces grandes ruines, il y avait une saisissante harmonie. « A défaut de messe de minuit, dit mon ami à ses enfants, on peut, au milieu du spectacle que nous avons sous les yeux, élever son âme à Dieu.

— Oui, répondit l'un des jeunes garçons, il y a dans le solennel silence qui nous entoure, quelque chose d'aussi suave que la plus douce musique; et quand on prête l'oreille, on croirait vraiment entendre la nature respirer. »

Et tous trois se turent et écoutèrent : ils étaient arrivés à côté de *la pierre qui tourne*.

A cause de la nuit de Noël, les pilons des moulins à papier ne battaient plus, les machines à moudre le blé étaient également arrêtées, et leurs grandes roues se reposaient.

Dans ce calme universel, ce qui sortait un peu du silence, c'était le bruissement du vent dans les arbres verts et le cours de la Sèvre que toutes les écluses fermées rendaient presque imperceptible ; ce vague murmure n'était pas assez pour rompre le silence, il ne faisait que l'animer, il y avait grand charme à l'écouter.

« Regardez bien, dit mon ami, minuit va sonner tout à l'heure, et vous verrez que la pierre ne tourne pas. »

A peine avait-il dit ces mots que l'horloge de l'église sonna minuit. Les deux jeunes gens, le cœur serré, comme on l'a toujours quand on attend quelque chose de surnaturel, respirant à peine, avaient les yeux fixés sur le rocher que la tradition fait mouvoir,... mais qui resta devant eux complétement immobile... Ils regardaient encore, quand un bruit partit tout à coup de sa large base,... sur laquelle M. le baron Lemot a fait graver ce vers, que l'abbé Delille avait dédié à la grande pyramide :

Sa masse indestructible a fatigué les temps.

Ce bruit, ce n'était pas celui de deux pierres qui

crient en se froissant l'une contre l'autre; ce bruit n'avait rien d'effrayant, rien de terrible; ce bruit, c'était la faible et tremblottante voix d'un enfant nouveau-né, dont la petite barcelonnette était cachée par les broussailles qui croissent au pied de *la pierre qui tourne.* (Je lui laisse son vieux nom.)

Vous pouvez juger de la surprise des deux jeunes gens et de leur père. Bien vite ils avaient cherché derrière les hautes herbes, les fougères et les pervenches qui poussent à l'abri de la roche, et avaient vu le berceau placé dans une sorte de niche que lui faisait une anfractuosité dans la pierre.

Malgré tous les soins, malgré la double couverture de laine et le rideau de serge qni recouvraient l'enfant, le froid avait gagné la pauvre petite créature... Et bien vite M. de Montmaur et ses fils enlevèrent le berceau du milieu des broussailles et se hâtèrent de le porter à leur auberge de la Providence... Leur première pensée fut de faire faire un bon feu et de réveiller la maîtresse de l'hôtel, pour lui recommander l'enfant trouvé de la garenne.

LA MÉDAILLE CONSOLATRIX AFFLICTORUM.

En la tirant de son berceau, la bonne aubergiste vit au cou de la petite fille, qui pouvait avoir trois semaines ou un mois, une médaille d'argent attachée à un ruban bleu; sur un côté de la médaille une figure de la sainte Vierge; de l'autre, cette devise : *Consolatrix afflictorum;* puis, attachée à l'osier de la barcelonnette une lettre cachetée;... sur le cachet une nef battue des flots, avec ces mots : *A la garde de Dieu !* sur l'adresse : *A qui trouvera mon enfant.*

« Je puis rompre ce cachet, dit M. de Montmaur: c'est moi qui le premier ai aperçu le berceau. » La lettre ouverte, voici ce qu'il lut, d'abord tout bas et ensuite à haute voix.

« Ma fille a été baptisée... Si je l'ai abandonnée pour quelque temps, c'est qu'il fallait que je courusse auprès de son père, qui vient d'être condamné à mort... J'arriverai peut-être trop tard!... Chrétiens, ayez soin de la pauvre petite créature que je lègue à Dieu, à la sainte Vierge et à vous. Pendant trois semaines, j'ai caché son existence; mais la nouvelle de l'emprisonnement de mon mari, celle

de sa condamnation me forcent à partir... Vous qui êtes compatissants et charitables, ne me condamnez pas et prenez soin de ma petite Marie.

« Habitante de ce pays, je savais que la nuit de Noël amènerait des curieux et des gens crédules au *rocher qui tourne*. Je n'aurais jamais osé entrer dans la ville, je me suis arrêtée là... Mon Dieu ! sainte Vierge, et vous saints anges, veillez sur le berceau ! »

Après la lecture de cette lettre qui émut vivement et celui qui l'avait faite, et ceux qui l'avaient écoutée, M. de Montmaur dit : « Ce n'est pas dans une nuit aussi sainte que celle-ci que l'on peut repousser un enfant. Je prends donc l'engagement d'élever cette petite fille et de la garder jusqu'au moment où sa mère la réclamera. »

M. de Montmaur a religieusement tenu sa promesse; Marie de la Garenne (c'est ainsi qu'on l'avait nommée dans la famille qui l'avait adoptée) grandit en grâce, en sagesse et en piété, et devint une jeune personne accomplie... Mme de Montmaur lui avait donné tous les enseignements religieux qu'elle aurait donnés à sa propre fille, si Dieu lui en eût accordé une.

La famille de Montmaur n'apprit rien de la mère de Marie; elle fit faire des recherches ; elle sut seulement que plusieurs royalistes, compromis dans

les affaires de Bretagne, avaient été fusillés aux environs de Saint-Brieuc. La mère de Marie était-elle morte quelque temps après l'exécution de son mari? existait-elle encore? personne ne le savait.

Il est rare que l'on ait à se repentir d'avoir fait une bonne action; en général la charité inspire bien; et quelquefois M. et Mme de Montmaur se disaient: « Si Marie allait retrouver sa mère, quel vide son départ ferait sous notre toit! nous nous sommes si bien accoutumés à la regarder comme notre fille, et nos enfants à l'aimer comme une sœur! Comme leur union est touchante et sans nuages! Georges et Amédée avaient quelque chose de grave dans le caractère, qui ne répandait pas de gaieté sous notre toit; Marie est venue comme une joie parmi nous, elle nous a donné ce qui nous manquait. »

Cependant le moment d'une séparation approchait; il était toujours entré dans les plans d'éducation de M. de Montmaur de faire voyager ses fils; il venait de choisir pour les accompagner un homme aussi recommandable par son savoir et sa connaissance du monde que par sa piété éclairée.

LE VOYAGE.

Je ne vous raconterai point aujourd'hui ce que Georges et Amédée virent dans leurs explorations à travers l'Italie.

Gênes, avec ses palais de marbre, si habités autrefois ! si déserts aujourd'hui !

Pise, avec sa tour penchée, son baptistère et son champ des morts.

Florence, la perle de l'Italie, la ville des arts, avec toutes ses merveilles de statues et de tableaux, avec ses églises, ses bibliothèques, ses souvenirs et son beau ciel !

Venise, veuve de son ancienne gloire, avec ses lagunes, ses canaux et ses gondoles.

Rome, la reine des cités, la ville aux sept collines, où la religion chrétienne est venue s'asseoir pour que la patrie de Scipion, de Paul-Émile, de Marc-Aurèle et de Titus pût être appelée la ville éternelle.

Naples, la sirène des villes, avec les délices de son climat, les vagues bleues de son beau golfe, son église de Saint-Janvier, ses lazzaroni et sa haute et terrible sentinelle avancée : le Vésuve;

Herculanum et Pompeïa, grands échantillons de la vie romaine gardés depuis des siècles sous la cendre ! villes où les populations ont été saisies toutes vivantes par une même mort ! saisies au milieu de leurs affaires, de leurs plaisirs et peut-être de leurs vices!... Oh! pareille fin doit être horrible!

Figurez-vous donc Paris finissant ainsi ; finissant quand les salles de la Bourse sont remplies d'agioteurs, quand les garçons des cafés ne savent à qui entendre ; quand les estaminets regorgent de buveurs ; quand les bals masqués sont dans le délire de leurs galops sataniques ; quand les plus grands théâtres sont trop petits pour la foule ; quand les églises sont presque désertes !... Figurez-vous donc une fin pareille à celle de Pompeïa et d'Herculanum, tombant des mains de Dieu sur Paris ! oh ! quand on y songe, le frisson vous saisit et la terreur vous prend.

Amédée et Georges visitèrent les villes endormies dans tous leurs curieux détails, et en sortirent graves et sérieux. Les réflexions que nous venons de faire, ils les avaient faites dans les rues sans bruit, dans les maisons sans habitants, et au cirque sans spectateurs.

Leur voyage avait duré plus d'un an, car leur guide expérimenté pensait qu'une course à travers un pays ne suffit pas pour le connaître. Qu'un

voyageur futile, qu'un *touriste* comme on en voit beaucoup de nos jours, croie qu'une contrée est bien explorée, parce qu'on l'a regardée par la portière d'une voiture courant la poste; cela peut être : mais pour l'homme qui veut observer, apprendre et se souvenir; pour celui qui veut écouter ce que lui dira son âme dans les divers lieux qu'il va visiter, il ne faut pas d'avance fixer les heures que l'on passera dans tel ou tel endroit, ni se faire esclave de sa montre et de l'itinéraire que l'on s'est tracé au coin de son feu, avant de partir de chez soi.

Pour nos jeunes voyageurs, ce n'avait pas été assez que de voir les villes, leurs édifices et leurs merveilles. Certes ces ouvrages des hommes, ces œuvres, ces prodiges du génie, agrandissent et élèvent l'âme; mais ce que j'appellerai *les monuments, les pyramides de Dieu,* les montagnes saisissent bien autrement le cœur. Saint-Pierre de Rome impose par sa majesté, et vous demeurez frappés d'admiration devant son dôme qui va porter la croix jusqu'au séjour des Anges. Mais les Alpes neigeuses qui touchent les nuées, avec les flots immobiles de leurs glaciers sans fond; les Alpes avec leurs beautés âpres, avec leurs croupes éclairées et leurs noirs précipices, avec leurs solitudes, leurs dangers et leurs si-

lences, vous crient que c'est là l'œuvre du Créateur! Là, l'homme n'est pour rien, sa main n'a point aidé à ces grands ouvrages; ce n'est qu'un grain de poussière de plus sur la hauteur des monts!...

Mais à ce grain de poussière Dieu a donné une âme, et cette âme au milieu de cette nature vierge et primitive est toute saisie de respect, tout en adoration, comme Moïse au Sinaï; elle voit presque face à face l'immortel Seigneur qui a créé le monde.

L'HOSPICE DU MONT SAINT-BERNARD.

Entre les trois voyageurs, il avait été arrêté que l'on reviendrait en France en passant les Alpes, et que l'on y chercherait les traces de César et de Napoléon. Une autre résolution avait été prise, c'était d'aller se reposer deux jours chez les religieux du mont Saint-Bernard et de voir de près ces héros de la charité chrétienne, dont les noms restent à jamais ignorés, mais dont les dévouements sublimes étonnent le monde et forcent à l'admiration les hommes les plus ennemis des ordres religieux.

« Oui, oui, s'écria Georges, allons visiter ce monastère assis au milieu des neiges et des précipices; allons voir cette sainte maison que la charité habite, que les tempêtes ébranlent, et que les dangers entourent ! »

Tantôt à pied, tantôt à dos de mulet, nos trois voyageurs s'engageaient dans les chemins et les sentiers qui mènent aux hauteurs des Alpes. Ce n'était pas sans émotion qu'ils regardaient de temps en temps la plaine qu'ils laissaient au-dessous d'eux. Bientôt les clôtures des champs, les bouquets d'arbres, les cours d'eau, les hameaux, les villages et les villes des basses terres ne leur semblaient plus que des objets indiqués sur une grande carte. A mesure qu'ils s'élevaient, ce qu'ils avaient admiré dans la plaine diminuait et s'effaçait; ainsi plus on se rapproche de Dieu, plus on s'isole des hommes, plus les différends politiques, plus les querelles des rois et des peuples s'amoindrissent et disparaissent.

Le chemin qu'ils suivaient, en s'enfonçant dans les plus sauvages solitudes, devenait souvent périlleux : non-seulement les précipices et les gouffres béants étaient à redouter d'un côté du sentier, mais de l'autre, des rochers surmontés de montagnes de neige faisaient sans cesse redouter des avalanches. Et pour rendre plus terrible

encore l'aspect de ces hautes et sauvages régions, des têtes de voleurs et de meurtriers, fichées sur des piques, attestaient que des assassinats avaient été commis dans ces parages.

Dans ces steppes de neige, la végétation des grands arbres s'en va toujours décroissant; plus on s'élève, plus elle dépérit. Elle cesse entièrement au village de Saint-Pierre, qui se trouve bâti à 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Non loin de ce village, dans une espèce de plaine formée par l'évasement des montagnes, une maison isolée se montre au voyageur. Elle porte le nom de *Cantine*, et rappelle le souvenir du passage de l'armée française. La famille qui l'habite n'a pour aspects que des rochers couverts de neige pendant neuf mois et entièrement dépourvus de verdure le reste de l'année; un torrent gronde à quelque distance; c'est là tout le paysage.

Quand les deux jeunes gens et leur gouverneur arrivèrent dans ce lieu remarquable par sa profonde tristesse, le soir approchait, et le soleil baissant allongeait sur la blancheur des neiges les ombres noires des rochers; il fallait hâter la marche pour se sauver des embûches et des dangers de la nuit. Malgré leur grand désir d'arriver à l'hospice avant la chute complète du jour, ils n'avançaient que lentement; à chaque instant il leur fallait faire des

haltes, car ils respiraient avec peine et commençaient à éprouver des spasmes... Cependant l'ascension devenait plus rude; Amédée, le moins fort des trois, eut un spasme si violent, qu'il tomba presque sans connaissance; alors le guide proposa d'entrer dans une cabane destinée à servir d'abri aux voyageurs, et qui se trouvait à côté. Ils y entrèrent; Amédée fut placé sur un banc; quelqu'un était aussi allongé sur cette espèce de lit de camp, c'était un voyageur; mais celui-là ne devait pas aller plus loin; depuis trois ans il était à la même place. Là, les morts changent peu, la pureté de l'air les conserve. Le pauvre malheureux, loin de tous les siens, de sa femme, de ses enfants qui espéraient son retour, avait été surpris là par le froid, et s'y était endormi du grand sommeil.

Amédée étant revenu à lui et ayant repris un peu de force, la petite caravane se remit en route et franchit en moins d'une heure l'espace qui la séparait de l'hospice... Oh! pour se faire une juste idée de l'hospitalité des religieux de Saint-Bernard, il faut avoir été reçu par eux. Les belles manières et la politesse du monde font bien accueillir ceux qui viennent frapper à la porte des châteaux;... mais, mon Dieu! qu'il y a loin entre ces réceptions et celles des bons Pères! Il y a toute la distance qui existe entre la charité et la politesse.

HOSPITALITÉ CHRÉTIENNE.

A peine nos voyageurs avaient-ils franchi le seuil de la maison de Dieu, que les soins les plus empressés, les mieux entendus les entourèrent : quelques coups de cloche avaient appelé les religieux. L'un d'eux apportait aux arrivants du bouillon mêlé de vin ; un autre, du linge bien blanc et bien chaud, puis un troisième ranimait le feu du poêle, pendant que quatre de leurs confrères à genoux tiraient les bottes et les bas des hôtes qui leur arrivaient, et leur frictionnaient avec des serviettes chaudes les jambes et les pieds, qu'ils enveloppaient ensuite de bandes de flanelle.

Une mère qui voit arriver son enfant n'a pas de soins plus tendres et plus recherchés : un souper proprement servi, des chambres bien chauffées et des lits bassinés complétèrent cet accueil, digne des plus beaux temps de l'hospitalité antique.

Et ce n'est ni au sein de Paris, ni au sein de Londres, ni à Madrid, ni à Saint-Pétersbourg, ni à Vienne, ni à Rome, ni à Berlin, ni à Naples ; ce n'est point au milieu du monde, ni dans les délices de ces grandes capitales que se trouve cet hospice

modèle; c'est là où les arbres ne viennent plus; là où l'herbe a peine à pousser; là où la vie s'use en peu d'années, que la charité chrétienne est montée planter ses tentes, tout à côté de l'aire des aigles et du contact des nuages.

Vous devinez combien, après tant de fatigues et d'émotions diverses, le sommeil fut doux et bon aux voyageurs!... Ce ne fut point au bruit de la tourmente, si redoutable sur ces hauteurs, qu'ils s'éveillèrent, mais aux majestueux sons de l'orgue de la chapelle. On eût dit la voix du Seigneur sur les hauts lieux. Les hôtes des religieux descendirent à la chapelle, assez vaste pour mériter le nom d'église; on y célébrait la messe dans un recueillement que l'on chercherait vainement ailleurs. Là, les rumeurs du monde ne pouvaient parvenir; là, des hommes qui se sont voués à la solitude et à la charité priaient prosternés comme des saints, et pendant qu'ils adoraient celui qui a creusé les mers et élevé les montagnes, l'orgue versait, du haut de la tribune, de majestueux accords. Le religieux qui touchait l'orgue n'avait que vingt-deux ans: après Dieu, ce qu'il aime le plus c'est la musique; il est poëte aussi, et, au milieu de la nature sombre et sauvage qu'il a sans cesse sous les yeux, il sait allier de la grâce à ses chants. On voit que, dans ses premières années, il a vécu dans

des contrées riantes et fertiles. Sur les hauteurs arides où il passe ses jours, il n'a apporté aucun regret du monde, mais il a gardé le souvenir des fleurs qu'il a cultivées sous de plus doux climats. Dans ses poésies religieuses, il nomme souvent le lis de la vallée, l'églantine des haies, la rose des jardins et la blanche marguerite des prairies.

Dans la chapelle, où réside vraiment la majesté du Dieu qu'on y adore, Napoléon a consacré un monument à la mémoire du général Desaix; c'est là un beau lieu de sépulture, la dissipation n'y bruit pas autour du tombeau.

Les solitaires du mont Saint-Bernard ont une bonne bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle, où, à côté d'une collection de minéralogie, exclusivement composée d'objets recueillis dans cette partie des Alpes, on a placé plusieurs centaines de médailles et quelques figurines d'un très-beau travail, ramassées dans les ruines et autour d'un temple de Jupiter.

Ainsi, sur ces majestueux sommets, il y a tant de grandeur pour saisir l'âme et faire penser au Créateur, que les hommes qui ne connaissaient pas notre Dieu, avaient senti le besoin d'élever sur ces lieux un autel à celui qui a fait toutes choses.

LES CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD.

Auprès des pieux solitaires de l'hospice de Saint-Bernard, il y a des êtres façonnés, dressés par eux, qu'il faut aussi admirer : ce sont ces fameux *chiens* qu'ils ont su rendre *complices* de leurs bonnes œuvres. Un des Pères montra aux trois voyageurs huit ou dix chiens. Leur tête est forte et carrée, leur mufle rappelle celui du dogue, leurs oreilles sont courtes et droites, leur poitrine très-large, leurs jambes sont énormes, et leurs pieds, dont l'empreinte ne diffère en rien de la patte du loup, s'épatent fortement en s'appuyant. Leur intelligence tout entière se révèle dans leurs yeux et dans un jeu de physionomie qui ne se retrouve chez aucun autre animal. Lorsqu'ils regardent les personnes avec lesquelles ils sont en rapport, ils ont l'air de vouloir scruter leur pensée et de vouloir la surprendre afin de moins retarder leur obéissance (1).

Les religieux ont attaché au service de l'hospice des hommes que l'on appelle *marronniers :* ce sont eux qui sortent du couvent, quand le temps est à

(1) Le baron d'Haussez, *Alpes et Danube.*

la tourmente; même dans les jours calmes, *les marronniers,* accompagnés de deux ou trois chiens, font leur ronde à la tombée de la nuit, et bien souvent Dieu bénit leurs recherches. Alors, c'est une sainte joie parmi les frères.

Quand les *marronniers* sortent du couvent, les chiens se mettent à courir en avant, vont, viennent, montent, descendent et cherchent dans la neige. S'ils aperçoivent un voyageur, ils aboient... et dans leurs jappements vous reconnaissez du bonheur... Rapides et légers, ils courent au-devant de l'homme qui arrive, puis soudain ils le quittent pour aller vers le marronnier et l'avertir de la direction qu'il doit prendre.

« Le malheureux vers lequel ils le conduisent (1) était égaré dans ce désert de neige;... en proie au désespoir, découragé, fatigué d'une lutte inégale contre les éléments, déjà il s'était assis, sa tête appesantie allait chercher sur un chevet de glace un sommeil précurseur de la mort.... Tout à coup il croit entendre quelque bruit, comme la neige qui crie et qui craque sous des pas précipités, il écoute;... la voix d'un chien se fait entendre! cette voix c'est le signal du salut, car il n'est pas un voyageur se hasardant dans ces dangereuses soli-

(1) D'Haussez.

tudes, qui ne sache *l'histoire des chiens du Saint-Bernard*: l'animal approche, il le flaire, pousse deux ou trois hurlements, et part comme un trait... Le voyageur veut le rappeler,... il n'a plus de voix;... il agite les bras;... des minutes longues comme des heures s'écoulent,... le secours n'arrive pas, le désespoir un instant écarté renaît plus poignant, la mort s'avance précédée par un insurmontable sommeil.

« Cependant le chien accourt, devançant son maître; de sa patte il gratte le corps sans mouvement du voyageur; de son museau il cherche à le retourner; de sa queue il balaie la neige tombée sur le corps, et quand arrive l'homme du couvent, il le regarde d'un air triste, puis, à un signe que fait celui-ci pour indiquer la route de l'hospice, il part avec la rapidité de l'éclair...

« Le serviteur du couvent, que la charité anime comme ses maîtres, se penche sur le corps que le chien a découvert, lui met la main sur le cœur, pour s'assurer s'il bat encore. Oh! si une pulsation se fait sentir sous sa main, quelle joie!... un malheureux de plus va être sauvé!... Bien vite, et tout en remerciant Dieu, le *marronnier* verse quelques gouttes de bon vieux vin entre les lèvres violâtres et serrées du moribond,... et pour chasser le froid qui le roidit et qui l'endort, il l'enveloppe

d'une couverture de laine... Quand les membres se dégourdissent un peu, il recommence à donner encore quelques cuillerées de vin;... et quand, grâce à ses soins, le voyageur est un peu revenu à lui, quand il rouvre les yeux,... le serviteur des religieux lui montre du côté de l'hospice un point grisâtre qui semble rouler du haut de la montagne;... c'est le chien intelligent et fidèle (j'allais dire charitable!) dont le retour annonce que les secours arrivent;... et bientôt, sur le versant de neige, un groupe noir se détache et approche... Ce sont les Pères, ils ont relevé leurs robes de bure pour accourir plus vite;... les voici auprès du *ressuscité*. Ils le posent doucement sur un brancard bien rembourré de couvertures épaisses, et quand l'homme sauvé leur murmure les mots de gratitude et de reconnaissance, ils lui imposent silence et lui disent que Dieu seul est à remercier! »

Pour des voyageurs comme Georges, Amédée et leur gouverneur, le séjour à l'hospice de Saint-Bernard était plein d'attraits; aussi aucun d'eux ne songeait au froid ni à la sombre atmosphère qui les entourait; leur âme était si prise, si exaltée d'admiration, que leur corps ne souffrait pas. Et comment en effet pouvoir rester sans enthousiasme auprès de ces religieux, qui sont venus s'offrir en holocaustes sur ces hauts lieux pour porter

secours aux voyageurs égarés dans ces solitudes neigeuses et entrecoupées de précipices? Comment ne pas aimer, ne pas admirer ces jeunes cénobites, qui, pour la plupart, auraient pu vivre dans de doux climats, au milieu de contrées riantes et fertiles, et qui sont montés, courageux athlètes, dans ces régions désolées, avec la certitude que leur vie n'y pourrait pas durer longtemps! A cet hospice fondé en 962, on n'a presque jamais vu de vieillards. Ces lampes allumées dans le sanctuaire de la charité brûlent vite!... mais quand elles s'éteignent, elles répandent dans la maison une douce et sainte odeur du ciel, qui attire d'autres cœurs aimants et généreux.

LA VEILLÉE AU COUVENT.

Le lendemain de l'arrivée de nos trois voyageurs, il y eut *veillée* chez le Père abbé. Ce supérieur, né à Grenoble, n'avait pas plus de trente-quatre ans; la profonde solitude dans laquelle il avait vécu depuis sept ans ne lui avait rien fait perdre des bonnes manières du monde; il causait avec esprit, et savait, avec une grâce, un charme infinis, mêler Dieu à toutes ses causeries. C'était après la prière

du soir qu'il avait conduit au salon des hôtes nos amis de Bretagne ; et Georges et Amédée qui savent peindre quand ils racontent, et qui font, pour ainsi dire, voir les lieux dont ils ont à vous parler, m'ont souvent redit cette mémorable soirée ;... je dis mémorable, à cause de l'influence qu'elle eut sur la destinée de Georges de Montmaur.

La salle où le Père avait réuni les hôtes du couvent, dont le nombre s'élevait alors à huit, était voûtée jusqu'à la hauteur de six pieds ; elle était lambrissée d'une boiserie de chêne à caissons. Toutes les nervures de la voûte, aboutissant à son centre, se perdaient sous un écusson, où, sur un fond azur, un religieux avait peint le bon Pasteur rapportant sur ses épaules une brebis au bercail.

Les siéges étaient également en bois de chêne, avec de hauts dossiers droits, terminés en pointe, Au-dessus du poêle, un beau christ d'ivoire sur une croix d'ébène ; deux bras de fer poli étaient placés de chaque côté de la croix et portaient deux lampes de bronze, suspendues par de petites chaînes. La lueur venant ainsi d'en haut, éclairait bien toutes les têtes, et particulièrement celle de l'abbé, qui était assis au-dessous de l'une d'elles, ayant, couchés à ses pieds, deux des plus beaux chiens de l'hospice, qui, lorsque leur maître par-

lait, relevaient souvent leurs têtes, comme pour l'écouter.

L'expression de la figure de l'abbé était à la fois douce et grave. Dans ces conversations de l'hospice, les étrangers, les voyageurs écoutent plus qu'ils ne parlent, avec un tact qu'ils n'ont pas toujours. Les gens du monde, une fois arrivés là, pensent que nos intérêts de société sont pour les pieux solitaires de minime importance, et dans la profonde paix de la sainte maison ne veulent point apporter le retentissement des choses de la terre.

Ce qu'ils veulent, c'est de savoir comment va la vie si loin de toutes nos agitations : alors ils questionnent beaucoup, et les religieux racontent leurs événements à eux : ce sont les séjours, le passage des voyageurs illustres, et puis ils prennent plaisir à montrer dans tout son éclat la bonté de la Providence. Ne parlant jamais d'eux-mêmes, ils parlent toujours d'elle; chez eux, c'est une pensée fixe.

Alors leurs récits ont un charme indicible; et pour ceux qui arrivent des basses terres, c'est chose merveilleuse que tant d'abnégation.

Le Père abbé dit que l'hospice peut donner abri à deux cents personnes à la fois. Une de leurs joies, c'est de recevoir des militaires. Les Pères ont pour eux mille raffinements de soins; il est arrivé que

des soldats qui avaient été hébergés à l'hospice, du temps de Napoléon, sont venus y mourir quand leur temps a été fini. N'ayant plus les périls des batailles à affronter, ils voulaient avoir ceux de la charité.

Un compagnon d'armes du général Desaix est venu saluer la tombe de son ami, élevée dans l'église..... Et puis il a trouvé tant de calme et de paix dans la maison de Dieu, qu'il y est resté.

Le matin, plusieurs des hôtes avaient remarqué dans la chapelle, rangés sur une espèce de lit de camp, plusieurs morts. Ces corps sans aucune odeur étaient peu décomposés; la peau, les cheveux étaient conservés après plus de trois ans. De tous ces corps, celui qui avait le plus frappé Amédée et Georges, c'était celui d'une pauvre mère; elle tenait toujours dans ses bras et pressé contre son sein une petite fille de trois à quatre ans. Ni la tourmente, ni la mort n'avaient pu les séparer.

LA FOLLE.

« Une autre mère, ajouta le Père abbé, nous a vivement touchés tous tant que nous sommes à l'hospice;.... celle-là n'est pas morte... Quand elle

est arrivée ici, il y a quelques années, elle voyageait avec la duchesse de Devonshire... C'était la veuve d'un Vendéen; son mari avait été compromis en même temps que quelques gentilshommes bretons; arrivée à la prison où il était détenu, elle n'avait pu même l'embrasser. C'était le jour de son exécution, et elle l'avait vu conduire sur la plage, et là fusiller. Depuis cet horrible spectacle, la pauvre Bretonne avait perdu la raison.... Mais sa folie n'avait rien d'effrayant; seulement elle pouvait la compromettre, car elle chantait vingt fois par jour des refrains proscrits alors.

« Une dame anglaise, pour la sauver de la prison qui la menaçait, car elle aussi avait été dénoncée pour avoir aidé à des correspondances avec les émigrés, l'emmena de France;.... remise à Londres entre les mains de médecins habiles, sa folie s'éteignit peu à peu, et la duchesse de Devonshire, qui voulait une lectrice française, la prit auprès d'elle.

« Pendant son séjour à l'hospice, la noble Anglaise fut pleine d'amabilité pour nous, et je me souviens qu'elle donna à sa lectrice un volume du *Génie du Christianisme*, et lui demanda de nous lire ce que Châteaubriand dit de notre maison.

« Alors cette pauvre femme avait, je puis le certifier, toute sa raison;.... mais le lendemain du

jour de sa lecture, elle vit apporter à notre chapelle, pour l'y exposer, cette mère et son enfant que vous avez remarqués ce matin. L'un et l'autre avaient péri dans la tourmente de la nuit.

« A ce moment, elle était pieusement à genoux devant une statue de la sainte Vierge. Quand elle vit apporter sur le même brancard le corps de l'enfant et de la mère, elle se leva tout à coup, et roidissant ses bras étendus vers l'image sacrée, les yeux fixes, le visage animé, le front ruisselant de sueur, elle s'écria d'une voix qui retentit dans toute la chapelle :

« Mère du Christ ! tu ne m'as pas accordé ce bonheur ! tu le vois bien, elles ne sont pas séparées, elles ; moi, je n'ai plus ma fille !

— A-t-elle nommé sa fille ? demanda Georges.

— Oui, bien souvent après cet éclat de démence.

— Et quel était le nom de son enfant ?

— Marie.

— Marie ! et savez-vous, mon Père, où est cette femme aujourd'hui ?

— Oui, mon enfant, chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, à Lyon.

— Elle est donc redevenue folle ?

— Hélas ! oui, complétement folle.

— Oh ! partons, Amédée, M. Gervais ; partons

tout de suite, dit Georges avec feu. Nous irons la voir à Lyon, et nous l'assurerons que sa fille vit encore, qu'elle va la revoir, qu'elle ne sera plus jamais séparée d'elle, et le bonheur lui rendra sa raison. Quels remerciements ne vous devons-nous pas, révérend Père! vous rendrez à une mère son enfant, à une jeune fille sa mère, et à nous tous le bonheur... »

Des larmes de joie s'échappaient des yeux de Georges, pendant qu'il parlait ainsi; son émotion avait gagné tout le monde, et le Père abbé s'applaudissait des histoires qu'il avait racontées à ses hôtes.

Le lendemain matin, Georges était le premier levé, et descendu à l'église, y entendait la première messe. Après avoir prié devant cette statue de la sainte Vierge, devant laquelle la pauvre mère de Marie avait eu sa reprise de folie, il dit au religieux qui était chargé de l'entretien des autels, qu'il venait de faire le vœu de placer en face de la statue de la Madone, une belle lampe d'argent, si la raison revenait à la mère de Marie.... « Oh! je serai bienheureux, avait-il ajouté, si avant peu je puis vous envoyer mon *ex-voto.* »

LE DÉPART; LYON, AUXERRE.

Dans une autre circonstance, nos trois voyageurs auraient remarqué tout ce que la descente des Alpes a de magnifique. Après les sombres et sévères beautés de ces montagnes coiffées de nuages, ces larges espaces tout rayonnants de soleil au-dessous de vous, au lieu des steppes de neige qui fatiguent les yeux en attristant l'âme ; ces immenses plaines verdoyantes, coupées de fleuves, de rivières et de ruisseaux ; ces villes, ces hameaux tranchant par leur blancheur sur les riches tons du paysage ; toute cette nature fertile et fleurie fait penser à la bonté de Dieu : tout à l'heure, parmi les crêtes hérissées des Alpes, on ne pensait qu'à sa puissance.

En peu de jours, Georges et ses compagnons de voyage étaient arrivés à Lyon, et quelques heures après leur descente de voiture, ils avaient déjà vu le supérieur des frères de Saint-Jean-de-Dieu, et avaient su de lui que la femme dont ils s'enquéraient était beaucoup mieux, et qu'elle donnait l'espoir d'une entière guérison.

« Est-elle en état de voyager?.... demanda Georges.

— Oui, répondit le supérieur, si c'est à petites journées, car il lui est resté une grande faiblesse.

— C'est ainsi que nous voyagerons pour retourner en Bretagne, dit le gouverneur des jeunes de Montmaur... Ainsi, mon Père, veuillez préparer la veuve du Vendéen à nous accompagner; vous savez que nous la conduisons dans les bras de cette fille chérie qu'elle croyait avoir perdue, et qu'elle a tant pleurée!

— Le bonheur que vous allez lui donner pourrait lui être aussi funeste que le plus affreux malheur, s'il lui arrivait tout à coup .. Eh mon Dieu! pour ne pas mourir de joie, il faut beaucoup de précautions quand on a autant souffert que cette pauvre femme; le cœur désaccoutumé de tout bonheur se brise s'il lui vient trop de joie.

— Oui, ajouta Georges, comme une plante que l'on a tenue longtemps à l'ombre, si vous l'amenez tout de suite sous un beau soleil, la chaleur qui fait éclore les autres fleurs la tue... Mais soyez rassuré, mon Père, pour la malade que vous allez nous confier, ce ne sera qu'avec prudence et par degrés que nous la conduirons au bonheur. »

Huit jours après cette conversation, la veuve du Vendéen reprenait le chemin de son pays; mais le chagrin avait fait de si grands ravages dans son esprit, que sa pensée, comme ses regards, confon-

daient tous les lieux. Plusieurs fois, dans les conversations et pendant que la voiture passait rapide au milieu de plaines, on avait prononcé le mot de *Bretagne;* puis, quand le pays que l'on traversait était ombragé d'arbres, on avait parlé du *Bocage* et de la *Vendée*... Ces mots : *Vendée, Bocage, Bretagne* restaient inaperçus. Ses compagnons de route avaient cru que ces noms la feraient tressaillir ; ils s'étaient trompés, elle les laissait passer comme tous les autres. Un soir cependant, comme on changeait de chevaux, Amédée dit à son frère : « Regarde dans ce champ, voilà un rocher qui me rappelle *la pierre tournante de Clisson.* »

A ces mots, la mère de Marie, qui était enfoncée dans son coin de voiture, et que l'on croyait endormie, se jeta rapidement en avant, se pencha même un peu en dehors de la glace de la portière, regarda un instant le rocher sur lequel la lumière blanche de la lune tombait, comme un de ces glacis que les peintres donnent à leurs paysages pour les embellir; puis elle en détourna les yeux pour les élever vers le ciel. Georges, en face d'elle, voyait s'échapper de ses grands yeux noirs de grosses larmes qui brillaient en roulant sur ses joues, comme des perles détachées d'un collier ; sur son vêtement noir, il remarquait aussi ses mains d'albâtre; elles étaient jointes, et par moments elles

se contractaient convulsivement. C'était alors que le poignard de la souffrance s'enfonçait trop dans son cœur.

Elle souffre, elle prie, pensa-t-il ; et il se mit à chanter bien bas un vieux *noël breton ;* cet air, qu'elle avait dû entendre souvent, lui ramènerait peut-être la pensée de *la nuit de Noël*... Déjà le rocher qu'elle venait de regarder avait pu lui rappeler *la pierre tournante de Clisson*..... Pendant quelques minutes, elle laissa chanter le jeune homme assis en face d'elle ; et quand il eut cessé, elle lui dit :

« Monsieur Georges ! continuez donc à chanter cet air, il me faisait du bien.

— Vous le reconnaissez donc ?...

— Je crois l'avoir entendu, il y a bien longtemps !

— C'est un air de notre pays...

— De votre pays ?

— Oui, et du vôtre aussi.

— Et, quel est mon pays, à moi ? Je ne le sais plus ; je suis une pauvre feuille séchée que le vent emporte où il veut... Mais je ne sais pas où est l'arbre duquel j'ai été détachée, pour tomber dans la poussière, être foulée aux pieds et emportée de nouveau par l'ouragan...

— Il y a de beaux arbres dans la garenne de Clisson.

— Clisson! j'ai entendu parler de Clisson... Ce n'est pas en Angleterre,... ce n'est pas en Écosse, pas en Italie; car, voyez-vous, je suis allée partout par là, avec mylady Duchesse... Où est-ce donc, Clisson? Dites-le-moi, monsieur Georges.

— En Bretagne, tout près de Nantes!

— Bretagne! Nantes! Nantes! Bretagne! Tout cela se perd, se confond, se mêle et tourmente ma pauvre tête... Oh! que je bénirais la main qui pourrait m'ôter le voile qui tombe, qui s'attache entre moi et ma mémoire... Tenez, ajouta-t-elle, voyez maintenant, si vous le pouvez, le beau firmament bleu tout parsemé d'étoiles d'or. (En disant cela, elle avait mis sa main froide sur les yeux du jeune homme.) Vous ne voyez rien, n'est-ce pas, parce que ma main est entre vos yeux et le ciel?... Eh bien! moi, j'ai toujours quelque chose entre ma mémoire et les lieux dont on me parle... Clisson! Depuis que vous avez dit ce mot, il est là, comme du plomb (et parlant ainsi, elle mettait sa main sur son cœur)... A Clisson, il y a un grand château en ruine, et dans une cour un puits tout comblé avec des corps de femmes et de soldats, d'enfants et de vieillards, n'est-ce pas?

— Oui...

— La rivière coule au bas du grand château ?

— Oui, et de l'autre côté sur la rive opposée...

— Beaucoup d'arbres et de belles allées...

— Oui, et parmi les chênes, les ormeaux, les frênes et les sapins,... vous souvenez-vous ?

— Je ne me souviens de rien...

— Vous vous trompez, vous venez de vous souvenir du grand château en ruine, du puits comblé de victimes, et des arbres de la garenne ; si vous le voulez, vous vous souviendrez...

— De quoi ?

— De *la pierre qui tourne !*

— Ah ! vous êtes cruel comme un bourreau !... Je ne voulais pas que ma pensée revînt à cette pierre... Et vous, vous êtes venu la chercher cachée dans un repli de mon cerveau, vous l'y avez prise, vous l'en avez arrachée ; et, bon gré, mal gré, vous l'avez, toute saignante, traînée, amenée jusqu'à cette pierre pour l'y attacher à la torture... Otez-vous ! ôtez-vous de devant moi !... Je ne veux plus vous voir. »

Une crise nerveuse suivit ces paroles, qu'elle avait dites à Georges avec un accent déchirant. Heureusement que les voyageurs étaient alors tout proches d'Auxerre, ville choisie pour la couchée. Amédée et M. Gervais aidèrent la mère de Marie à descendre de voiture ; car elle avait refusé la main

de celui qui avait forcé sa pensée à revenir au rocher de la garenne.

L'ABBÉ CERVON.

Pour la pauvre femme, la nuit fut mauvaise et très-agitée ; on ne put partir le lendemain, comme on se l'était promis, et M. Gervais alla voir un vieil ami, chanoine de la cathédrale. Ce digne et vénérable prêtre faisait, pour ainsi dire, partie de l'antique monument, tant il s'était identifié avec lui : enfant, il y avait été clerc; jeune homme, il y avait dit sa première messe, et, déjà un peu vieilli, il y était revenu après vingt ans d'émigration. Dieu, les pauvres, sa cathédrale bien-aimée et ses livres remplissaient toute sa vie. Cependant il était arraché par le devoir à sa douce et chère retraite. Comme il avait beaucoup lu et beaucoup médité, il savait beaucoup, et son entretien, où il mêlait ensemble son savoir et l'aménité de son caractère, faisait qu'il était très-recherché, surtout depuis que la société désapprenait les bonnes, solides et aimables conversations d'autrefois. Son évêque l'avait pris en grande amitié, et l'emmenait souvent dans ses tournées épiscopales.

L'abbé Cervon ne connaissait pas seulement, par ses longues et sérieuses études, les hommes célèbres cités dans l'histoire de son diocèse; mais, grâce aux voyages qu'il faisait presque tous les ans, personne ne savait mieux que lui le personnel des curés, le passé et le présent; il les avait également bien devant les yeux.

M. Gervais lui ayant dit la cause de leur séjour à Auxerre, et comment c'était une pauvre femme presque inconnue d'eux, qui les y avait retenus, l'abbé Cervon s'écria : « Mon ami, c'est Dieu qui vous a conduit ici, c'est lui qui vous a empêché de partir ce matin, avant de m'avoir vu... Tout ceci est providentiel! votre malheureuse compagne de voyage sera guérie par un de nos curés qui, depuis cinq ans, fait dans ce genre des guérisons merveilleuses!... des guérisons qui lui valent des bénédictions d'une part, et des haines jalouses de l'autre... Son art a quelque chose qui me ravit; il a appelé à lui, pour guérir, autre chose que la matière; la religion, la poésie, la musique, les douces affections de l'âme, voilà ses auxiliaires. Mon ami, il vous enchantera comme il m'a enchanté... Partons ce soir, nous coucherons dans son village; nous tâcherons d'y arriver sans qu'il sache que je suis dans sa paroisse; car alors il n'y aurait ni *Cheval-Blanc*, ni *Croix-d'Or*, ni *Grand-Cerf* qui pourraient

nous retenir; il viendrait nous enlever et nous conduire à sa maison, ou plutôt à son hospice. C'est un patriarche qui exerce encore l'hospitalité comme aux premiers jours, et je crois vraiment que, pour le récompenser de sa charité, Dieu permet à ses anges de converser avec lui, comme ils faisaient jadis avec Abraham et Jacob... Ce sera d'un de ces esprits célestes qu'il aura appris l'art de guérir. »

Tout ceci, l'abbé Cervon l'avait dit avec la double exaltation de l'amitié et de la charité; car il voyait déjà une malheureuse aliénée de plus, ramenée à la raison par l'art de son ami. Il ajouta : « Partons! partons ce soir, et je vous garantis qu'avant la fin de la semaine, vous et les amis de cette femme, me remercierez de vous avoir conduits à notre *curé guérisseur*, comme l'appellent les paysans de la contrée. »

De retour à l'auberge, M. Gervais se hâta de faire part à Georges et à Amédée de la découverte qu'il venait de faire et de leur redire l'offre du bon abbé Cervon. Tout de suite il fut arrêté que l'on se mettrait en route dès trois heures de l'après-midi, pour pouvoir arriver au village du curé vers le soleil couchant.

Sans dire un mot, sans rien demander, sans lever son épais voile, la mère de Marie monta en voiture; seulement, elle fit signe à Amédée de se

placer en face d'elle, pour ne pas y voir Georges, qui, jusqu'à ce moment, s'était toujours assis là.

Pendant deux heures environ, le voyage se fit au milieu d'un pays plat. La culture y était bien entendue, les guérets bien fertiles, les moissons promettaient d'être belles, et cependant cette riche contrée était ennuyeuse à traverser. Il en est souvent ainsi; la richesse n'amuse pas toujours. L'ombre des arbres plantés sur les bords du chemin et dans les champs commençait à s'allonger, car le soleil baissait à l'horizon; le terrain prenait un peu d'ondulations et de mouvement; les lignes n'étaient plus si monotones et si droites. Aux chauds rayons du soleil couchant, les voyageurs aperçurent à fleur de terre, et comme s'élevant du milieu de la verdure d'un champ, une croix dorée briller d'un grand éclat.

« Voici le but de notre voyage, dit le chanoine. C'est là qu'est le village.

— Où donc? demanda Georges, je ne vois ni église ni maison.

— Cette croix si rayonnante est celle de l'église; nous sommes tout à l'heure arrivés à la descente, et dans une demi-heure nous serons rendus. L'endroit où nous devons séjourner ressemble au lendemain, on y touche sans le voir. »

La voiture s'arrêta à *la Croix-Verte*, première

auberge en arrivant dans le village. Les vitres bien claires et bien nettoyées, les cuivres de la porte, reluisaient aux derniers rayons d'un beau soleil d'été: les persiennes vertes tranchaient agréablement sur les murs rosâtres de la maison, dont tout l'aspect était embelli par un grand air de propreté; chose assez rare dans un village de l'intérieur de la France, pour que nos voyageurs l'eussent remarquée tout de suite.

LE CURÉ MÉDECIN.

Après avoir installé la femme malade dans sa chambre, après avoir donné des ordres pour que l'on veillât sur elle et qu'il ne lui manquât rien, le chanoine, M. Gervais, Amédée et Georges se rendirent chez le curé. *Une jolie cour tout entourée de peupliers, un puits, un pigeonnier, des colombes, quelques fleurs; voilà,* comme dit Châteaubriand, *voilà tout ce qui composait l'héritage de ce roi des sacrifices.*

L'air vénérable du prêtre était tout à fait d'accord avec ce que l'abbé Cervon avait dit de lui. Quand il sut qu'il lui arrivait du monde, il se leva de son repas du soir, qu'il prenait dans une salle

basse ouverte sur un jardin ; les chèvrefeuilles en fleur, qui formaient comme des draperies extérieures autour des fenêtres, répandaient leur parfum dans l'appartement, et, en y entrant, les voyageurs furent frappés de la confortable et douce tranquillité qui régnait dans la demeure de l'homme de Dieu. Dès en y arrivant, on voyait qu'un homme de goût avait passé par là : à la simplicité du presbytère il se mêlait quelque chose, et ce quelque chose annonçait que l'homme qui vivait sous ce toit avait vu la *terre étrangère* et en avait rapporté des souvenirs utiles.

Ainsi, par les trois ouvertures de deux fenêtres et d'une porte vitrée, M. Gervais avait tout de suite remarqué que le petit jardin de la cure n'était point tracé d'après l'éternel plan qui coupe en quatre ou en huit l'espace réservé aux légumes et aux fleurs. Ici se retrouvait une réminiscence de l'Angleterre, où le vieux prêtre avait été exilé ; du gazon bien vert et bien tondu s'étendait comme un tapis de velours jusqu'au seuil de la salle ; dans cette petite pelouse trois ou quatre corbeilles remplies et bariolées de fleurs, derrière leur bordure d'osier entrelacé. L'odeur du réséda s'exhalait de ces corbeilles et se fondait avec le parfum du chèvrefeuille.

« Mon cher curé, avait dit en entrant le chanoine d'Auxerre, je vous amène des amis et une malade.

— Soyez tous les bienvenus ! S'il n'y avait eu que des amis avec vous, ma joie de vous revoir eût été complète, répondit le curé ; mais une malade, c'est triste à mener en voyage.... A la souffrance, il faut du repos !

— Vous nous la guérirez, excellentissime docteur, ajouta l'abbé Cervon.

— Mon ami, je demanderai.... vous demanderez avec moi au Dieu qui guérit et qui ressuscite, de rendre la santé à la malade que vous nous amenez. Ce n'est pas moi qui guéris, c'est celui dont je suis le ministre. »

M. Gervais et l'abbé Cervon prirent le curé à part et lui expliquèrent quel était l'état de la malade, et l'intérêt que l'on prenait à elle. D'après ces explications, il fut convenu que le lendemain la mère de Marie quitterait l'hôtel de la Croix-Verte et viendrait s'établir à l'espèce d'hospice bâti à côté de la cure. « Eh ! mon Dieu ! dit le prêtre, j'ai là plusieurs affligés comme elle ! L'aliénation est la maladie des temps pareils aux nôtres. Quand le délire de l'orgueil prend aux nations, tant d'angoisses déchirent les cœurs, tant d'inquiétudes agitent et tourmentent les esprits, qu'il est ordinaire de voir de fortes têtes laisser échapper la raison que Dieu leur avait donnée à pleines mains.»

Causant ainsi, on était sorti du salon, et après

avoir fait le tour du petit enclos, on était venu s'asseoir sur un banc du jardin. Le soir était d'une merveilleuse douceur, et toutes les feuilles frémissaient comme de plaisir à la petite brise qui venait de s'élever après l'accablante chaleur du jour. Sur un fond teint encore des pourpres du couchant, se dessinaient en silhouette les clochetons, les arcs-boutants, les gargouilles et la tour de l'église. A travers toutes les découpures des galeries, on apercevait en clair ce qui restait de lumineux dans le ciel.

Georges, qui se connaissait en architecture et qui aimait de passion tout ce qui avait été consacré par la religion et le temps, ne pouvait détacher ses regards de dessus l'église, dont toutes les formes et les bizarreries gothiques tranchaient si bien sur les nuées empourprées de l'occident.

« Vous admirez mon église, dit le curé au jeune homme; elle est bien belle aussi à l'intérieur, et je serai heureux de vous y conduire.

— D'après ce que je viens de remarquer, je crois qu'elle doit dater du xve siècle.

— Oh ! de bien plus loin, répondit avec une sorte d'orgueil le prêtre, qui avait identifié tout son être avec la maison de Dieu; elle remonte à l'an 1000. Ce qui fait que vous la rajeunissez, Monsieur, ce sont tous ces ornements *du genre flam-*

boyant, mais ils ne sont venus égayer sa sévère architecture primitive que sous le règne de saint Louis. Un des seigneurs de cette paroisse était chambellan du saint roi, et pendant que son royal maître bâtissait *la sainte chapelle de Paris*, lui embellissait cette église, où son père et sa mère étaient enterrés. J'ai la preuve que le sanctuaire et la nef datent de l'an 1000, et vous la retrouverez même dans les fenêtres et les voûtes à plein ceintre.

— Un grand nombre de nos églises remontent à cette époque.

— Oui, répondit le curé : dans les années 997, 998 et 999, le monde chrétien était parcouru en tous sens par de saints anachorètes qui s'étaient arrachés à la paix de leur solitude pour prophétiser aux peuples la fin du monde, qu'ils croyaient proche. Ces pieux et simples solitaires s'en allaient criant : MALHEUR! MALHEUR! *Voici venir la fin des temps! les mille années vont être révolues tout à l'heure. L'avénement du Fils de l'homme sera demain! faites pénitence, prosternez-vous; priez, pleurez et couvrez-vous de cendre...*

« Et quand ces grandes voix retentissaient, les habitants des villes et des cités, des bourgs et des hameaux étaient tout à coup saisis de crainte et de tremblement, car ils étaient convaincus que ce n'était pas sans mission que ces fils inspirés du

désert étaient sortis de leurs retraites pour annoncer la fin du monde. Devant leurs paroles, tout plaisir et toute joie se taisaient ; les populations restaient muettes et consternées sur leur passage, et ce n'était pas seulement le menu peuple : papes et empereurs, rois, princes, magistrats, chevaliers, grandes dames et villageoises, tous n'avaient qu'une pensée, celle de fléchir le Ciel et de se le rendre favorable au grand jour du jugement dernier.

« En ce temps-là, en 999, cette croyance de la prochaine fin du monde était si générale, et les nations si convaincues que le bouleversement du globe était imminent et que les étoiles vacillantes allaient tomber du firmament pour embraser la terre, que les hommes ne se donnaient plus la peine de se bâtir des demeures, prévoyant déjà la destruction de l'univers.

« Oh ! il faudrait avoir la foi vive de nos pères, pour se faire une idée de l'anxiété et des angoisses qu'hommes et femmes, enfants et vieillards, maîtres et serviteurs, forts et faibles, grands et petits, éprouvèrent quand la dernière heure de l'an 999 fut près de finir !.... quand la première heure de l'an 1000 fut au moment de commencer !

« Alors dans toutes les villes, c'était déjà comme le silence des tombeaux. Toute affaire humaine

avait cessé; l'ambition était à bout de ses rêves; les rois, les conquérants suspendaient leurs batailles, arrêtaient leurs guerres; les haines, les vengeances s'éteignaient;.... la terre ne respirait plus, comme un coupable dans l'attente de la sentence qui va sortir de la bouche du juge.

« Enfin, la dernière heure des mille années révolues depuis la naissance du Christ sonna !..... Et la terrible trompette de l'archange du dernier jugement ne s'y mêla pas; et la terre ne trembla pas; et le craquement de la grande machine ne se fit point entendre; et les étoiles ne tombèrent point du ciel; et le premier soleil de L'AN MIL UN se leva comme à l'ordinaire; car Dieu permettait encore au temps de poursuivre son cours. Et les prophètes, qui étaient venus dire aux hommes que notre monde allait disparaître comme la tente du voyageur, que la tempête arrache des sables et emporte dans l'air, s'étaient trompés.

« L'heure suprême qui viendra, n'était pas venue. Alors comme aujourd'hui, continua le curé, qui s'inspirait de l'intérêt que l'on prenait à l'écouter, alors comme aujourd'hui, les hommes, comme de grands enfants, passaient rapidement de la tristesse à la joie, de la crainte à la sécurité, de la pénitence à la dissipation; aussi, quand ils eurent acquis la conviction que le monde allait continuer

comme par le passé, il y eut un délire général. Mais ce délire ne fut pas stérile comme il le serait de nos jours; dans l'ivresse de la joie que ressentirent les chrétiens d'alors, il y eut un vif sentiment de gratitude. Les populations, les nations entières coururent aux temples pour remercier Dieu, et dans leur reconnaissance ne trouvèrent point assez d'autels; c'est de ce besoin, c'est de cette époque de l'an 1001, que datent mon église et beaucoup de celles qui existent aujourd'hui.

« La génération se releva subitement comme échappée tout entière à la destruction, et dans un mouvement d'actions de grâces, on la vit se précipiter dans les sanctuaires et embrasser les autels. Ce sentiment religieux porta ses fruits; les rois et les hommes puissants l'avaient partagé, ils donnèrent l'exemple; du nord au midi, des frontières de la Germanie aux côtes de l'Océan, on vit s'élever en foule des édifices consacrés au service de Dieu : c'était comme un bail nouveau passé entre le ciel et la terre, c'était à qui se surpasserait dans cette lutte pieuse, et, pour me servir de l'expression singulière mais énergique d'un témoin oculaire (1), *on eût dit que le monde, en s'agitant, eût rejeté son vieux vêtement, pour se couvrir d'un blanc manteau d'églises.* »

(1) Gluber Radulphe.

LA PRIÈRE DES FOUS.

Le curé avait à peine fini de parler, que le silence de la soirée fut interrompu par le bruit d'une petite cloche..... « Ah! dit l'abbé Cervon, c'est la prière du soir de vos malades; nous vous rendons toute votre liberté...

— J'ai été forcé de séparer la prière du soir en deux : les malades ordinaires viennent les premiers, et puis, quand ils sont retirés, c'est le tour de mes pauvres aliénés. Car parmi eux il y en a qui ne peuvent s'astreindre à prier par la voix du prêtre, ils veulent aussi parler à Dieu à haute voix... Et je vous assure que bien souvent il sort de leurs cœurs de bien sublimes élans; ces êtres qui n'ont plus d'idées saines pour les choses d'ici-bas, en ont parfois de bien grandes des choses invisibles d'en haut! de ces lyres brisées, il s'échappe encore de beaux sons! »

Les deux jeunes gens demandèrent si les étrangers pouvaient assister à cette prière....... « Quelquefois, répondit le prêtre, j'admets dans une tribune voilée les amis et les parents des infortunés qui sont confiés à mes soins; et si vous voulez

me suivre, vous prierez avec nous et pour nous. »

M. Gervais et l'abbé Cervon avaient partagé le désir d'Amédée et de Georges, et ils vinrent à la petite chapelle de l'hospice avec eux.

Il était neuf heures du soir, quand ils prirent place dans une tribune voilée d'une double gaze verte tendue. Quelques minutes après, ils entendirent du bruit dans un escalier de bois, c'étaient les aliénés qui descendaient à la prière. La porte de la chapelle s'ouvrit; huit femmes, conduites par une religieuse vêtue de bleu et de noir, allèrent s'agenouiller dans une tribune à gauche. Du fond de la chapelle, jusqu'à la balustrade en face de l'autel, régnait une cloison élevée entre la galerie des hommes et celle des pauvres folles... Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit, et cinq hommes, conduits par un frère de Saint-Jean-de-Dieu, arrivèrent dans la tribune de droite... Alors l'orgue fit entendre un prélude grave et doux à la prière;.... et ces êtres, dont la plupart, en entrant dans le saint lieu, y avaient apporté un air distrait, devinrent tout à coup recueillis, et un de ces hommes dit à haute voix : *Silence, voici Dieu qui parle !*

Peu à peu les sons harmonieux s'affaiblirent et finirent par se fondre, par mourir dans le silence : à cet instant la voix du prêtre s'éleva et dit la

prière du soir... Un peu avant le *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*, l'orgue recommença, et jamais sons plus expressifs, plus touchants, plus allant à l'âme, n'avaient retenti sous les voûtes du petit oratoire... C'était un jeune frère de Saint-Jean-de-Dieu qui le touchait, et sous ses doigts on eût dit des soupirs, des plaintes, puis des élans d'espérance et des chants d'amour. Ce musicien, que la nature avait fait, avait été fou lui-même; pendant plusieurs années, il avait été renfermé à la maison des aliénés de Lyon, et c'étaient les soins des frères de la communauté qui lui avaient rendu sa raison... Il ne lui restait plus rien d'insensé dans la tête, mais en lui-même il se souvenait de ce qui lui allait à l'âme, quand la main de Dieu avait pesé sur lui, et maintenant il donnait aux autres ce qui alors lui faisait du bien... Aussi les pauvres fous et les pauvres folles comprenaient sa musique comme une langue qu'ils avaient apprise.

La prière venait de finir... Les hommes étaient sortis et déjà ils devaient être rendus à leurs chambres, car on n'entendait plus le bruit de leurs pas dans l'escalier. Sept des femmes s'étaient levées et étaient rendues auprès du bénitier de la porte, quand la religieuse qui était chargée de les surveiller s'aperçut que la huitième de ces femmes restait à

genoux en face de la statue de la sainte Vierge et n'avait aucunement l'air de penser à sortir de la chapelle.

« Madame Marguerite, dit la sœur, vos compagnes vous attendent, la prière est finie.

— Chut! chut! ma sœur... conduisez-les au dortoir, et laissez-moi ici... La mère des affligés m'a parlé pendant que le frère Hyacinthe jouait de l'orgue... Il faut que je reste à la prier;... cette nuit elle doit me rendre mon pauvre enfant.

— Restez donc tranquille, agenouillée comme vous l'êtes à présent... Je vais conduire nos sœurs, et puis je reviendrai auprès de vous.

— Oh! ici je n'ai pas peur d'être seule; cette lampe qui brûle en face de l'autel, j'aime à regarder sa flamme... Elle est dans ce vase d'argent, brûlante, active comme le souvenir de mon enfant dans mon cœur;.... et puis ces anges qui adorent, ils me défendraient si l'on voulait me faire du mal;... et ces saints... » Elle continuait à parler, et cependant la sœur et les sept aliénées n'étaient plus dans la chapelle, elle ne s'en apercevait pas... Les voyageurs, cachés derrière le double rideau de gaze, osaient à peine respirer, de peur de troubler la pauvre mère dans sa veillée d'espérance.

Georges se disait à part lui : « Quand la mère de

Marie va être dans cette maison, elle y aura comme une sœur jumelle. »

La folle n'était plus à genoux, elle était allée prendre, sur une crédence près de l'autel, deux vases de fleurs, et, détachant une à une les roses et les lis des bouquets, elle disait en regardant la sainte image de la mère de l'enfant Jésus : « Tu m'as promis de me rendre mon fils,... je vais te faire une belle couronne; celle que tu as sur ton front, l'encens l'a noircie. Quand j'ai trouvé mon enfant roide et froid dans son berceau, quand je voulais mourir pour l'aller rejoindre, mes amies me disaient : Ne laissez pas le désespoir briser votre cœur..... Votre fils est plus heureux que nous toutes ici-bas, son âme est au ciel, il joue avec les chérubins et les séraphins sous les yeux de Marie... Bonne et divine mère, je te remercie, tu vas le laisser quitter ta cour céleste, tu vas lui permettre de redescendre auprès de moi... Oh! je vais aller lui préparer son berceau, ce berceau vide que je n'osais plus regarder... »

La religieuse, qui était rentrée tout doucement dans la chapelle, crut que le moment était favorable pour la faire se retirer,... et continuant la pensée de la mère, elle vint à elle, et lui dit : « A présent que vous avez fini et donné votre couronne, rentrez chez vous pour arranger le berceau...

— Oui, oui, répondit la pauvre folle, montons vite... » Et elle se mit à marcher vers la porte, puis, quand elle en fut près, elle revint baiser les pieds de la statue, et répéta d'une voix qui alla tirer les larmes de tous les yeux qui la regardaient : *Je vais le revoir: oh! merci! merci!*

Après ces mots, tout redevint silence dans la chapelle; la religieuse emmenant l'aliénée referma la porte, et les voyageurs, les yeux humides et le cœur ému, sortirent aussi de leur tribune, admirant, bénissant cette maternité de la religion, qui comprend et qui console si bien les angoisses des mères.

Après avoir pris congé du curé, M. Gervais, l'abbé Cervon, Georges et Amédée reprirent le chemin de leur auberge, et pendant toute la route ne cessèrent de se raconter leur émerveillement.

Le lendemain, la mère de Marie fut amenée à l'hospice et remise entre les mains du curé. Après l'avoir examinée longtemps et avoir trouvé le moyen de la faire sortir de la taciturnité dans laquelle elle était tombée depuis sa rechute au mont Saint-Bernard, il dit à M. Gervais et à ses amis : « La flamme peut redevenir brillante, mais la lampe est bien usée; le plus petit choc peut la briser.

— Pensez, lui dit Georges, que nous avons sa

fille à lui rendre : c'est le souffle du malheur qui avait éteint la flamme, le bonheur la ranimera.

— Ce bonheur, il faut que la pauvre mère le reçoive goutte à goutte, pour ainsi dire ; il faut qu'il lui vienne comme un oculiste laisse arriver la lumière aux yeux de l'homme qu'il vient d'opérer de la cataracte. J'ai tellement peur, ajouta le prêtre, de toute commotion morale pour la malade que vous m'amenez, que je voudrais que sa fille vînt la trouver ici...

— Mon père l'amènera, s'écria Georges.

— S'il en peut être ainsi, je réponds bien davantage de la guérison.

— Rien ne s'opposera à ce que vous désirez, dit M. Gervais ; M. de Montmaur amènera Marie, et c'est votre main expérimentée qui versera le miel dans la coupe si longtemps remplie d'absinthe. »

Dans le petit conseil des voyageurs il fut arrêté que M. Gervais et Amédée partiraient pour la Bretagne, que Georges resterait avec M. Cervon à l'hospice de l'habile et vénérable curé, et que les partants feraient toute hâte pour revenir bientôt.

LE FRÈRE HYACINTHE.

Pendant le temps passé à l'hospice, Georges avait de longs loisirs ; il les employait à observer, à étudier, à admirer le génie de la charité. Depuis l'aube du matin jusqu'aux ombres du soir, une surveillance toute maternelle avait sans cesse les yeux ouverts sur les neuf femmes et sur les cinq hommes confiés aux soins *du bon pasteur*. Aux promenades, aux salles de travail, dans les chambres de repos, jamais les malheureux insensés n'étaient abandonnés à eux-mêmes. Une des choses qu'ils aimaient, qu'ils recherchaient le plus, c'était la musique; et ce frère Hyacinthe, qui touchait l'orgue à la prière du soir, bien des fois dans le jour se mettait au piano, dans sa petite cellule, dont il laissait la fenêtre ou la porte ouverte, et dès que les fous et les folles entendaient ses accords, tous arrivaient s'asseoir le long du mur de sa chambre, et là, les coudes appuyés sur les genoux et la tête dans les mains, ils écoutaient avec ravissement ce qui partait de l'âme du jeune religieux pour arriver à leur âme.

Un matin, Georges entendit un des hommes qui venait d'écouter le frère Hyacinthe dire à un

de ses camarades : « Il m'a fait du bien comme s'il m'avait donné à boire; ses accords me désaltèrent comme un verre d'eau dans la fièvre. »

Une autre fois, Georges, assis sous un berceau de charmille du jardin, calculait dans son esprit le temps qu'il fallait à Amédée et à M. Gervais pour amener Marie à sa mère, quand deux voix de femmes vinrent le tirer de sa rêverie. A travers les branches de charme, il vit que c'étaient deux des aliénées, qu'une religieuse suivait de loin. L'une pleurait amèrement, et l'autre, que Georges reconnut tout de suite pour la mère de Marie, cherchait à la consoler. Elle disait :

« Vous, vous savez où est votre enfant!... Quand les petits anges de la bonne Vierge sont venus l'enlever de son berceau, ils vous ont dit que c'était au paradis qu'ils l'emportaient. Vous savez qu'il est là, et quand il est parti avec les chérubins, votre fils n'avait connu que le lait de votre sein, que l'étreinte de vos caresses et que les baisers de votre bouche!... pauvre petit cher, il n'a eu que le miel de la vie... Mais mon enfant, à moi, ma gentille Marie, qu'est-elle devenue!... Peut-être elle a grandi pour souffrir!... peut-être personne n'est-il venu à la pierre de Clisson!... peut-être y est-elle morte de faim! et le sein de sa mère lui aura manqué!... »

A ces mots, celle qui consolait se mit à fondre en larmes, et Georges n'entendit plus que des sanglots confondus ensemble, comme deux ruisseaux qui coulent après avoir mêlé leurs ondes.

Oh! pour le jeune de Montmaur comme le temps se traînait lentement! Comme Georges accusait les heures et les jours de n'être plus rapides!

Enfin, un dimanche matin, une voiture en poste arriva à la Croix-Verte. M. de Montmaur y était avec Marie, Amédée et M. Gervais. En voyant son père, Georges courut se jeter dans ses bras, puis en se trouvant auprès de Marie, au lieu de lui parler d'elle, il lui parla de sa mère et lui répéta plusieurs fois : « *Le bon curé est plein d'espoir,... elle est calme,... nous n'avons qu'une chose dont il faille la défendre, c'est de trop de bonheur.*

— Ce bonheur, répondit Marie, c'est à vous qu'elle et moi le devrons, Georges; M. Gervais et Amédée m'ont tout dit... » Et en prononçant ces paroles, la jeune et gracieuse fille tendit la main à Georges, qu'elle aimait comme un frère.

« Mon enfant, dit M. de Montmaur à Marie, vous allez rester ici avec votre femme de chambre; nous, après avoir secoué un peu la poussière de la route, nous allons nous rendre auprès du curé, de qui nous attendons tant de bonheur.

— Oh! bon père, menez-moi avec vous... Je la verrai peut-être...

— Et vous ne serez point assez forte pour vous contenir.

— Je vous réponds de moi... Georges, voulez-vous en répondre aussi?

— Non, pas cette fois; si vous la voyiez, elle fait tant de peine! on devine, malgré sa beauté, qu'elle a tant souffert!

— Elle est donc belle, ma mère? demanda avec orgueil la fille de la folle.

— Vous lui ressemblez, Marie... Croyez-nous, remettez à ce soir à venir à l'hospice; vous assisterez à la prière du soir,... c'est celle que votre mère aime le plus. Elle s'est liée d'amitié avec une autre mère qui a aussi perdu son enfant : toutes les deux ont une grande dévotion à cette divine Vierge qui a retrouvé son fils dans le temple; et quelquefois la religieuse qui est chargée de veiller sur elles leur permet de demeurer après les autres dans la chapelle. Peut-être ce soir, cette permission lui sera-t-elle accordée, et d'une tribune vous verrez et vous entendrez tout... C'est alors que sa tendresse se révèle.

— Pauvre mère!... Je me résigne, j'attendrai jusqu'à ce soir. »

M. de Montmaur, M. Gervais et les deux jeunes

gens se rendirent à l'église, et après la grand'messe firent leur visite au curé; il leur confirma ce que leur avait dit Georges, l'état calme de la malade. On lui demanda la permission d'amener le soir Marie, qui avait grande impatience d'apercevoir sa mère. Il céda à ce désir, à condition de beaucoup de prudence.

Le soir vint... Je ne chercherai pas à peindre l'émotion de cette fille de seize ans, qui allait pour la première fois connaître sa mère!... pour elle, depuis tant d'années, cette mère avait été comme morte, avait été comme si la pierre de la tombe était déjà retombée sur elle!... c'allait être comme une résurrection!... La jeune fille sentait bien qu'elle aimerait de toutes les forces de son âme la mère que Dieu lui rendait; mais cette séparation, cette haute et épaisse muraille que l'aliénation avait élevée entre la mère et l'enfant, allait-elle être si bien renversée, que la fille retrouverait toute sa mère, sa mère avec son esprit, son amour et son cœur? Marie ne voulait qu'espérer, mais à présent que l'heure de l'épreuve approchait, le doute et la crainte se glissaient dans l'âme de la pauvre enfant... Georges aussi, qui avait été depuis quinze jours si rayonnant d'espérance, n'en avait plus autant.

L'autel du petit oratoire des aliénés était plus

paré que de coutume, la lampe brûlait d'une flamme plus vive, l'odeur de l'encens parfumait davantage le saint lieu, et dans les vases des crédences, les fleurs avaient toutes été renouvelées.

Déjà la cloche de neuf heures avait sonné; déjà M. de Montmaur, Marie, Amédée, Georges, l'abbé Cervon et M. Gervais étaient rendus à la tribune voilée. Marie à genoux attendait avec une indicible anxiété, le visage collé contre la gaze,... elle regardait,... mais continuellement elle était forcée de passer la main sur ses yeux, car des larmes venaient sans cesse les voiler et l'empêcher de voir.... Son émotion pouvait-elle s'accroître? elle croyait que non; mais quand la porte de la chapelle s'ouvrit,... quand les aliénées entrèrent, quand elles passèrent sous la tribune pour se rendre à leur place, Marie sentit son cœur battre si violemment dans sa poitrine, qu'elle crut qu'il allait la briser pour en sortir!

« Asseyez-vous, lui dit bien bas M. de Montmaur, vous allez vous trouver mal,... passez dans la pièce voisine.

— Tout à l'heure, répondit-elle, je veux la reconnaître... C'est celle-là! c'est celle-là! n'est-ce pas, Georges?

— Oui.

— Celle qui a mis des fleurs dans ses cheveux,

celle dont la physionomie est si douce, si gracieuse et si triste?...

— Oui.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu, je me meurs,... mais c'est de joie. »

Disant ces mots, Marie s'affaissa et tomba sur le coussin placé devant l'ouverture de la tribune. A peine fut-elle transportée dans l'arrière-tribune qu'elle revint à elle; et ce fut en vain que l'on voulut l'empêcher de rentrer et de s'agenouiller de nouveau auprès du rideau vert. L'orgue soupirait alors les notes les plus sensibles et les plus suaves; cette harmonie ressemblait tant à la voix de la prière, que ceux qui étaient là ne prononçaient plus aucune parole.... Ils laissaient aller leurs vœux, leurs pensées, que cette musique emportait à Dieu.

A travers le double voile, Marie voyait toujours la femme qui lui avait été désignée comme sa mère; et ses yeux se détournaient bien souvent de l'autel pour se porter sur cette femme, qui, par je ne sais quel instinct, regardait continuellement du côté de la tribune... Un frémissement comme elle n'en avait jamais éprouvé prenait à Marie, quand ses yeux rencontraient les yeux de sa mère; peut-être aussi, à ces instants-là, la pauvre folle tressaillait-elle également!

Quand on en fut à chanter les Litanies, et que le prêtre prononça ces mots : *Consolatrice des affligés, priez pour nous!* une voix domina celle des autres femmes, et le curé, reconnaissant celle de la mère de Marie, répéta trois fois cette invocation.

Les affligés qui étaient là surent gré au curé de prier trois fois leur patronne ; on put s'en convaincre à la manière dont leurs voix répondirent : *Priez pour nous! priez pour nous!*

Quand l'orgue eut fait silence, quand la prière fut terminée, et que le prêtre eut béni l'assistance, tout le monde se retira ; et ce soir-là, parmi les aliénés, il n'y en eut aucun qui demandât à rester plus longtemps dans la chapelle ; ce qui, ainsi qu'on l'a vu, arrivait quelquefois.

Ce fut un désappointement pour les personnes venues dans la tribune.

MARIE ET L'ÉPREUVE.

Marie avait un beau talent sur le piano, et sa voix, sans avoir une grande étendue, était remarquable par sa douceur et son expression. Un jour l'abbé Cervon et le curé l'avaient menée dans la

cellule du frère Hyacinthe; et, après avoir prié le jeune religieux de faire entendre quelque prélude et de se laisser aller à quelques-unes de ses inspirations, voyant que les fous et les folles étaient arrivés près de la fenêtre ouverte pour s'abreuver d'harmonie, ils dirent à Marie : « Prenez la place du frère et chantez quelque air de votre pays.... Pensez que celle qui est la plus rapprochée de la croisée, que celle qui vous entendra le mieux à travers ce rideau, c'est votre pauvre mère...

— Oh! cette pensée va faire trembler ma voix, va l'entrecouper de sanglots....

— C'est égal, répondit le curé,... il s'agit de faire pleurer notre chère malade, votre émotion appellera la sienne. »

Marie obéit ; ses doigts légers parcoururent le clavier d'ivoire, et en tirèrent des sons pleins de mélancolie... Dans ces improvisations, où la jeune fille cherchait bien moins à étonner qu'à toucher, elle sut amener des réminiscences de refrains vendéens et bretons.... Quand ces rapides passages d'airs connus arrivaient à l'oreille de sa mère, on voyait la pauvre insensée porter sa main à son front comme lorsque l'on cherche à fixer un vague souvenir, à se rappeler une chose confuse. Tout à coup à ses accords Marie mêla sa voix tremblante.... Alors il y eut parmi les hommes et les

femmes assis près de la croisée un vif mouvement de surprise... Ce n'était plus la belle voix du frère Hyacinthe, c'était quelque chose de plus suave, de plus doux;... une des folles s'écria : « Ce n'est plus un homme, c'est une ange qui chante! »

Le curé voyait, sans être vu, l'effet que la voix de Marie produisait sur ceux et celles qui l'écoutaient, et espérait beaucoup de ce moyen pour ramener à la raison l'une de ces malades, celle qui était arrivée la dernière.

Le jour de la grande épreuve vint; j'ai dit, plus haut, que le prêtre médecin appelait à lui, pour guérir, la religion, la poésie et la musique; d'après ce qu'il avait entendu lui-même, d'après ce qui lui avait été redit par les sœurs surveillantes des femmes aliénées, la mère de Marie, avant que le malheur eût égaré sa raison, avait toujours dû avoir une imagination ardente et poétique. La folie, c'est souvent la révélation du fond de notre âme, que le bon sens ne recouvre plus.

Le jour que le curé avait choisi était le 31 mai, dernier jour du mois de Marie; car le mois des fleurs, le catholicisme l'a consacré à la Reine des anges et des vierges, et n'est-ce pas là une charmante harmonie?

Pendant le mois le plus doux de l'année, les autels de Marie sont ornés de cierges et de bou-

quets sans nombre. Là, dans les sanctuaires tendus de blanches draperies et décorés d'orangers et d'arbres verdoyants, les jeunes filles, leurs mères, les heureuses du monde et celles qui arrosent de leurs larmes le pain qu'elles gagnent, viennent prier et chanter ensemble; chaque matin la messe est célébrée avec de riches ornements, et le soir tous les cierges de l'autel s'allument pour le salut.

A ces prières, à ces cantiques sont mêlées des instructions qui enseignent la confiance dans la sainte Vierge; pour y exciter, les prêtres racontent les miracles opérés par elle, et la chaste assistance écoute avec un grand recueillement et un vif attrait ces histoires merveilleuses dites sous les voûtes saintes; et quand, dans ces instructions, les noms de Jésus et de Marie viennent à sortir de la bouche du prédicateur, toutes les têtes voilées de blanc s'inclinent et se relèvent; on dirait un parterre tout planté de lis, dont les tiges et les fleurs se courbent sous le souffle du printemps, ou sous les pieds d'un ange invisible.

Toute cette poésie catholique parle aux cœurs et élève les âmes, le prêtre médecin le savait, et il avait voulu que la main de Marie préparât l'âme de la pauvre femme au retour de la raison.... C'était par ce chemin si embelli de fleurs qu'il espérait lui

ramener son enfant chéri, son enfant si longtemps pleuré !

Le 31 mai venait de voir se lever son soleil; le curé l'avait devancé.

Pour la messe qu'il devait dire à huit heures du matin, il avait tout fait préparer dans l'oratoire des aliénés. La mère de Marie devait y venir seule avec la religieuse qui avait soin d'elle. Pour la première fois sa fille allait s'agenouiller près d'elle, en face de l'autel du Dieu qui tient les esprits et les cœurs dans ses puissantes mains.

M. de Montmaur, ses fils, M. Gervais et l'abbé Cervon allaient être réunis dans la chapelle: oh! comme ils allaient tous prier !

Frère Hyacinthe était déjà rendu à l'orgue; le curé lui avait tout raconté, lui avait dit l'histoire de la nuit de Noël, le berceau et l'enfant déposés à la *pierre tournante* de Clisson,... et puis le départ de la pauvre mère pour aller voir mourir le père de son enfant;... puis le voyage en Angleterre, en Italie, au mont Saint-Bernard; puis la petite fille adoptée, et trouvant sous un noble toit un père, une mère et des frères. « Voilà, avait dit l'habile et bon prêtre, voilà, frère Hyacinthe, le passé de la femme que nous voulons guérir... Il s'agit de faire revenir à son esprit des souvenirs troublés et effacés par le temps et le malheur; il faut, avec l'aide

de Dieu, que mes paroles et vos accords chassent les nuages qui couvrent le passé et qui obscurcissent le présent de la pauvre mère pour laquelle nous allons tous prier. Frère Hyacinthe, vous aussi vous avez souffert, et vous vous souvenez des accords qui allaient autrefois remuer le plus fortement votre âme, alors que la main du Seigneur pesait sur vous. Eh bien! faites soupirer ces accords aujourd'hui à votre orgue,... je m'en remets à votre talent et à votre charité. »

La famille de M. de Montmaur était rendue la première à l'oratoire... Marie était toute vêtue de blanc; ses cheveux blonds et bouclés, séparés sur le front à la manière des anges de Raphaël, tombaient en ondes autour de son cou; sur sa robe blanche tranchait un ruban bleu de ciel, auquel était suspendue une petite médaille d'argent, portant une figure de la Vierge, avec cette exergue:

CONSOLATRIX AFFLICTORUM!

A un signe du curé, elle se leva quand l'aliénée, accompagnée de la religieuse qui prenait soin d'elle, entra dans la chapelle. Allant jusqu'au bénitier, elle y trempa ses doigts et présenta de l'eau bénite à sa mère... Celle-ci, frappée de la dignité de l'être qui lui apparaissait, hésita un instant à

lui toucher la main,... et, se retournant du côté de la sœur : « C'est un ange, dit-elle, Dieu a donc pitié de moi !

— Oui, répondit le curé, oui, mon enfant, le Dieu qui a guéri les malades, qui a fait marcher le paralytique, qui a fait voir les aveugles et entendre les sourds, va aussi finir tous vos maux.

— Mes maux ne sont point en moi.... Ils sont dans l'absence....

— Où ils sont, Dieu le sait, et il va y mettre un terme. »

Ici la folle remua la tête en signe de doute.

« Ma fille, dit le prêtre, est-ce que vous doutez de la bonté, de la puissance divine ?

— Non, j'y crois.... Mais...

— Achevez...

— J'ai de la foi... Je n'ai plus d'espérance.

— Ne pas espérer dans le Seigneur, c'est pécher...

— Oh ! ne croyez pas que je ne veuille pas de l'espérance, j'en ai besoin, j'en ai soif ; mais elle ne descend plus en moi.... Regardez, je suis séchée et fanée comme l'herbe sur laquelle ne tombe plus la rosée. » En parlant ainsi, la pauvre femme montrait ses mains et ses bras amaigris.

Marie était tout proche d'elle, et ne put s'empêcher de se saisir d'une de ses mains.

« Oh! quel toucher, c'est l'ange!...

— Non, non, je ne suis point un ange.

— Qui donc êtes-vous? vous qui avez tant de beauté, et qui semblez si bonne.

— Une fille qui cherche sa mère... Un être qui a souffert autant que vous.

— Autant que moi, oh non! » et elle agita encore la tête, comme pour dire: Cela n'est pas possible!

« Marguerite, dit le curé, ce n'est pas bien de croire que d'autres n'ont pas eu, comme vous, leur part de malheur; cette pensée-là peut éloigner de votre âme la charité. Qui se plaint trop soi-même, ne plaint pas assez les autres.

— Oh! si elle a eu des souffrances comme celles que j'ai endurées,... je la plains du fond de mon cœur...

— Je ne me souviens pas d'avoir été embrassée par ma mère...

— Elle est donc morte quand vous étiez encore au berceau?

— Non, elle vit encore...

— Vous lui avez donc été enlevée?.... Il y a des voleurs d'enfants!

— Non, on ne m'a pas volée à elle...

— La tendresse d'une mère pour son enfant est plus forte que tout.

— Le malheur,.... d'impérieuses circonstances, dit le prêtre, commandent parfois de cruels abandons... Marguerite, croyez-vous qu'une femme, pour sauver son mari, ne peut pas momentanément abandonner son enfant?

— Que me parlez-vous de sauver son mari;... moi, je n'ai pas sauvé le mien.... Non, non, je n'ai sauvé personne; ils ont été tous trois fusillés sur la plage...

— Marguerite, rappelez votre pensée de ce lieu ensanglanté.

— Oh! oui, bien ensanglanté!....

— Reportez votre souvenir ailleurs....

— Quand les balles l'ont frappé, il me regardait.

— Que votre imagination abandonne le rivage de Saint-Brieuc.

— Vous ne voulez donc pas que l'on pense aux morts; tous les jours je prie Dieu pour ceux qui sont morts pour le roi.

— Oui, oui, gardez le souvenir de ceux qui ne sont plus;... mais tout ce qui vous est cher n'est pas mort... Après votre mari, vous aimiez encore quelqu'un?...

— Oh! oui, j'en prends à témoin le Dieu qui a fait le cœur d'une mère.... J'aimais ma fille... La main qui me l'avait donnée me l'a ôtée....

— Dieu va vous la rendre...

— Pourquoi me dites-vous de ces paroles d'espérance?

— Parce qu'il vous faut espérer;.... je vous le répète, vous offensez Dieu en n'espérant pas....

— La tombe ne rend point à la lumière ceux qui sont descendus dans son obscurité.

— Votre fille n'y est point descendue....

— Mon père! vous ne m'avez pas trompée depuis que je suis avec vous.... Oh ! ne me trompez pas à présent.

— Je vous parle devant l'autel du Dieu de vérité.

— Ma fille vit encore?

— Oui, elle a été emportée, pendant la nuit de Noël, de la pierre tournante de Clisson.

— Ah! vous savez donc tout? s'écria Marguerite en cachant son visage de ses mains; vous savez que j'ai abandonné mon enfant!

— Pour aller sauver son père!... Marguerite, Dieu ne vous en a pas voulu, c'était un devoir.

— Et vous êtes sûr que je serai pardonnée?

— J'en ai la certitude.

— Quoi! mon isolement finira?

— Oui.

— Je reverrai ma petite Marie!

— Oui, vous la reverrez,.... avec ses seize ans, sa grâce et sa piété.

— Et pour quand me promettez-vous tant de bonheur?

— Si je vous avais crue assez forte, je vous l'aurais déjà donné.

— Oh! je suis forte;... voyez, j'ai supporté seize ans de malheur, de larmes et d'angoisses!...

— Serez-vous assez forte pour la joie et le bonheur!

— Le bonheur, la joie, je ne sais plus ce que c'est;... au ciel c'est de voir Dieu; ici-bas ce doit être de retrouver, d'embrasser son enfant!....

— Eh bien! embrassez votre fille, s'est écriée Marie, qui s'est levée de son prie-dieu et qui a jeté ses bras autour de sa mère;... embrassez l'enfant que vous avez tant pleurée et qui vous apporte tout son amour!...

— Mais ce n'est pas là ma petite Marie;... c'est toujours l'ange.

— Ma mère! regardez-moi;... regardez cette médaille que vous aviez attachée à mon cou.

— C'est vrai,... je me souviens,... j'avais voué ma fille à la sainte Vierge.

— Elle a veillé sur moi, et aujourd'hui c'est dans cette chapelle qui lui est consacrée, c'est devant l'autel de la Mère des affligés que je vous suis rendue, et que je vous amène la famille qui m'a trouvée dans mon berceau.

— Oh! toi qui me parles d'une voix si douce, toi que je prenais pour un ange, pour un des chérubins du ciel, tu es donc bien, tu es donc vraiment mon enfant?

— Ma mère, est-ce que votre cœur ne vous dit rien pour moi?

— Il me dit que si l'on me trompe, il se brisera de désespoir.

— Mais on ne vous trompe pas,... ici tout le monde vous aime, et mes embrassements, mes baisers, mes larmes de joie qui baignent vos joues et vos mains, doivent vous prouver que je suis Marie, votre fille si longtemps perdue.

— Mais qui a pu te sauver?... car à présent je m'en souviens, il faisait bien froid, la nuit, quand je t'ai portée à la pierre tournante; j'avais mis sur toi ce que j'avais de plus chaud, j'avais bien fermé les rideaux de ton petit berceau,.... mais la bise glacée a dû te faire souffrir,... pouvait te tuer;... mais, hélas! il fallait aller voir ton père, et je ne pouvais t'emporter avec moi;.... oh! comment as-tu pu résister, enfant si délicat et si frêle?

— Ma mère, vous m'aviez mise sous la garde de Dieu et de Notre-Dame des affligés, et tous deux ont fait venir à la *pierre qui tourne* les amis que voici, qui ont trouvé mon berceau parmi les fougères et qui m'ont emmenée sous leur toit.

— Où sont-ils ?

— Les voici.

— Eh bien ! que Dieu les récompense et verse sur eux tout le bonheur qu'il peut donner !... »

En prononçant ces paroles, Mme Marguerite avait étendu les bras pour bénir ceux qui avaient pris soin de sa fille. Mais après ce mouvement tout son corps se roidit, ses yeux se fermèrent, elle tomba sur le fauteuil placé près de son prie-dieu, et elle y demeura immobile.

Le prêtre était auprès de Marguerite ; après lui avoir mis la main sur le cœur, il dit à Marie et à la famille : « Les battements sont vifs, mais pas trop précipités ; la crise que vous voyez était immanquable, c'est la transition du malheur à la joie. Prions autour d'elle en silence, et quand elle reprendra ses sens, que sa fille la serre dans ses bras. Pendant ce quasi-sommeil, j'ai l'espoir que sa mémoire, que sa raison vont se dégager des nuages qui les enveloppent. »

L'orgue se mêla alors à la prière de tous. Nous avons parlé de l'expression, de l'âme que le frère Hyacinthe mettait à son jeu ; mais cette âme, mais cette expression n'avaient jamais soupiré de si suaves, de si touchants accords. Chaque note était comme une prière ; chaque note venait tomber sur le cœur de la malade, comme ces gouttes

de pluie bienfaisante qui s'échappent des nuages, et qui raniment la fleur qu'un soleil trop ardent flétrissait.

Bientôt la pauvre aliénée, dont les mains étaient restées jointes comme celles des morts que l'on voit couchés sur leurs tombeaux, en porta une à son front,... puis bientôt sur son cœur;... on eût dit que la malade étouffait sous un poids immense; elle se débattait comme pour le rejeter de dessus sa poitrine haletante. Enfin des larmes jaillirent de ses yeux, et tout à coup elle se souleva un peu, et étendant les bras elle s'écria d'une voix forte :

« Où est-elle? où est-elle, la fille que Dieu m'a rendue ?

— Dans vos bras, ma mère! » avait répondu Marie en se jetant sur son sein, en l'étreignant de ses bras.

Oh! alors on put voir que Marguerite venait de recouvrer son cœur de mère. Dans son esprit plus de doutes, dans ses caresses plus de réserve, c'était la mère tout entière, retrouvant, embrassant son enfant.

Il ne faut point chercher à peindre le bonheur qui suivit cette guérison. Pour avoir l'assurance qu'elle était bien établie, M. de Montmaur et sa famille demeurèrent un mois dans le pays. La

mère et la fille ne se quittaient plus; le temps perdu pour se voir, pour s'aimer, pour se le dire, pour échanger des caresses et des soins, elles voulaient le rattraper.

Six mois après cette merveilleuse cure, le prêtre-médecin et l'abbé Cervon partaient ensemble pour la Bretagne; M. de Montmaur venait d'écrire au curé:

« A Marguerite vous avez rendu, assuré la raison; venez assurer le bonheur de sa fille et de mon fils Georges en bénissant leur union.

« Que l'abbé Cervon, qui nous a conduits chez vous, qui a été témoin de nos inquiétudes, de nos larmes et de nos prières, vienne être témoin de notre joie et de notre bonheur. »

Peu de temps après cette lettre, l'union de Georges de Montmaur et de Marie Caradeuil fut bénite à la chapelle *de toutes joies*, près de Clisson; et moi, si j'ai si bien su tous les détails de cette histoire, c'est que j'ai été chargé par Georges de commander à Paris une superbe lampe d'argent massif, pour être envoyée à l'hospice du mont Saint-Bernard; car Georges n'avait point oublié le vœu qu'il avait fait d'en appendre une devant la statue de la madone des Alpes.

Le vœu est aujourd'hui accompli; et la lampe donnée par un heureux du monde brûle à présent devant la *Consolatrice des affligés.*

C'est en vérité une étrange chose que notre imagination, et sainte Thérèse a bien eu raison de l'appeler la *folle du logis.* Voyez comme elle est légère, errante et vagabonde : en passant devant les ruines de la tour de Naufle, je viens à penser à ces fameux souterrains où la tradition raconte que des monceaux d'or, d'immenses trésors sont amassés derrière de merveilleuses grilles de fer, trésors dont on pourrait s'emparer, si pendant *la nuit de Noël* on parvenait à y entrer et à en sortir pendant le peu de temps que le prêtre met à lire la généalogie de Notre-Seigneur à la messe de minuit ; et voilà tout à coup que cette rapide pensée de *la nuit de Noël*, comme un ange qui l'aurait pris sur ses ailes, ou comme une fée qui l'aurait touché de sa magique baguette, transporte mon esprit en Bretagne en face de *la pierre tournante* de Clisson... Ainsi, mes jeunes lecteurs, ce sont quelques vieux pans de murailles du château ruiné de la Reine-Blanche, qui m'ont fait vous redire l'histoire vraie de la folle guérie par un curé. Je ne me repens pas de vous l'avoir racontée, car vous aurez pu y voir combien la religion est habile et ingénieuse quand il s'agit de consoler et de guérir, combien elle est sublime quand elle va, non pour quelques jours, mais pour de longues années, s'établir dans ces déserts des Alpes, qu'Annibal, César et Napoléon

n'ont fait que traverser! les neiges, les avalanches, les glaciers n'ont entrevu que quelques instants les enseignes guerrières; mais la croix, ils la voient plantée parmi eux depuis neuf cents ans. La charité a été plus tenace que la gloire.

LA CITÉ DE RHOU OU DE ROLLON, ET SES TROIS ENCEINTES.

De Gisors je me rendais à Rouen, la ville des vieilles tours, des belles églises, des maisons de bois, des fontaines et des rues *moyen âge*. Avant d'y arriver, je descendis de voiture à Écouis, car il y a là une belle église à visiter. Je ne connais pas de cathédrale de grande ville qui ait des boiseries plus merveilleusement sculptées que celles de cette église. Enguerrand de Marigny, ministre sous Philippe-Auguste, et qui fut condamné et pendu comme concussionnaire, y avait un tombeau,... car une tardive réhabilitation avait été prononcée sur son cercueil.... Alors ses descendants crurent qu'ils pouvaient consacrer un sépulcre à sa mémoire purifiée; mais la terrible justice des hommes de 1793 brisa le marbre de cette sépulture et jeta au vent les cendres d'Enguerrand; ce n'était pas une sentence de réhabilitation qui pouvait les arrêter!

A côté de l'autel, dont les marbres sont précieux, il y a encore une tombe; c'est celle d'un archevêque de Rouen, frère d'Enguerrand de Marigny. Tous deux dormaient dans le même sanctuaire, sous les regards du même Dieu; et voilà qu'ils ont été séparés, et ce n'est pas assez que les vicissitudes de la vie éloignent et dispersent les frères, dans les temps de révolution la mort aura aussi ses séparations; la tombe, ses absences et ses exils; on vous chassera d'un sépulcre comme d'une maison où l'on veut loger!

En arrivant à Rouen par la route que je venais de suivre, le voyageur a devant les yeux une des plus magnifiques vues de France : des hauteurs de Bon-Secours et de Sainte-Catherine, vous apercevez au-dessous de vous, assise dans la plaine abritée de coteaux, l'antique cité de Rollon, de saint Romain et de Guillaume le Conquérant; la Seine, si folle, si capricieuse dans son cours, se dessine tantôt azurée, tantôt jaunâtre, tantôt argentée au milieu de verdoyantes campagnes, puis elle entre dans la ville et coupe en deux parts inégales la grande masse de pierres grisâtres que présente la grande ville manufacturière que Napoléon appelait le *Manchester de la Normandie.*

Pour mieux jouir du spectacle que j'avais devant moi, je mis pied à terre, et j'allai m'asseoir sur la

coupe du mont Sainte-Catherine. J'avais derrière moi les débris d'un ancien fort ; Henri IV avait campé là, pendant le siége de Rouen, et c'est de là qu'il est descendu pour prendre possession de la ville.

Le soleil était couché depuis plus d'une heure ; je voyais dans la vallée comme un grand voile blanc tendu au-dessus de la vieille cité normande. Cette gaze de vapeur semblait seulement déchirée de distance en distance, et à travers ces déchirures perçaient les magnifiques tours de Notre-Dame et de Saint-Ouen;.... de toutes les habitations des hommes, rien ne se montrait plus ; ce qui avait été consacré à Dieu apparaissait seul... Et ne croyez pas que ces merveilleux monuments bâtis par nos pères fussent muets ; oh ! non, toutes leurs voix harmonieuses, toutes leurs joyeuses sonneries se faisaient entendre et montaient solennellement vers le ciel.

Il y a des esprits mal faits qui s'impatientent du bruit des cloches, et qui voudraient que les vieilles tours de nos églises fussent condamnées au silence ; nous sommes loin d'être de leur avis, et nous répétons bien souvent avec Châteaubriand : « Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent

son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale, religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir! »

Rouen est laid, mais Rouen est aimé des artistes et des hommes de goût. Dans sa laideur, la vieille cité a mille attraits; des hauts lieux qui l'abritent comme un paravent bariolé d'arbres et de villages, elle est magnifique à regarder. A cette distance, ses imperfections ont disparu; on ne voit que son étendue, ses hautes tours, ses longs toits d'églises recouverts d'ardoises bleuâtres ou de feuilles de plomb, et l'azur de la Seine qui passe comme une zone argentée entre la masse grise de ses dix-sept mille maisons.

En se rajeunissant, Rouen a beaucoup perdu de sa *beauté pittoresque;* il a bien gagné des maisons neuves et blanches régulièrement alignées sur les bords du fleuve; mais de ses cent vingt clochers, aiguilles, dômes, minarets, flèches et donjons, il ne lui reste aujourd'hui que les trois tours de Notre-Dame, celle plus belle encore de Saint-Ouen, puis celle de Saint-André, de Saint-Vincent et de Saint-

Pierre du Châtel, et les tours tronquées de Saint-Maclou, de Saint-Éloi et de Saint-Laurent, le clocher sévère de Saint-Vivien, et le petit dôme à campanule de la fameuse cloche d'argent.

Vous avez vu dans les prairies, avant qu'elles fussent fauchées, de hautes et belles fleurs s'élever au-dessus de l'herbe; eh bien! il en était de même du vieux Rouen; sa surface, aujourd'hui trop plate, était toute hérissée, tout illustrée de clochers et de flèches; la faux du temps a nivelé tout cela. Seulement six à sept merveilles sont encore restées debout pour faire regretter celles qui sont tombées.

Ce qui était encore un bel ornement, une noble ceinture à la cité de Rollon, c'étaient ses murailles d'enceinte crénelées et bosselées de tours. De la cime des collines environnantes, aussi resserrée et fortifiée, elle semblait un vaste nid de pierre posé sur le bord des eaux.

Alors la Seine ne coulait pas où elle coule aujourd'hui. Elle aussi, comme si elle était de la main des hommes, a eu ses changements. Dans les jours primitifs de Rouen, ce fleuve a porté *les barques des hommes du Nord et des galères romaines* là où se voit aujourd'hui la place de la Calende.

Si la capricieuse Seine a voulu fuir la ville, voyez comme la ville a voulu la suivre; voyez comme aujourd'hui qu'elle est libre, qu'elle n'est

plus *corsetée* de murailles, elle étend ses longs bras pour toucher aux eaux.

Maintenant, des hauteurs des Sainte-Catherine, de Canteleu et du Bois-Guillaume, c'est en vain que l'on cherche à trouver à la ville une forme arrêtée. Non, elle semble aujourd'hui éparpiller ses maisons au hasard; elle va, elle va toujours comme une pensée sans frein.

C'est chose merveilleuse, que ces agrandissements de cités, et je me prends parfois à penser qu'il faudra que Dieu nous agrandisse le monde, tant nous nous remuons, et tant nous voulons être à l'aise.

Rouen a ses trois enceintes différentes, et chaque siècle tombant sur la ville a fait comme la pierre qui tombe dans l'eau; les cercles ont toujours été en s'élargissant.

La première enceinte fut tracée par les Romains; mais avant ces murailles élevées par les soldats de César, il y avait une ville gauloise; à celle-là, point de murs réguliers bâtis à petites pierres carrées mêlées de briques... Oh! non, nos rudes ancêtres les Gaulois ne prenaient pas tant de soins pour se garer des attaques; leurs villes n'étaient guère que des camps ceints de pieux et de piquets ressemblants à nos chevaux de frise. Aux pointes aiguës de ces palissades, ils fichaient les têtes qu'ils

avaient abattues dans les batailles, et ils pensaient que ces horribles trophées devaient imposer à leurs ennemis assez de crainte et de respect.

Avec les Romains, *Rouen* s'est appelée *Rothomagus;* mais avant, quel était son nom ? J'aurais voulu pouvoir faire dériver le nom de *Rouen* du nom de *Rhou,* fameux prince de Danemark. Ce *Rhou* ou *Rollon* est un des plus rudes batailleurs des temps modernes. Comme Alexandre avait rêvé la conquête de l'Inde, Rhou avait rêvé la conquête de la Neustrie ; il l'effectua enfin, et voilà pourquoi dans le nom de *Rou-en,* j'aurais voulu pouvoir rencontrer un souvenir de *Rhou*... Car en ce prince il y avait autre chose que l'homme du Nord dévastateur; sa main gantée de fer édifiait des cités ; il était à la fois conquérant et législateur, et son nom seul était devenu le mot légal pour arrêter l'injustice ; car, ainsi que chacun le sait, la *clameur de Haro* n'était qu'une réminiscence du nom de *Rhou*, *Rollon* ou *Harold.*

A Rollon, la ville des Romains ne convenait plus. Le vieux Rothomagus était trop petit pour le prince conquérant, il y souffrait et en repoussa les murailles. C'est de son temps que date la seconde enceinte (vers l'an 910).

Les successeurs de Rollon et de Guillaume étendirent encore les limites de la ville. Vers l'an 1224,

Louis VIII concéda à la ville, pour y bâtir des maisons, l'emplacement des anciens fossés. C'est à cette époque qu'il faut fixer sa troisième et dernière enceinte.

NOTRE-DAME DE ROUEN.

Quelques historiens prétendent que saint Nicaise fut le premier qui prêcha le Christ aux habitants idolâtres de la Neustrie; d'autres disent que c'est seulement à saint Mellon que Rouen a dû le bienfait de la foi et de la liberté du Christ.

Son nom se trouve le premier sur la longue liste des pasteurs évêques, et puis à quelque distance vient saint Victrice, dont le zèle et la charité firent merveilles sur merveilles. Sous lui les premières églises s'élevèrent; il ne se contentait pas de crier au peuple: « Bâtissez des temples au vrai Dieu; » lui-même mettait la main à l'œuvre, roulait la pierre, la taillait et la portait aux saintes murailles.

Avant lui, saint Mellon avait consacré une chapelle *à la Vierge Marie*, à l'endroit où se voit aujourd'hui la magnifique église de *Notre-Dame*.

Oh! comme l'oratoire bâti par l'apôtre de la Neus-

trie a grandi ! comme l'humble chapelle est devenue magnifique! C'est vraiment là une maison de Dieu ! Je ne sais si dans ces milliers de pierres qui composent aujourd'hui la vaste cathédrale, et que le ciseau a si admirablement sculptées, il en reste une seule de l'oratoire bâti par saint Mellon, mais pour m'émouvoir, pour élever mon âme, je n'ai besoin que de savoir que c'est là que la première croix a été plantée, que c'est là que les premières larmes ont été essuyées au nom du Christ, que c'est là que les premières semences de liberté chrétienne ont été répandues par les mains du prêtre.

Dans tout Rouen, il n'y a pas un coin de terre aussi historique que celui-ci : apôtres conquérants, rois, ducs, chevaliers, impératrices, reines, princesses, cardinaux, archevêques, évêques, suffragants, puissants abbés mitrés, saintes abbesses voilées, moines du Sinaï, religieuses de Sinon, filles du Calvaire, pèlerins venant de Jérusalem, croisés partant pour la Terre-Sainte, nobles, peuple, heureux de ce monde, hommes dans le malheur, ont foulé ce sol, l'ont broyé de leurs pieds, l'ont usé de leurs genoux; car là tous se sont prosternés pour implorer le Dieu que nous y prions aujourd'hui. C'est là qu'a été bâti le premier autel des premiers chrétiens de la Neustrie, là que les mères de nos mères ont prié, là qu'il y a

comme une chaîne sacrée entre nos pères et nous, là qu'il y a toute une magnificence de souvenirs!

Ce fut là, dans un champ appartenant alors à Précordius, que saint Mellon, voyant, pendant qu'il enseignait la loi du Christ aux habitants de Rhotomagus, un jeune homme tomber du faîte d'un toit sur la place, courut à lui et le trouva mort, le crâne fracassé. A cet aspect le saint recula de quelques pas en détournant la tête; mais le père du jeune mort était là, et arrêtant le prêtre chrétien il lui dit avec l'accent de la douleur: « Tu as annoncé que ton Dieu ressuscitait les morts, ressuscite mon fils, et je croirai en ton Christ. »

L'humilité de saint Mellon l'empêchait de penser que Dieu lui donnerait tant de puissance; il hésitait donc, mais l'on n'hésite pas longtemps devant le désespoir d'un père, et, comme raconte la vieille légende, *si l'humilité lui disait reste, la charité lui criait va.* Enfin, vaincu par les larmes de Précordius, et entrant dans une profonde méditation de son propre néant à lui, mais de la toute-puissance de Jésus-Christ qui a vaincu la mort, il fit le signe de la croix sur le corps étendu sans vie à ses pieds, et lui commanda au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de revenir au monde d'où son âme était déjà partie. Et la vie fut soudainement rendue au jeune homme, et il se mit à mar-

cher devant tout le peuple; et Mellon, l'ayant pris par le bras, le mit entre les mains de ses parents, en présence d'une infinité de personnes qui furent baptisées le même jour.... Et pour marquer ce miracle, et surtout pour redire la toute-puissante bonté de Dieu, Précordius donna son champ à l'apôtre chrétien, qui y éleva une chapelle...

Cette chapelle, on voit ce qu'elle est devenue! quel imposant aspect! quel large déploiement de façade! D'ordinaire les édifices gothiques ont plutôt l'air d'avoir percé la terre que de s'y appuyer; mais la cathédrale de Rouen y est puissamment assise. On dirait que pour elle ce n'a point été assez que de pousser des flèches et des tours jusque dans les nues, mais qu'elle a voulu être à son aise ici-bas : aussi voyez l'espace qu'elle occupe depuis l'angle de la tour de Beurre (1) jusqu'à l'angle de la tour Saint-Romain... Regardez, et dites si vous connaissez des monuments de cet âge-là qui étalent des façades pareilles... J'avoue, moi, que je n'en connais pas. Et certes, ces architectes ont bien fait de lui donner tant de déploiement, puisqu'ils comptaient l'enrichir de tant de ciselures, de tant de reliefs, et de tout ce peuple de saints et de saintes,

(1) Cette tour est ainsi nommée parce qu'elle a été bâtie avec les fonds provenus de dispenses accordées pendant plusieurs carêmes et qui permettaient l'usage du beurre.

d'anges et d'archanges, placés haut dans leur niche.

Cette belle et riche église de Notre-Dame de Rouen n'a pas plus d'ornements, de dais, de frontons, d'ogives, de statues, et à sa grande façade, et à son magnifique portail de la Calende, et à son portail des Libraires, et à ses merveilleuses tours, qu'elle n'a de vieux et nobles souvenirs adhérents à ses murailles consacrées par la religion et l'histoire.

C'est sur cet emplacement que l'évêque Francon a baptisé Rollon ; c'est là que l'homme du Nord a ôté son casque de fer pour recevoir l'eau sainte, c'est là que le premier duc chrétien dort sous les mêmes voûtes que son fils Guillaume Longue-Épée.

Cette façade si majestueuse, que j'essayais de peindre tout à l'heure, est due à l'homme qui a le plus fait pour Rouen, au cardinal Georges d'Amboise, ministre intègre, fidèle et dévoué, saint et pieux archevêque. C'est lui qui a fait arriver à Rouen les rivières de Robec et d'Aubette, sources de richesses pour la ville manufacturière.

Dans le sanctuaire de Notre-Dame de Rouen, aujourd'hui sans doute bien spacieux, bien beau, bien commode pour MM. les chantres, qui s'y promènent avec leurs chapes bien roidement déployées, il y avait toute une foule de grands vassaux de la mort, de majestés du tombeau. Près de l'autel, du côté de l'épître, s'élevait un sarcophage de marbre

noir, surmonté d'une statue de marbre blanc représentant le roi Charles V, mort en 1380 ; il tenait un cœur entre ses mains, pour indiquer que le sien reposait là. Ce prince avait porté le titre de duc de Normandie pendant la vie de son père ; il s'était toujours senti un grand attrait pour cette province. C'est pourquoi il la choisit pour y déposer son cœur. Voyez comme il l'avait bien placé !

Sur un autre tombeau, le terrible Richard, surnommé Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre et duc de Normandie, gisait vaincu par la mort ; son cœur était là, sous le marbre de cette sépulture, qui était si renommée, qu'on l'avait entourée d'une grille ou clôture d'argent massif, en l'année 1250. Cette riche balustrade fut enlevée et fondue.... Oh ! ne criez pas au sacrilége ; cette fois, c'était comme un pieux vol fait à l'illustre mort, c'était pour contribuer à la rançon de saint Louis.

Et puis, encore tout près, Henri le Jeune, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et le frère de Richard Cœur-de-Lion, et Guillaume, fils de Geoffroy, surnommé Plantagenet, et l'impératrice Mathilde, sa femme, et Jean, duc de Bedford, prétendu régent de France pendant la funeste invasion des Anglais en 1420.

Ce fut en 1736 que le chapitre de Notre-Dame fit tout ce bouleversement de sépultures.... Oh !

si nous avions *eu voix au chapitre*, certes, nous l'aurions élevée contre ce vandalisme de la civilisation.

Quelques petites plaques en losanges, posées à plat sur le pavé du sanctuaire, portent les noms de ceux dont on a détruit les royales tombes.... belle compensation!... Si encore ces pierres se voyaient, mais non, elles sont cachées. Le cœur de Richard Cœur-de-Lion est sous la marche qui porte le fauteuil du chanoine officiant.... Quand je vois de ces dérangements de tombeaux, une sainte colère me saisit. Ce n'est point à ceux qui bénissent les morts à leur manquer d'égards.

Hâtons-nous de dire qu'il y a trois beaux sépulcres que les arrangements modernes ont respectés.

Ce n'est pas moi qui entreprendrai de décrire les merveilleux tombeaux des cardinaux d'Amboise; jamais le gracieux génie de la renaissance n'a rien inventé de plus riche, de plus varié que les ornements de cette double sépulture; jamais le ciseau n'a travaillé avec autant de délicatesse.

Nous en dirons autant des deux mausolées des deux Brézé. C'est la chapelle de la Vierge, bâtie par le cardinal, neveu de Georges d'Amboise, qui est *illustrée* de ces merveilles.

Souvent la grande nef de la cathédrale de Rouen



K. Girardet del. Blanchard sc.

Cathédrale de Rouen

a vu ses triples arcades se tendre de draperies noires, et toujours c'était pour solenniser des funérailles de rois, de ducs, de cardinaux, de princes et d'archevêques. Une fois, et c'était moi qui dirigeais alors les apprêts de la pompe funèbre,... on a fait venir des trésors mortuaires de la royale abbaye de Saint-Denis les tentures de velours noir qui avaient servi à l'enterrement de Louis XVIII; et pour qui toutes ces magnificences, toutes ces splendeurs de la mort? vous allez le savoir.

L'ENFANT DE CHŒUR. — LE GÉNIE HONORÉ.

Celui pour qui la vieille basilique des ducs de Normandie s'est tout à coup parée d'un si grand deuil, comme si un puissant du monde était passé de vie à trépas, était né dans une des plus humbles, des plus obscures maisons de Rouen. Ses parents étaient peu riches, et pour élever leur fils, comme il avait une jolie voix et qu'il apprenait facilement les airs qu'il entendait chanter à sa mère, on demanda pour lui et l'on obtint à la cathédrale une place d'enfant de chœur.

Cette vie d'enfant de chœur ne manque pas de poésie : elle se passe devant Dieu avec de l'harmonie et de l'encens, et elle est toute remplie de

fêtes. Questionnez un de ces jeunes choristes, et il vous dira avec quelle joie lui et ses compagnons du sanctuaire voient arriver la nuit de Noël avec ses mille cierges, la procession de la Fête-Dieu avec ses fleurs, et Pâques avec l'*O filii* et l'*Alleluia*.

Celui pour qui toute la ville de Rouen s'est levée, pour qui elle sonne toutes ses cloches, avait vécu de cette vie, et, avec l'esprit qu'il tenait de Dieu et de sa mère, il y avait trouvé du charme. Mais quand il eut quinze ans, quand il fut sorti de la maîtrise, il lui vint de singulières rêveries; par moments, il lui prenait des désirs de s'élancer au loin, de voir du pays et de chercher de la gloire.

Et qui le poussait ainsi loin de son père et de sa mère, loin de son berceau et de tous ses jeunes amis? qui lui disait qu'il y avait de la musique plus belle que celle de l'orgue de la cathédrale? qui le tentait ainsi les jours et les nuits? qui le rendait triste et pensif au foyer de la famille? Oh! je le sais bien; c'était le génie qui lui était venu d'en haut et qui s'allumait dans son âme. Quand ce rayon du ciel a vraiment dardé sur vous, c'en est fait de toute quiétude, de tout repos. L'hôte que vous avez reçu sans le savoir est devenu maître chez vous; il vous domine, il vous commande et vous entraine.

C'est ce qui arriva à l'homme auquel sa ville

natale a décerné des funérailles triomphales et élevé une statue.

Cet homme, que je ne veux pas vous nommer encore, avait quinze ans quand il partit de chez son père, et dix-huit francs dans sa poche, dix-huit francs gagnés à accorder des clavecins. Il était neuf heures du soir quand il sortit de la maison paternelle ; alors il avait le cœur bien gros, car il lui semblait qu'il avait tort de quitter ainsi son père et sa mère.... Il y avait alors au dedans de lui tant de trouble, qu'il oublia son chapeau.... Le voilà sur la grand'route, et il se met à marcher bien vite : de temps en temps cependant il retourne la tête, ou bien il lève ses regards pour voir les belles étoiles qui étincellent au ciel. Il poursuit son chemin, et, malgré ce qu'il a de triste au cœur, il veut être gai ; il chante et rêve je ne sais quoi.

Mais à quinze ans, si l'esprit va vite, le corps est bientôt fatigué. L'enfant, à son premier pas, croit toucher à l'avenir ; à son premier geste, il croit toucher le ciel....

La nuit devient plus froide, les étoiles pâlissent, le chemin s'allonge, la tête s'appesantit, les rêves brillants s'effacent, la rosée tombe sur ses cheveux flottants et en déroule les longs anneaux. Il est temps de dormir, et l'adolescent est tout seul ; il regarde, et n'aperçoit pas une maison.... Alors il se

met à penser à sa mère, qui venait souvent le regarder dans son lit, et lui apporter des tisanes chaudes quand il était souffrant... A la fin il découvrit un abri : c'était, non loin du Pont-de-l'Arche, une petite cahute, sur la clairière du bois, roulante demeure d'un berger. La maison était placée au milieu d'un troupeau, les chiens veillaient, le berger dormait, les brebis dormaient. L'enfant s'approche, il appelle,.... les chiens répondent ; le vieux berger s'éveille, sort de sa cabane, les moutons ouvrent leurs rangs ; en voilà un de plus dans la bergerie, et bientôt, sur la paille du vieux pasteur normand, il s'endormit tout fatigué, tout frêle, et tout petit qu'il était !

Quand le matin arrive, le troupeau se réveille au tintement des sonnettes, les chiens se mettent en marche et font leur ronde, le berger roule sa maison autre part, et le jeune voyageur dans tout ce mouvement n'a pas cessé de dormir ; il était midi quand il s'éveilla.

Bientôt il eut faim ; sa mère n'était plus là pour lui apprêter son déjeuner ; le berger lui donna du pain et du lait, puis ils se dirent adieu. Ils s'embrassèrent, et les moutons le regardèrent partir pour Paris avec la pitié d'un enfant qui voit partir un agneau pour la boucherie. Les deux chiens, qui l'aimaient déjà, l'escortèrent jusqu'à la frontière de

leur domaine, et le gardeur du troupeau lui dit encore une fois adieu.

De nouveau en marche, il se livre à ces rêves vagues et incertains qui sont mêlés de peines et d'attrait. Enfin Paris s'offre à ses regards! Paris la grande ville, Paris avec ses clochers, ses dômes, ses palais, ses colonnes et ses mille monuments; Paris avec sa laideur et sa beauté; Paris avec ses vices et ses vertus, son oisiveté et ses arts, son opulence et sa profonde misère. Avant d'entrer dans ce vaste labyrinthe de pierres, le petit déserteur de la maison paternelle s'arrête; il sent son cœur battre si fort, qu'il croit qu'il va briser sa poitrine pour s'élancer au-devant de la renommée. « Quel est le jeune homme, devenu quelque chose, qui ne se rappelle avec un grand serrement de cœur, étrange sensation qui est à la fois de la peine et de la joie, le moment où il est entré pour la première fois dans Paris! Sans une voix amie pour vous donner la bienvenue, sans un regard d'ami ou de parent pour vous reconnaître; seul! tout seul dans cette foule, dans cette agitation, dans ce bruit;... tout seul! sans rien trouver de ce que l'on a rêvé dans la grande ville;... tout seul! sans que personne vous aime, quand votre âme est si pleine de bienveillance pour tous.... Et cependant c'est un beau moment que celui où vous en-

trez dans la capitale du royaume, entre la voiture d'un grand seigneur et la hotte d'un chiffonnier;... on se dit : Il ne faut pas que j'approche trop de la hotte pleine de haillons souillés, je me salirais; il ne faut pas venir trop près de la voiture, je serais écrasé (1). »

Vous devinez que le jeune adolescent, dont je vous dirai bientôt le nom, n'a pas échappé plus qu'un autre à cet enivrement de Paris.

Je vous ai dit qu'en partant de chez son père, il avait quinze ans et dix-huit francs; en arrivant dans la ville des arts, il comptait beaucoup sur ses dix-huit francs et sur ses quinze ans, deux pauvres ressources pour un jeune homme à Paris. Cependant il était plein de confiance dans l'avenir. Sur ce grand chemin, à minuit, n'avait-il pas trouvé une maison dans une prairie? et le maître de cette maison ne lui avait-il pas accordé le repos de la nuit et le déjeuner du matin! Pourquoi donc se méfier de la Providence?

Plein d'espoir, et se disant : Je ferai ici de grandes choses, il alla se loger dans une méchante auberge de la rue Saint-Denis.

Pendant deux jours, cet heureux état (j'ai tort de dire heureux état, car il y avait du remords au

(1) Jules Janin.

fond de l'âme du jeune garçon), au bout de deux jours, cet enivrement passa; la vieille femme qui tenait l'auberge demanda de l'argent à son nouvel hôte, et, quand elle ne lui vit plus que quelques sous, elle le congédia, en lui conseillant d'aller loger ailleurs.

Où ira-t-il? Il ne le savait pas; mais le voilà dans la rue. En cheminant et rêvant, il passa devant une église; la porte était ouverte, il y entra; on y chantait,.... hélas! c'étaient des funérailles, celles d'une jeune fille, on le voyait au drap mortuaire blanc, à la couronne de roses blanches placée sur le cercueil, et au nombre de jeunes personnes vêtues de blanc et voilées, qui priaient agenouillées auprès du cénotaphe tout éclatant de la lueur des cierges. Dans ces cruels coups de la mort qui vient frapper une jeune fille, il y a bien des larmes pour la famille, et pour le poëte bien des inspirations! Pour les parents, c'est une fleur de moins dans la maison; pour le poëte, c'est un ange de plus dans le ciel! Notre jeune adolescent laissait donc aller sa pensée, et perçant la voûte de l'église, elle s'élançait, elle montait vers les régions heureuses, où l'âme de la jeune fille était emportée par les séraphins, qui l'appelaient leur sœur.

Dans cet essor poétique et chrétien, l'esprit de l'adolescent était soutenu, parce qu'il entendait,

auprès du cercueil, les voix mâles des chantres, celles plus douces des jeunes choristes, la poésie si grave et si belle du *De profundis.* Ces chants, qui ont d'abord l'air de sortir des profondeurs du sépulcre, qui deviennent ensuite plus distincts et plus forts, comme pour se faire entendre du Dieu qui règne dans les hauteurs du ciel, puis qui s'affaiblissent peu à peu et qui finissent par être si doux, si suaves, si vaporeux, que l'on dirait que les tombes se sont refermées, et que l'on ne peut plus entendre les voix de ceux qui y sont couchés, et qui tout à l'heure criaient au Seigneur : *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?*

Toute cette sublimité de la religion avait saisi l'âme de l'enfant de chœur de Rouen, et il se dit : *Si un jour je deviens compositeur, si ce que je sens au dedans de moi grandit, je vous promets, mon Dieu, de vous consacrer de mes chants.* »

Et puis, quand les hommes noirs vinrent enlever la bière ; quand le cercueil sortit de l'église, le nouvel arrivé à Paris, au lieu de suivre la trépassée au cimetière, alla s'asseoir sur le bord de la Seine ; elle et lui se connaissaient, il l'avait vue couler à Rouen et avait joué dans ses ondes ;.... il regardait ses petites vagues verdâtres qui se succédaient et qui balançaient de légères embarcations

attachées à la grève. Je ne sais quelles pensées traversaient alors son esprit, mais je suis sûr que ce n'étaient pas des pensées de suicide; il sortait d'une église, et ce n'est pas là que l'on apprend à désespérer;... il n'avait plus d'argent dans sa bourse, mais dans son cœur il avait de la confiance en celui qui donne la pâture aux petits des oiseaux.

Pendant qu'il rêve ainsi, pendant qu'il cherche à deviner qui le sauvera de la misère,... il entend une voix qui l'appelle,.... qui l'appelle par son nom,.... par son nom d'*Adrien Boïeldieu!*.... car c'était lui; et celui dont il venait d'entendre la voix, c'était Delyer, le vieux serviteur de son père, qui accourait à cheval au secours de son *petit Boïel*.... « Oh! que vous nous avez fait de peine! » s'écrie le fidèle domestique... Mais Adrien ne veut pas entendre tous les reproches que l'on pourrait lui faire, il se jette au cou de Delyer, l'embrasse et l'embrasse encore.

« Ma mère, mon père, comment vont-ils?

— Bien pour la santé, mais ils sont bien inquiets.

— Je vais leur écrire.

— Oh! oui, bien vite, pour les rassurer;... eux, ne vous oublient pas. Voici de l'argent que vous envoie mon maître.

— Pauvre père, qu'il est bon !

— Ce n'est pas tout, voici une lettre.

— De qui ?

— De M. Mollien (1) ; lisez. »

Le petit Boïel, comme on le nommait dans sa famille, prit la lettre, la lut : c'était une chaleureuse recommandation que faisait M. Mollien à sa femme, la priant de bien recevoir le bel enfant qu'il lui adressait, et la chargeant de lui faire connaître tous les musiciens qu'elle reçoit chez elle, et qui pourront être utiles à son jeune protégé.

Chérubini, Catel, Méhul reconnurent bientôt *qu'il y avait de l'étoffe dans le petit Boïel.*

Bientôt aussi de beaux esprits, des poëtes, qui allaient chez Mme Mollien, donnèrent à Adrien Boïeldieu des paroles de romances pour leur faire de la musique, et le compositeur de province réussit si bien, que la vogue lui arriva vite.

Il venait d'atteindre sa seizième année, il partit pour Rouen, et revit son père et sa mère, qui étaient devenus fiers de lui. Là, il fit la musique de son premier opéra, *la fille coupable.*

A cette époque, le célèbre chanteur Garat, qui avait vu le jeune Boïeldieu dans les beaux salons de M. Erard, ce noble rendez-vous de la musique

(1) Le comte Mollien, devenu ministre sous l'Empire et pair de France sous la Restauration, protecteur éclairé des arts.

française, et qui avait deviné sans peine le grand artiste à ses premières romances, vint donner concert à Rouen; il y chanta des romances de Boïeldieu, qui, naturellement, servit d'accompagnateur à Garat.

Dans un de ces concerts fort suivis, une partie du public d'alors s'avisa de demander à grands cris *la Carmagnole,* ce chant de la Grève, de la lanterne et de la guillotine, ignoble refrain souillé de boue et de sang... Garat, effrayé, allait obéir et chanter; mais le jeune Boïeldieu refusa net de profaner l'art à ce point; il se leva en frappant sur l'instrument avec colère et dédain; puis il sortit à la faveur de l'étonnement général.

Cet acte de dignité d'artiste et de courage d'homme de bien suscita des haines contre lui; le lendemain on l'appelait *aristocrate.* Il sortit donc encore une fois de Rouen en prenant la fuite; comme il n'avait pas de passe-port, il se cacha sous une charrette pour rentrer à Paris.

Là, il se remit à travailler, et le succès vint encore couronner ses travaux;... mais faire de la musique, composer des opéras, dans un pays qui saignait, qui pleurait de toutes parts, c'était un contre-sens. Il sortit de France, alla en Russie: arrivé à Memel, il fit rencontre du célèbre Hummel, qui lui prédit la plus brillante réception à la cour de

l'empereur... Le même jour, et au même lieu, Boïeldieu reçut une dépêche du cabinet de l'empereur Alexandre. S. M. I. venait d'apprendre l'arrivée de l'artiste français, et pour sa bienvenue il lui envoyait le brevet de son maître de chapelle.

A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, Boïeldieu reçoit une invitation pour le théâtre de l'Ermitage; ce soir-là, on jouait le *Calife*. Boïeldieu se place à l'orchestre, comme le portait l'invitation; il écoute sans oser se retourner vers l'empereur, qui était derrière l'artiste et applaudissait la musique de toutes ses forces; mais Boïeldieu, que le respect tenait immobile, ne se retournait pas, et l'empereur ne put pas voir son visage. Ce soir-là, ce fut l'artiste qui eut peur de l'empereur.

Mais quelques jours après, ce fut l'empereur qui eut peur de l'artiste. Alexandre, entre autres travaux, avait chargé Boïeldieu de composer des marches militaires pour sa garde. L'empereur voulut donner lui-même au musicien les thèmes de ces morceaux guerriers; mais comment faire? Alexandre n'osait pas chanter devant Boïeldieu; d'abord il essaie de se faire comprendre en faisant courir son doigt sur le clavier de son piano; mais l'intonation ne se trouvait pas toujours. L'autocrate prend alors sa flûte, mais la timidité l'empêche d'en tirer une seule note... Enfin, après

maintes hésitations, l'empereur se décide à chanter tout bonnement ses airs russes, qui avaient bien leur beauté sauvage.

Ce début fut suivi de nombreux succès; et la faveur dont il jouissait à Saint-Pétersbourg ne lui fit point oublier qu'il y avait en Russie d'augustes exilés français; et il alla près d'eux, comme un autre Blondel, leur faire entendre des chants du pays.

Quand la guerre devint imminente entre la France et la Russie, Boïeldieu revint dans sa patrie; et, de retour à Paris, il donna encore un nouvel essor à son beau talent : où serait-on aussi bien inspiré qu'au pays natal? Mais souvent quand le cygne revient au beau lac où il est né, fatigué, épuisé d'avoir traversé l'immensité des airs, il entonne son dernier chant et meurt.

Ce fut la destinée de Boïeldieu : rentré en France, il fut bientôt admis à l'Institut; à ce moment de gloire, le mal dont il est mort lui prit. Une affection de poitrine vint éteindre cette voix si douce avec laquelle il se chantait à lui-même tous ses airs avant de les écrire. Pour lui faire recouvrer les sons qui s'en allaient, on l'envoya sous le soleil du midi; il revint plus malade à sa maison de campagne, dans le petit village de Jarcy en Brie. Là, il aimait à parler de Dieu avec son curé, et essayait quelquefois de lui

chanter des morceaux de musique sacrée qu'il avait composée en Russie. « Si je ne meurs pas trop tôt, répétait-il au bon vieux prêtre, je veux faire exécuter dans votre église une messe de *Requiem* et un *De profundis*, que j'ai, il y a bien longtemps, composés auprès du cercueil d'une jeune fille. »

Peu de temps après ce projet, l'homme de bien et de talent est mort dans son petit village. A cette nouvelle, voici que la grande cité normande où il est né se lève tout entière pour honorer sa mémoire, et recevoir son cœur que lui apportent sa veuve et son fils.

Le ciel était serein comme pour un jour de joie, et les nuages gris et sombres de la veille, qui auraient été si bien avec les tentures noires, avaient tous disparu. Tandis que le soleil rayonnait sur l'azur, le mouvement bruissait dans la ville.

La foule était grande sur la place Saint-Ouen, en face de l'hôtel de ville, dont le péristyle est recouvert de tentures funèbres, comme si un prince de la terre était mort.

La vieille cathédrale a caché ses merveilleuses sculptures sous des draperies parsemées de larmes. La multitude, les riches et les pauvres heurtent à ses grandes portes, et sont impatients d'y entrer.

Jeune *Boïel*, quand tu as cheminé seul sur la route poudreuse, quand tu t'es trouvé à quelque

distance de la ville où tu laissais ton père, ta mère et tes amis, tu auras plus d'une fois, j'en suis sûr, regardé en arrière.... Dis-moi, as-tu vu alors, avec les yeux d'une *seconde vue,* as-tu vu sur une des hautes collines qui entourent Rouen, un point lumineux, un point de gloire où s'inscrivait ton nom ? Si tu as eu cette vision, c'était la journée du 15 novembre 1854, qui se révélait alors à toi. Si nobles funérailles ne sont pas achetées trop cher par une vie de travail.

Dans cette nuit passée sur la paille du berger, tu ne te seras pas endormi tout de suite, tu auras regardé le ciel, et *ton étoile* te sera apparue radieuse. Si alors elle t'a promis honneur et célébrité, certes elle ne t'a pas trompé; car, parmi les enfants de la lyre, il en est peu qui aient été honorés à l'égal de toi !

Toute une ville qui se lève, qui se revêt de deuil pour suivre et escorter le cœur d'un de ses enfants n'est pas un spectacle commun.

Je voudrais pouvoir bien redire ce spectacle; mais, pour en donner une juste idée, la plume est inhabile. Comment, en effet, décrire cette vieille église pleine de foule, d'accords mélodieux et de jets de lumière? comment peindre ce long cortége noir à travers les rues toutes remplies de multitude et de silence; et les mères montrant à leurs enfants ce cœur d'argent et cette lyre d'or voilés de

crêpe et couronnés de cyprès, portés sur le cénotaphe mobile; et les bannières avec leurs titres de gloire musicale, et leurs panaches de deuil annonçant de loin la venue du mort, comme des hérauts de douleur? Les noms inscrits sur les noirs gonfanons disaient le plaisir, et c'était vers le cimetière que tous ces riants souvenirs s'acheminaient! Il y avait là contraste à réfléchir longtemps.

Quand je me mets à évoquer les impressions de cette journée de pompes, tout à fait selon le cœur de notre époque, je me souviens que le moment où j'ai été ému, est le moment où, autour du catafalque gothique, de jeunes compatriotes de l'ancien enfant de chœur de cette même cathédrale sont venus chanter des paroles de prières et de supplication, un *Pie Jesu*, sur l'air si grave et si religieux des *Chevaliers de la fidélité*.

Alors je me dis : Voilà tout un peuple qui prie pour le repos de l'âme d'un trépassé; ces musiciens, ces peintres, c'était leur frère, ils prient pour lui. Ces habitants de Rouen, ils sont ses compatriotes, ils prient pour lui ; tout cela est dans l'ordre.

Mais moi, qui ne lui tiens ni par les arts, ni par la cité, moi étranger, pourquoi priais-je pour lui?

J'ai prié pour lui, parce qu'il a été homme de bien, parce qu'il a aimé ceux que j'ai aimés et que

j'aime encore; parce qu'il a honoré son talent par sa bonne conduite, son désintéressement et sa loyauté. Un grand talent sans vertu, c'est un bel arbre sous lequel il ne faut pas aller s'asseoir; son ombrage fait mal : celui de Boïeldieu a été pur, aussi me suis-je joint aux hommes qui ont voulu honorer sa mémoire; et je vous le dis, jeunes amis, pour que vous voyiez que le génie rayonne de gloire quand il s'unit à l'amour du bien.

Les fils de la harpe, les amis des arts, devaient un hommage à Boïeldieu, ils le lui ont noblement rendu.

Je n'oublierai point les avoir vus venir apporter ce qui restait de lui à sa dernière demeure.... J'étais assis sur le seuil de la chapelle mortuaire; le cimetière étalait ses tombes blanches et neuves autour de moi, comme pour tenter et faire contraste avec les maisons enfumées de la ville, de cette masse grisâtre qui s'étendait au-dessous des collines, toutes rayonnantes de soleil. Je voyais sortir et monter vers moi, d'abord quelques hommes, puis des groupes, puis tout un peuple. Cette foule, se dispersant, se rangeait autour du cimetière, et tous ces vivants regardaient fixement l'asile des morts, où quelques personnes chargées du cérémonial de la fête funèbre commençaient à arriver. D'un côté du mur, c'était grand repos, grand

silence ; de l'autre, c'était un sourd bruissement.

Cependant voici venir, en montrant la tête du cortége, gendarmes, soldats, tambours résonnant lugubres sous leurs voiles de deuil, et les trombones de cuivre poussant, par-dessus tous les autres instruments, comme de grands gémissements qui déchirent l'air.... Les plumets rouges des soldats, le fer des baïonnettes tranchent sur le noir ; le brancard portant le cœur du mort s'élève au-dessus des têtes, et ses larmes d'argent brillent au soleil ; les bannières funèbres courbent leurs noirs panaches sous le vent ;.... enfin ce long serpent de monde est parvenu à la porte du cimetière ;... elle s'ouvre devant lui, et voilà les vivants et les morts dans le même enclos. La chapelle des trépassés est pressée de toutes parts par la foule silencieuse ; le maître des cérémonies fait faire place, et le cœur du *petit Boïel,* le cœur du grand compositeur rouennais est placé respectueusement sur un cippe à l'entrée de la chapelle. A ce moment, des salves de mousqueterie se font entendre, pour annoncer qu'un membre de la Légion d'honneur prend possession de sa tombe ; puis viennent les discours... Pendant que les orateurs célébraient le talent et honoraient le caractère du mort, moi je regardais la belle figure du fils d'Adrien Boïeldieu : il était debout, là près du cippe, tout proche du cœur de

son père renfermé dans une boîte d'argent. Ah ! il aura beau prêter l'oreille, il n'entendra plus aucun battement; la mort a glacé ce cœur, qu'ont si souvent agité les inspirations du génie et de nobles sentiments.

Sur les joues du jeune homme, je voyais couler des larmes silencieuses.... Et je me persuadais que ces pleurs devaient perdre de leur amertume au milieu de tant d'hommages rendus au mort. Oui, ce qui console le mieux, c'est de voir regretter par le monde ceux que le trépas nous enlève !

Après tous ces bruyants honneurs, le silence revint au cimetière, et la foule s'écoula sans bruit; seulement, parmi le peuple, on entendait un murmure sourd, ils parlaient et disaient : *Boïeldieu est né de parents peu riches, et si on lui fait un si bel enterrement, c'est que, grâce à son éducation, il a été homme de bien, de cœur et de talent... Élevons donc bien nos enfants.* C'était là la grande moralité du jour.

ÉGLISE DE SAINT-OUEN.

Me voici à la merveille de Rouen, à l'une des merveilles du monde catholique.

Poussé de droite et de gauche, en France, hors

de France, j'ai salué de mon respect et de mon admiration bien des églises, et en vérité je n'en ai pas vu de plus harmonieusement inspirante que celle de Saint-Ouen ; ici la pensée religieuse me semble d'un seul jet ; ici point de contradiction, point de tiraillement, point de tergiversation entre ceux qui ont exécuté la pensée première : on dirait que l'église de Saint-Ouen a été conçue, commencée et achevée par un seul homme, et cependant il n'en est pas ainsi. Je vais, en racontant rapidement l'histoire de cette basilique, prouver que bien rarement la vie d'un homme suffit à la réalisation d'un grand projet. Dans un monument achevé, c'est étonnant ce qui s'est consommé d'existences, et combien il y a de cendres de morts mêlées à ses murailles !

L'on fait remonter l'origine de Saint-Ouen à l'année 599, époque à laquelle saint Victrice, l'un des apôtres de la Normandie, fonda à Rouen un grand nombre d'établissements religieux.

Dans la *Vie de sainte Clotilde*, on voit que cette patronne de la France a fait des largesses pour relever de ses ruines un monastère considérable situé dans un faubourg de Rouen ; c'était celui de Saint-Pierre ou des Saints-Apôtres.

C'est vers l'année 692 que saint Ausbert, archevêque de Rouen, exhuma le corps de saint Ouen

pour l'exposer à la vénération ; alors le nom de ce saint fut associé à celui de Saint-Pierre. Pendant plusieurs générations, l'abbaye continua de porter les noms réunis de Saint-Pierre et de Saint-Ouen. L'église de Saint-Ouen, comme tout ce qui est grand et noble, a été en butte à bien des malheurs : le feu l'a détruite trois fois, lors des guerres de religion. « Les hérétiques, s'écrie l'auteur de la « *Normandie chrestienne,* vinrent en l'abbaye de « Saint-Ouen, où estant entrés en furie, ils rom- « pirent les chaires du chœur, l'autel, les cha- « pelles, les orgues et l'horloge. Puis ils firent « cinq feus, trois dans l'église et deux en dehors, « et y bruslèrent les siéges et les clostures tant du « chœur que des chapelles.... Lesdits calvinistes « firent porter à la monnoye, par dérision, le chef « de saint Romain sur une civière avec des torches « de paille ardente, et le bruslèrent en dansant « autour d'ycelui. Le jubé, qui était d'une riche « sculpture, fut également rompu, et toutes les « images brisées. Puis ils se jetèrent avec fureur « sur les ornements sacrés, sur les reliques et géné- « ralement sur toutes les richesses de la sacristie. »

Ici le chroniqueur énumère les différents objets du trésor avec de scrupuleux détails.

Ce n'est d'abord, en tête de cet inventaire de pertes et de ruines, que des châsses, entre autres

celle de saint Ouen, couverte en *fin or*, avec des verges d'or, des clochetons d'or, et tout cela rehaussé de rubis, d'émeraudes, de topazes et d'escarboucles.

Un petit ange de vermeil, où sont des reliques de la Vierge Marie.

Un repositaire du *Corpus Domini* de fin or avec saphirs... Puis des croix d'argent, de vermeil; des bannières de velours, de brocart, de drap d'or; des encensoirs, des calices, des ciboires, des missels reliés de pourpre, rehaussés, bosselés de nœuds de diamants et de pierreries; des mitres et leurs pendants enrichis de perles avec des clochettes étant aux pendants desdites mitres; un poêle ou dais du *Corpus Domini* en drap d'or, où sont attachées vingt-une grosses perles, avec deux étoiles de perles, etc., etc.

En vérité, c'est à éblouir rien que de copier cet inventaire, car en le transcrivant je crois voir toutes les choses décrites. O Saint-Ouen! comme tu es déchu de ta splendeur, comme tu es devenu pauvre aujourd'hui! mais, comme un roi dépouillé, tu es encore majestueux de ta propre majesté.

Les cérémonies sont encore nobles et belles dans cette immense église; mais combien plus imposantes encore elles devaient être, quand l'ab-

baye était habitée par de nombreux religieux! Que ces fils du silence et de la solitude devaient produire un bel effet dans les saintes processions s'allongeant dans la nef et dans les bas-côtés, apparaissant et disparaissant dans cette forêt de piliers et de colonnes! A mesure qu'ils avançaient, la clarté de leurs cierges éclairait davantage les voûtes élevées, parsemées d'étoiles d'or sur un fond d'azur; et leurs voix chantant Dieu devenaient plus puissantes. Et puis eux, étant plus riches que le clergé d'aujourd'hui, n'épargnaient ni l'encens, ni les fleurs, ni les accords de l'orgue; alors des nuages de parfums, des litières de roses effeuillées sous les pas du saint Sacrement; alors des concerts qui semblaient venir du ciel; et puis, dans ce temps-là, les murs, les faisceaux de colonnes, n'étaient pas noirs et enfumés comme ils le sont aujourd'hui; il y a peu d'années que l'on voyait encore, dans vingt endroits de l'église, les noires traces des forges que l'on y avait établies en 1793. Les hommes d'alors n'avaient rien trouvé de mieux que de forger des armes dans le temple du Dieu de paix!

C'est du jardin de Saint-Ouen que la superbe basilique conçue et élevée par Marc d'Argent apparaît dans toute sa magnificence, du milieu des acacias et des tilleuls qui croissent à sa base, et

qui paraissent tout nains, comparés à sa hauteur; la vaste église étend son corps grisâtre, tout hérissé de pinacles et de pointes aiguës, de petites pyramides surmontées de statues de moines; et puis ses trente-quatre arcs-boutants, qui, semblables à autant de bras, se détachent du corps principal de l'édifice pour mieux s'appuyer sur la terre! et la grande pensée du monument, qui s'élance droite, ornée, majestueuse; tour belle entre toutes les tours, élevant en hommage vers Dieu une couronne taillée par le génie des hommes!

Des galeries bordées de balustrades à jour se dessinent en gris sur le bleu des ardoises, comme de longues bandes de dentelles brodées. Et ces hautes fenêtres en ogive, si nombreuses, si rapprochées que c'est comme un mur de verre depuis la base jusqu'au toit, mur sur lequel la main des fées se serait amusée à appliquer des ornements de pierre!

Et ces frontons qui portent à plus de cent pieds du sol leurs images de la Vierge et de saint Ouen!...

Toutes ces choses, tous ces détails forment un ensemble qui saisit l'âme et qui force le plus orgueilleux d'entre nous à confesser que, parmi nos architectes d'aujourd'hui, nous n'en avons

pas un digne de dénouer le cordon des sandales du moine Roussel Marc d'Argent (1).

Si Saint-Ouen est si beau à regarder du dehors, à étudier dans son merveilleux portail de la Vierge, qui donne sur le jardin, il est aussi bien beau dans son intérieur sous différents aspects et à différentes heures ;

Bien beau, quand la foule formant comme une mosaïque sous ses voûtes, emplit son immensité, entoure ses piliers et s'étend de dessous l'orgue jusqu'à la chapelle de la Vierge ;

Bien beau, quand le silence et la solitude sont là comme deux génies inspirants, comme deux anges conducteurs pour se saisir de la pensée de l'homme qui y entre, et la porter à Dieu ;

Bien beau, quand vient le soir, et qu'à travers le haut mur de verre vous apercevez la couleur

(1) Cet homme de génie était né au village de Quincampoix, à trois lieues de Rouen ; il fit d'assez bonnes études, et entra fort jeune dans l'abbaye de Saint-Ouen, pour s'y consacrer à la retraite... Il y remplit avec distinction plusieurs emplois, et mérita, par ses rares qualités, d'en être nommé abbé en 1303 ; il y établit une discipline sévère, augmenta les domaines et les revenus, fit un grand nombre de travaux utiles, et s'immortalisa par la construction de la nouvelle église. Les dépenses extraordinaires qu'il fit portèrent le peuple à supposer qu'il avait trouvé la pierre philosophale et avait connu le secret de faire de l'or. On prétendit même pendant longtemps que l'on conservait soigneusement dans l'abbaye le creuset et les alambics dont il s'était servi. Il mourut en 1339 ; il a été inhumé dans son chef-d'œuvre ; sa tombe se voit à la chapelle de la Vierge.

nacre de perle du ciel, et que vous n'avez avec vous que la lampe du sanctuaire qui brille plus vive dans les ombres, et quelques fidèles qui prient mieux quand le recueillement du soir leur est venu ;

Bien beau toujours, car c'est toujours une vraie, une digne pensée d'hommage de la créature envers Dieu.

ROLLON ET LA CHASSE DE SAINT OUEN.

Après avoir décrit la magnificence du temple, disons combien les reliques du saint qui y est honoré étaient en grande vénération, et combien, dans les siècles passés, les populations chrétiennes mettaient de prix à conserver parmi elles les restes du patron qu'elles avaient adopté. Alors la châsse d'un saint faisait partie des trésors et des attaches de la patrie. Et souvent l'on a vu, dans ces jours de foi et de piété, des peuples payer des sommes immenses pour racheter de leurs ennemis les reliques qu'ils avaient emportées dans leur butin de conquête. Les ossements d'un pauvre pâtre, dont l'âme était du ciel, étaient, aux yeux de ces fervents chrétiens, aussi précieux que la couronne

d'un roi, et, pour les ravoir, ils s'imposaient de lourdes rançons.

Rollon, avant de s'endormir dans son armure de fer et de se coucher dans son lit de marbre, avait voulu prouver aux habitants de la Neustrie qu'il venait de conquérir, que sa foi était vive en Dieu et en ses saints. Avant sa conversion, alors qu'il était venu sur la foi d'un songe s'emparer du riche et verdoyant pays des Neustriens, il avait inspiré une telle terreur, qu'à la nouvelle de son approche, les populations entières fuyaient en criant au Seigneur : *A furore Normanorum libera nos, Domine!*

Alors les religieux de Saint-Ouen avaient, avec tout le peuple, fui de la cité menacée, enlevant de leur église, déjà renommée par sa beauté et sa richesse, le corps de leur bienheureux patron. Devant ce terrible Rollon, les vivants ne fuyaient pas seuls, les morts aussi quittaient leurs sépulcres.

Le corps de saint Ouen avait été heureusement enlevé dans sa châsse enrichie de pierreries, car le monastère où elle était gardée fut pillé et brûlé de fond en comble.

Plus tard cette profanation pesa lourde sur la conscience du conquérant devenu chrétien, et il n'eut de paix dans l'âme que lorsqu'il eut ramené les reliques vénérées à leur ancienne place.

Cette relique, en grand renom dans toute la France, avait été pieusement reçue en dépôt par Charles le Simple ; un ambassadeur lui fut envoyé par le nouveau duc de Normandie, pour redemander le corps du saint. Charles n'accédant pas tout de suite à ce désir, le vieux guerrier tira à demi sa puissante épée, et dit : « Je la tirerai tout entière, si Charles ne se hâte pas de restituer à la terre que j'ai conquise le corps qui lui appartient. »

Quand Rollon menaçait, ce n'était pas en vain, le monde le savait ; aussi, bientôt le roi de France fit remettre en route la châsse renfermant les ossements du saint solitaire.... Des religieux la portaient respectueusement sur leurs épaules, se relayant sur la longueur du chemin, bordé de peuple agenouillé, chantant des louanges et des cantiques à Dieu et à saint Ouen, qui revenait à son tombeau, comme un exilé à sa maison.

Arrivés à un quart de lieue de Darnetal, les moines déposèrent leur fardeau sacré pour entonner des actions de grâces... Mais quand, quelques instants après, ils voulurent le remettre sur leurs épaules et continuer leur route, le cercueil était devenu pesant *comme une montagne*, et tous leurs efforts et ceux de bien d'autres ne pouvaient tant seulement le faire remuer sur l'herbe.

Saisis de crainte à ce prodige, les prêtres, les religieux, le peuple redoublèrent de prières ; avec les manches des croix d'argent et des bannières bénites, avec des barres de fer on chercha en vain à l'enlever. *C'était*, dit la chronique, *toujours comme une montagne.*

Des messagers furent alors dépêchés au duc pour l'avertir du miracle, et bientôt le prince arriva,... arriva en bon chrétiien : sa tunique serrée et tricotée de fer ne le revêtait plus, car ce n'était pas pour combattre qu'il venait, mais pour prier. Sa tête était sans casque et sans couronne, et, avant d'approcher de la relique aimée, vénérée et redoutée, le conquérant se déchaussa, dépouilla sa robe de pourpre et s'agenouilla sur la poussière, en faisant une longue et fervente prière, que les chroniqueurs ont conservée.

Après cette fervente invocation, Rollon vint essayer, en tremblant, de soulever la fierte..... Mais, ô prodige! ô miracle! elle est redevenue de son poids ordinaire, la volonté de Dieu ne pèse plus sur elle. Le prince l'enlève, et lui et les plus illustres seigneurs de sa cour la prennent sur leurs épaules et la reportent à l'église nouvellement reconstruite de Saint-Ouen. Là elle resta priée et honorée jusqu'en 1562 ; à cette époque, les calvinistes, vandales si jamais il en fut et ennemis

acharnés des saints, brûlèrent le précieux cercueil et profanèrent les reliques.

Pour garder durable souvenir de cette translation faite par le premier duc normand, il fut donné au lieu où le miracle avait été opéré, et où tant de prières avaient été dites et de louanges chantées, le nom de *Longpaon*, qui signifie *Longues louanges.*

Pendant mon séjour à Rouen, dans mes courtes heures de loisir, j'aimais à aller m'asseoir dans le jardin qui élève ses massifs d'arbustes au pied du splendide édifice. Un matin, j'avais besoin de rafraîchir ma tête du travail de la nuit, je voulus aller rêver dans ce qui avait été l'ancien enclos des religieux de l'abbaye ; mais je m'étais levé avant le gardien de la jolie et tranquille promenade, et j'en trouvai la grille fermée. Je suivis la rue de Martainville, me dirigeant vers la *côte de Sainte-Catherine,* but fréquent de mes promenades solitaires ; c'était l'heure où commence le travail de ceux qui sont obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front. Déjà les souliers ferrés, les sabots retentissaient sur le pavé des rues ; de jeunes et de vieux ouvriers, portant leur pain sous le bras, se hâtaient vers la fabrique où ils devaient passer la journée et une partie du soir. En passant près d'eux, je faisais tout bas des vœux pour leur bonheur, pour que santé, force et ouvrage ne leur manquent pas, et eux

croyaient peut-être qu'il n'y en avait point à faire pour moi. Ah! qu'ils se trompaient! je passerais à côté d'un roi que je croirais qu'il y a encore de la place en lui pour du bonheur à venir. L'aumône des bons souhaits peut être faite à tout le monde; je ne connais personne qui puisse dire : *Je n'en ai pas besoin.*

Je vis, ce matin-là, un vieillard que j'avais souvent remarqué assis sur une borne, auprès de l'église de Saint-Maclou; c'était un pauvre mendiant aveugle. Tous les ouvriers qui passaient près de lui s'arrêtaient et laissaient tomber quelques pièces d'argent dans son chapeau; pour beaucoup d'entre eux, un sou aurait été une aumône trop forte; aussi il y avait un échange établi entre les passants, pauvres et charitables, et le vieillard infirme. Je lui demandai pourquoi le *lundi* je lui voyais plus de pratiques que les autres jours. *C'est*, me répondit le mendiant, pour que *leur semaine soit bonne.*

Touchante et salutaire croyance!

Auprès de la jolie et ravissante église de Saint-Maclou, que les habitants de Rouen appelaient autrefois *la fille aînée de Monseigneur l'Archevêque*; au coin de cette église, qui date de 1228, une fontaine coule jour et nuit; et l'homme a beau se lever matin, la source répand déjà ses ondes, ou plutôt

ne les arrête jamais. Les fontaines sont bien placées ainsi auprès des églises; elles sont là comme une image de la religion, dont les eaux vives ne tarissent pas, et auxquelles la Samaritaine peut toujours venir puiser.

Une petite fille d'une douzaine d'années était arrivée, dès la pointe du jour, pour remplir sa cruche à la fontaine de Saint-Maclou, et avant de s'en retourner au logis, elle lavait à la source son jeune et frais visage; car c'est à ces jets d'eau, qui jaillissent des murs, et qui, vus à distance, ressemblent à des lames d'acier, que beaucoup d'artisans viennent faire leur toilette du matin, avant de se rendre au travail. La petite fille avait un instant perdu de vue sa cruche, et s'amusait avec un enfant de son âge à folâtrer et à se jeter de l'eau; le petit garçon, en courant, heurta le vase de terre, qui tomba de la marche où il était posé sur le pavé, et se cassa en mille pièces... Oh! alors quels cris la petite fille fit entendre... *Mon père va me battre! mon père va me battre!* répétait-elle en se tordant les bras.... Ah! que je suis malheureuse!... Et de grosses larmes coulaient sur ses joues, et la pauvre enfant tremblait de tout son corps, à la pensée des coups qui l'attendaient à sa rentrée à la maison. Quelques femmes en haillons, qui étaient aussi venues à la fontaine, cherchaient à la con-

soler; mais elle répétait toujours : *Mon père va me battre! mon père va me battre!*

L'aveugle, appuyé contre le mur de l'église, m'entendant marcher auprès de lui, m'arrêta et me dit :

« Monsieur, donnez ça à cette enfant, qu'elle achète une autre cruche, qu'elle s'en retourne chez elle, et elle ne sera point battue. »

Parlant ainsi, le vieux mendiant me remit six sous que la charité lui avait donnés, et je les portai à la petite fille, en lui recommandant bien d'aller remercier le brave homme qui s'en était privé pour elle.

C'était un *lundi* qu'il faisait cette bonne action-là, j'espère bien que la semaine *lui aura été heureuse*.

Cette coutume populaire de faire du bien aux malheureux avant d'aller se livrer au travail m'a profondément touché. Une aumône en commençant la journée, c'est mettre Dieu pour soi. La religion nous recommande de faire le signe de la croix avant de ne rien entreprendre d'important. Quand ce signe du chrétien est accompagné d'une bonne œuvre, il est encore plus puissant pour attirer sur nous les bénédictions d'en haut.

Une des merveilles du vieux Rouen, c'était le pont de pierre de huit arches, que Mathilde, femme

du roi d'Angleterre, Henri II, fit jeter sur la Seine, malgré la turbulence des ondes et la rapidité du courant. Le génie guerrier du siècle qui le vit construire crénela ses parapets comme des remparts, et plaça des tours entre ses arches. Les halles de Rouen ont eu, dans les siècles passés, une réputation européenne; sur leurs grandes portes, les marchands qui y apportaient leurs toiles et leurs draps avaient écrit cette chrétienne devise : *Dieu y soit.*

Je voudrais retrouver ces mots sur les belles et riches devantures des magasins de l'industrie actuelle;..... si Dieu était appelé à présider à beaucoup de ses entreprises, il y aurait plus de bonne foi et moins de banqueroutes.

Ces halles de Rouen, qui ont encore conservé une certaine importance, avaient été bâties sur l'ancien palais des ducs de Normandie, et de cette vieille tour où fut enfermé par son oncle, le mauvais roi *Jean Sans-Terre*, le jeune Arthur de Bretagne.

Là où dominait la vieille citadelle qui croula sous les ordres de Philippe-Auguste, ce roi fit construire un château flanqué de fortes tours; une chaussée élevée de quatorze pieds conduisait à sa porte principale; la claire fontaine de Galaor baignait ses ravelins, et coulait de là par des canaux dans les divers quartiers de la ville.

Outre ce château, il y avait au XVe siècle grand nombre de beaux hôtels, avec des colombiers dans les cours et des ruches d'abeilles sous les treilles des jardins; ces hôtels appartenaient à des seigneurs et à des abbés qui séjournaient pendant la tenue de l'Échiquier, et lorsque les intérêts de leurs fiefs et de leurs abbayes les appelaient dans la capitale de la Normandie. Tels étaient les hôtels du Bec, de Jumiéges, de Sainte-Catherine, de Raffetot, du Patriarche et de Vallemont.

L'un des possesseurs de ce dernier hôtel (dit Jean Oursel, qui écrivait en 1509), le noble et puissant Ricon de Vallemont, avait la stature d'un géant; ses ossements, trouvés dans un tombeau de pierre, causèrent un grand étonnement, quand on les découvrit près de la porte Cauchoise; son crâne contenait (dit toujours Jean Oursel) un boisseau de blé, et l'os de sa jambe atteignait la ceinture des hommes du siècle.

RICHARD SANS-PEUR ET ROBERT LE DIABLE.

On chercherait vainement, dans toutes les chroniques et légendes du royaume, de plus belles histoires que celles que la tradition a conservées dans la mémoire du peuple rouennais. Écoutez celle-ci.

Richard Sans-Peur, s'étant un jour égaré à la chasse dans les fausses voies d'une forêt, lorsque la blanche lune luisait au ciel, vit un pommier chargé des plus beaux fruits ; il cueillit trois pommes, et en fut si émerveillé, que le lendemain il dit à ses barons : « Celui d'entre vous qui, avant l'heure des complies, retrouvera le pommier, pourra s'en venir près de moi requérir un don. »

Les barons coururent dans la forêt, mais aucun ne trouva le pommier, ce qui causa un grand dépit au duc ; lui-même s'en vint dans la forêt et n'en eut pas meilleures nouvelles. « Est-il donc vrai, dit-il, qu'il y a des bonheurs et de douces rencontres d'amitié qu'on n'a pas deux fois dans sa vie ? »

Qu'était devenu le pommier ? Pas ne puis le conter ; mais je sais que Richard, pour se consoler, sema les pépins des trois pommes, qu'il avait gardées par devers lui, dans le riant enclos de Chantereine (1).

La source de Galaor (ce nom rappelle celui d'un enchanteur), après avoir prêté ses flots à vingt fontaines, presque toujours placées aux portes des églises, forme un ruisseau qui, sous le nom de Renelle, baigne le quartier des pelletiers et des tanneurs. Ceux-ci ont fait en tout temps et font en-

(1) Tristan le Voyageur.

core à Rouen un commerce considérable, et manipulent le cours de l'eau, qui filtre à travers leurs bruyants ouvrages. Ces artisans sont les premiers qui s'établirent à Rouen, et plusieurs de leurs familles semblent remonter au temps du duc Rollon; aussi ont-ils conservé sur les princes de Normandie des traditions précieuses, malgré leur altération et leurs mélanges avec des fables populaires.

Voici comment ils racontent les aventures de ce fameux *Robert le Diable*, dont le nom est aussi connu que celui de *Barbe Bleue!*

La tempête était forte, le tonnerre grondait au ciel, la terre ruisselait de pluie, les arbres craquaient et pliaient sons la furie du vent, et la tourmente enlevait le chaume du palais ducal.

Pendant cette lutte de tous les éléments, aux grondements de la foudre, à la lueur des éclairs, la duchesse donnait le jour à un enfant, qui bientôt après sa nativité reçut le surnom de *Robert le Diable.*

Encore à la mamelle, il se plaisait à déchirer le sein de ses nourrices, et bientôt aucune ne se souciant plus de tant risquer avec ce cruel enfant, on lui donna une chèvre au lieu d'une belle et fraîche villageoise; et souvent alors il y avait lutte et combat entre la nourrice et le nourisson. Plus d'une

fois Robert fut le plus fort ; souvent la chèvre fut terrassée par l'enfant.

Lorsqu'il fut d'âge à apprendre, il riait de tout ce qui était science et savoir: il lacérait les livres et n'était appliqué et habile qu'à tendre des piéges aux maîtres chargés de l'instruire.

Quand fut venue pour lui la saison d'être armé chevalier, une compagnie courtoise se rendit aux joutes pour lui faire honneur; mais Robert, ne pensant plus que c'étaient simples jeux et feintes batailles, frappa tout de bon d'estoc et de taille, et assaillit avec une lance affilée les preux les plus nobles du pays. Ceux-ci, cependant, n'étaient point venus au tournoi pour combattre à outrance, et il en tua quatre malgré eux.

Ce sang, répandu sur l'arène qui n'avait été ouverte que pour une fête, attrista toute la noble assistance ; les dames quittèrent le soir le manoir ducal, en répétant entre elles le mot de discourtoisie, et reprirent le chemin de leurs châteaux.

Quant à Robert, il s'alla cacher dans la forêt avec de mauvais desseins,.... et bientôt de jeunes et nobles chevaucheuses n'osaient plus traverser les campagnes pour aller d'un château à l'autre, se visiter et assister aux baptêmes, fiançailles, noces et banquets de famille et d'amis.

Robert, oubliant Dieu et méprisant ses saintes

lois, rançonnait les abbayes et pillait les églises. Le clergé convint de mettre la terre du duc en interdit. On couvrit l'autel d'épines, pour indiquer la vacance de tout office divin. Le duc, voyant que ses peuples étaient en complainte contre son fils, ne put cacher sa douleur et pleura ; puis, après ces larmes d'amour paternel, il pensa à son devoir de prince et fit publier à son de trompe qu'il pardonnerait à ceux qui mettraient la main sur Robert, coupable de sacrilége.

Robert vit arriver les archers de son père, il les laissa approcher, puis leur creva les yeux.

Alors le chagrin et la sévérité de son père redoublèrent ; par son ordre, on fit sonner la cloche du beffroi et le cor du donjon, afin que chacun courût sus à Robert le Diable, comme on ferait contre un loup-cervier ou contre une bête des Ardennes. Les menaces lancées contre lui, les mesures prises pour se saisir de sa personne ne firent qu'irriter le méchant garçon : il alla se réfugier dans un bois qui servait de refuge aux vagabonds, aux excommuniés, aux hommes perdus de dettes et tarés de réputation.

De ce vil ramassis d'hommes, Robert devint bientôt le chef, et, en telle compagnie, se rendit coupable de tant de forfaits, que chacun s'émerveillait que la terre ne s'entr'ouvrît point sous ses pas. Sa-

vez-vous avec quoi il marquait son passage? C'était avec du sang, des flammes et des ruines. Dans une de ses tournées, il tua les moines d'une abbaye, vola des croix d'argent, tua le fils du comte de Coutances, et noya un baron du pays.

Pour qui commettait tant d'excès, il n'y avait plus ni jeûnes ni abstinence, il ne jeûnait ni à vigile, ni à quatre-temps, et mangeait de la chair le vendredi. Un jour que Satan le poussait encore plus fortement que de coutume dans la mauvaise voie, il tua sept ermites qui vivaient ensemble dans une grotte écartée. Et comme chacun d'eux disait à son dernier moment : *Monseigneur Robert, je vous pardonne*, tant de charité toucha le cœur qui n'avait jamais connu le bonheur de pardonner. Ému de tant de clémence, moins pervers que les autres jours, et se trouvant sur les confins de la forêt d'Arques, il lui prit désir d'aller voir, pour se distraire, ce qui se passait au château de sa mère.

Le ciel était tout de pourpre et d'or au couchant, la soirée était belle et douce; la duchesse avait fait apporter des bancs sur le perron, afin de jouir de la fraîcheur; elle était venue en ce manoir de plaisance avec ses demoiselles et ses pages pour chercher trêve à ses soucis maternels, quand soudainement un homme dégouttant de sang parut à la porte.... C'était Robert, et le sang dont il était

rougi était celui des sept ermites.... A sa vue, demoiselles et pages se levèrent, et quand il eut avancé dans la cour, les dames et les serviteurs qui avaient nourri et soigné son enfance s'enfuirent comme on se gare du feu grégeois ou d'un vrai démon d'enfer.... Cette terreur, cette horreur qu'il inspirait, lui firent entrer dans l'âme une pensée salutaire.... Il s'arrêta tout rêveur, baissant la tête et croisant ses bras nus sur sa poitrine haletante.

Tout le monde l'avait fui, mais sa mère était restée; lasse de la vie et regrettant d'avoir été féconde, elle descendit les marches du perron et alla droit à son fils. Arrivée tout proche de lui, elle lui dit : « Sire, tous ont eu peur de vous, tous ont pris la fuite,... et vous n'aurez aujourd'hui céans qu'une victime;.... mais une mère; peut-être sera-ce assez pour un jour? »

Robert, qui avait fait trembler, tremblait à présent, comme la feuille du peuplier quand la brise matinale se lève. Et il répondit : « Hélas! Madame, pourquoi vous occirais-je? Moi, qui ai tant fait de maux! je ferais donc aujourd'hui pire que jamais! Non, je ne le ferai pour nulle chose au monde, et, en ce moment, je ne me sens pas d'autre envie que de répandre mes premières larmes; ... à votre voix je sens que nature m'a donné un cœur.

« Je sais que les démons sujets de Satan me regardent comme leur frère et leur proie; ils ont, je ne l'ignore pas, d'inouïes prétentions sur mon corps et sur mon âme, mais ils ne les auront pas,... car en vous voyant, ma mère,... j'ai pris une résolution, c'est de m'amender et d'aller en cour de Rome pour confesser tous les péchés de ma coupable vie. »

A ces mots la duchesse sentit se fondre, et s'en aller comme la neige sous le soleil, tout ce qu'elle avait de colère;.... elle allait peut-être jeter ses bras autour du cou de son fils, mais il avait disparu pour retourner en sa forêt.

Là, il fit part de sa résolution à ses compagnons de brigandage, de pillage et de meurtre, et voulut les convertir; mais ils haussèrent les épaules et lui répondirent que, ni pour vie ni pour mort, ils ne s'abstiendraient de mal faire. Ce qu'ayant entendu, Robert renonça à la parole, prit une massue, les assomma, ferma la porte de son manoir, en prit la clef et laissa là un grand amas d'or et d'argent.

Tout riche qu'il était, il chemina en piteux costume, ne s'arrêtant sur la route que pour manger du pain noir, boire de l'eau et se frapper de sa discipline; sur la route il s'était tellement macéré, qu'en arrivant à Rome il faisait pitié. Le pape, tout courroucé qu'il devait être contre le chrétien cou-

pable de tant de crimes, le reçut pourtant à miséricorde et lui enjoignit d'aller vers un anachorète pour lui confesser ses péchés.

Pendant la nuit précédente, le saint ermite avait eu une vision; un ange du Seigneur lui avait apparu, et lui avait dit: « Un orgueilleux, un méchant, Robert le Diable enfin, va venir s'agenouiller devant toi et t'avouer tous ses crimes... Dieu te commande par moi de lui imposer pour expiation et pénitence de contrefaire le fou et le muet, et de ne manger rien, sinon ce qu'il pourra manger avec les chiens de la vénerie de l'empereur. »

L'anachorète, prévenu et instruit par la vision céleste, reçut Robert en levant les mains au ciel, et lui remontra paternellement les grands périls de corps et d'âme qu'il avait courus, puis, après l'avoir admonesté et l'avoir exhorté à contrition, lui détailla l'âpre et rude pénitence. Robert, l'orgueilleux, l'indomptable Robert l'accepta sans mot dire, et ce fut par cette soumission et ce silence qu'il commença à l'observer.

Il se rendit en une grande ville d'Italie où résidait un empereur, lequel avait une fille unique nommée Émeline, miracle de douceur, de savoir et de vertu;... mais elle était muette, et jamais oncques on avait entendu le son de sa voix, et, au dire de tous, c'était grand dommage, car on

devinait que ses paroles auraient été douces comme sa figure.

Robert, remplissant la pénitence que lui avait imposée l'ermite, faisait le fou, tantôt frappant les murs avec son bâton, tantôt rompant des pailles, en pleurant comme un enfant sans nulle raison. Il alla humblement se coucher sous l'escalier du palais, et quand les valets de la vénerie portaient aux chiens leur pitance, lui qui avait mangé dans des écuelles d'or, venait sans orgueil partager la nourriture des meutes. L'empereur, en ayant été averti, se sentit remuer le cœur de compassion et fit conduire Robert sous les arbres du verger aux bords d'une limpide et claire fontaine qui courait entre les herbes fleuries.

Robert, trouvant cette prairie belle comme celles de Normandie, comme celle dans laquelle il avait joué sous les yeux de sa mère, prit en amour ce lieu : il vivait au bord de la jolie source, et quand il se regardait dans le miroir de ses ondes, il trouvait que sa vie désordonnée l'avait bien vieilli avant l'âge; il ne quittait la prairie que pour aller au *past* de la vénerie, puis il revenait boire dans sa main de l'eau de la fontaine. Puis il se couchait sur le gazon, les yeux tournés vers le ciel.

Quand il levait ainsi ses regards, il n'avait pas seulement le désir de voir l'azur du ciel ou les

nuages qui passaient au-dessus de sa tête, il avait de plus l'espoir d'apercevoir Émeline, qui venait souvent se pencher à la fenêtre de sa chambre, comme une fleur qui a besoin d'air. Souvent encore il écoutait les chansons que les rois qui demandaient sa main chantaient pour plaire à cette princesse; ils chantaient sans obtenir d'elle un sourire, car elle prenait plus de plaisir à entendre chanter les oiseaux.

L'un de ces rois, se fâchant de n'être pas agréé, alla chercher trente mille Sarrasins, toujours armés pour toutes les vengeances, et vint avec cette formidable armée menacer l'empereur, qui n'avait alors sur pied que dix mille chevaliers.

Le jour de la bataille étant venu, Robert était allé se laver le visage à la fontaine, et, comme il se penchait sur l'eau, il entendit une voix du ciel lui crier: « Prends ce cheval blanc et ces armes blanches, et va secourir l'empereur contre les mécréants. » Au moment où Robert, revêtu de cette belle armure, montait sur son blanc palefroi, Émeline le vit, car alors elle était venue à son balcon pour donner de la graine aux oiseaux, qui, des arbres du verger, venaient tous les matins s'abattre sur sa croisée. Quand la fille de l'empereur vit Robert si brave, elle eût désiré aller l'apprendre à son père, mais elle n'avait jamais parlé.

Les gens de l'empereur, vaincus par le nombre quand Robert arriva sur le champ de bataille, étaient en pleine déroute; le prince normand les rallia et vint avec eux se ruer sur les Sarrasins. Ceux-ci, ne pouvant soutenir une si rude attaque, prirent la fuite devers une rivière, et ceux qui échappèrent au fer périrent dans les flots.

Robert avait eu la cuisse transpercée d'une lance; de retour à son verger, Émeline vit qu'il avait été blessé, car il marchait avec peine, il venait de sauver son père: elle aurait bien voulu lui dire *merci;* mais, hélas! elle ne le pouvait, car elle n'avait jamais parlé.

L'empereur avait bien vu le chevalier à l'armure blanche blessé d'un fer de lance à la cuisse; mais, à cause de la visière baissée du chevalier, il n'avait pu reconnaître celui qui, ayant ramené les fuyards contre les Sarrasins, avait décidé la victoire. Il fit donc crier par les villes, les villages, les bourgs et les châteaux de ses États, que, *s'il y avait un chevalier qui eût blanc coursier, armes blanches et fer de lance en sa cuisse, il pouvait se présenter hardiment et montrer sa noble plaie aux experts pour la faire constater; après quoi il lui serait donné pour épouse la fille de l'empereur.*

Le sénéchal de la ville, le cœur plein d'ambition, prétendait aussi à la main d'Émeline, et

ayant compris le sens de cette publication, s'accommoda un fer de lance à la cuisse, prit blanc coursier et blanche armure, et se présenta à l'empereur en disant : « C'est moi ! » Mais quand on fut à l'église où le pape s'était rendu pour unir devant Dieu le victorieux et la fille de l'empereur, Émeline, par un éclatant miracle, recouvra la parole et apprit comment le chevalier libérateur était le pauvre insensé de la fontaine du verger.

Le pape se souvint alors de Robert, et l'ermite de la forêt se rappela également la pénitence qu'il lui avait imposée pour la rémission de ses péchés ; et tous deux dirent à l'empereur comment celui que l'on croyait sans raison et sans parole, comment celui qui partageait la pitance des chiens était Robert, fils du duc de Normandie.

Et quand l'empereur fut bien convaincu que ce qui lui était déclaré était notoire, il se rendit avec tous ses grands officiers à la fontaine. Quand ils y arrivèrent, Robert était pour le moment à la vénerie, humble commensal des lévriers ; ils l'attendirent à la fontaine, et quand il retourna au verger pour se coucher sur l'herbe, ils lui firent tous ensemble une révérence et l'appelèrent *seigneur*.

Robert, observant toujours sa pénitence, ne répondit rien, et continua à faire le muet et l'in-

sensé. Mais l'ermite, étant intervenu de la part du pape, le releva de sa pénitence et lui dit qu'il pouvait parler.

Il parla donc : son premier mot fut pour Dieu, le second pour sa mère et Émeline, et le troisième pour l'empereur.

Après quelques mois de séjour à la cour, après bien des fêtes et des magnificences, Robert prit congé de l'empereur pour retourner à Rouen avec Émeline, qu'il brûlait de montrer à son pays, à cause de sa vertu. Leur cortége était des plus somptueux et des plus magnifiques; tout y reluisait d'or et de pourpre, de diamants et de pierreries.

Le prince, passant par une ville d'Italie, vit sur une place une statue de l'empereur Constantin, figurée en bronze, mais en pauvre nudité. Robert cria : *Il faut le vêtir*, en disant ces mots, il jeta sur la statue le superbe manteau qu'il portait, manteau de velours brodé d'or avec des fleurs de perles et de pierres précieuses.

Ses chevaux et ses mules étaient ferrés d'or, et quand un des fers se détachait, il y avait défense aux gens de sa suite de le ramasser; s'ils entraient dans un palais où l'étiquette voulait qu'en parlant au roi on ôtât son manteau et qu'on le laissât tomber par terre, les gens de Robert avaient ordre

de ne point se baisser pour le reprendre ; ce qui émerveillait fort tous les témoins des largesses du prince de Normandie.

Et quand, en voyant tant de largesses, son chancelier lui représentait que tant de magnificence le ruinait, et qu'il ne rapporterait rien en sa maison de toute la fortune que sa gloire lui avait faite en Italie, il répondait : « Chancelier, tes cheveux sont blancs, tu es plein de sagesse et d'expérience, mais en ce que tu me dis, tu te trompes, je rentrerai en la maison paternelle avec un trésor dont tout l'argent de France et d'Écosse ne pourrait point approcher. »

Sur le passage, il se trouva un lieu de pèlerinage célèbre à Sainte-Madeleine, patronne de sa mère ; et, se souvenant du nom de celle qui lui avait donné le jour, il fit partir devant lui les litières dorées, les damoiseaux, les pages et les fauconniers qui marchaient en avant d'Émeline, avec un gros d'archers et de hérauts d'armes. Quant à lui, il demeura en arrière avec quelques serviteurs ; ils mirent ensemble pied à terre, se couvrirent de sacs et de cendres, et vinrent en toute humilité réciter le rosaire devant l'image de la sainte.

Leurs dévotions s'étant prolongées jusqu'aux offices du soir, ils couchèrent dans la ville, qui

était toute close de murailles; et quand, le lendemain, Robert, empressé de rejoindre Émeline, voulut avec ses suivants sortir de l'enceinte, les gardiens des portes, ne le connaissant pas, se pressèrent si peu, qu'il y eut une querelle entre les gens du prince et la garde de la ville. Dans cette rixe, Robert fut atteint d'un coup de bâton; ses hommes voulurent alors le venger, mais lui, si vindicatif, si terrible autrefois, ne voulut pas que le sang coulât pour lui, disant qu'un pèlerin devait souffrir pour l'amour de Dieu.

Enfin Robert revit la verdoyante Normandie; elle avait souffert de ses crimes, elle allait se réjouir de son repentir; son père et sa mère étant trépassés, il allait régner sur elle. Il présenta sa femme à son peuple; la joie du peuple fut grande, car la renommée avait devancé la fille de l'empereur pour proclamer sa bonté et sa sagesse. Un jour que les populations se pressaient autour du duc et de la duchesse de Normandie, et faisaient retentir l'air de joyeuses acclamations, Émeline dit à son noble époux: « Eh bien! seigneur, maintenant manque-t-il quelque chose à votre bonheur?

— Eh oui vraiment; il me manque les regards de ma mère; j'aurais voulu qu'elle eût vu ce que vous valez et la félicité que vous me faites. »

Robert, revenu en son pays natal, eut encore

beaucoup d'aventures, mais toutes honorables, car il vécut en bon chrétien : néanmoins, comme les souvenirs des premiers écarts restent facilement dans l'esprit du peuple, on l'appelait encore *Robert le Diable*, alors qu'il était devenu homme de bien.

Telle est la traduction libre d'une vieille ballade normande qui a été longtemps chantée dans les campagnes et dans les villes du pays de Rollon, de Guillaume le Conquérant, du duc Richard et de son fils... Aujourd'hui on ne la chante plus, mais dans les veillées on se raconte, au hameau, l'histoire que je viens d'écrire pour vous.

Vous y avez vu, mes jeunes amis, que Robert marchait à grands pas vers l'abîme; après bien des sacriléges, des brigandages et des meurtres, il inspirait une telle frayeur, que tout le monde fuyait à son aspect... Sa mère seule n'eut pas peur, alla au-devant de lui; elle lui parla, et dès cet instant ce prince, dont tous les hommes de bien désespéraient, fut touché au cœur par les paroles maternelles, et s'amenda... Mes enfants, c'est ce trait d'amour filial qui m'a fait vous raconter l'histoire de *Robert le Diable*; j'ai voulu vous prouver qu'une mère est un second ange gardien (1).

(1) Voyez Marchangy.

DÉVOTION DES MARINS A MARIE, ÉTOILE DES MERS.

On dit que le plus beau chemin qui soit au monde, c'est la fameuse levée qui borde la Loire depuis Blois jusqu'à Angers. Eh bien ! il y en a un non loin de Rouen, que, pendant quelques lieues, j'aime à l'égal de la levée, c'est la route de Duclair.

Ici le pays tout entier est un véritable aspect de cette belle province de Touraine, que nos géographes ont, avec raison, appelée le *Jardin de la France.* A deux lieues de Rouen, la Seine s'est tout à coup élargie, et, par la majesté et la puissance de ses ondes, s'est faite semblable à la Loire. Le coteau que le voyageur qui se rend au Hâvre a à sa droite ressemble tout à fait à ces montagnes de tuf que le Tourangeau et l'Angevin ont creusées, et que l'industrie habite ; même élévation, mêmes accidents, et malheureusement même couleur. Ces rochers blancs ont quelque chose de trop cru, sont froids à l'œil, ils tranchent trop brusquement avec la verdure. Les lierres qui s'attachent à eux sont trompés ; ils comptaient y vivre des siècles, comme autour de nos rocs de granit ; mais vient un éboulement, et les plantes grimpantes des parois, et les arbustes qui couronnaient la cime, et les pierres

projetées comme des corniches, tout s'écroule, s'abîme et s'aplatit sur le bord du chemin.

Mais, je me hâte de le dire, malgré ces défauts des rochers blancs, il y en a un d'un effet admirable : entre le poteau qui indique le chemin d'Hénouville et le village de Duclair, *la chaise de Gargantua*, entre autres, fixe les yeux de tous ceux qui savent regarder; ici le roc a des teintes plus roussâtres et plus chaudes; on dirait des ruines, un reste de dôme et de pinacle gothique. Les hommes cherchent souvent à imiter la nature, ici la nature a semblé vouloir copier leurs plus beaux ouvrages, leurs vieux temples à l'Éternel; et que l'on ne croie pas que, sur cette jolie route, les yeux seuls aient leur part; *non,* dit Nodier, *les deux rives de la Seine, depuis Duclair jusqu'à Caudebec, sont riches de tous les souvenirs des rois mérovingiens.* Cette immense masse de verdure, qui s'exhausse et s'étend de l'autre côté du fleuve, c'est la forêt de Brotonne, si aimée des chasseurs, et qui a vu, sous ses ombrages, les successeurs de Clovis planter leurs tentes et tenir leurs conseils. Au nord, cette grande étendue où l'herbe bleuâtre et de longues coupures annoncent un marais, c'était autrefois une forêt, celle de Jumièges. Elle est tombée, c'est la destinée des arbres d'être abattus!.... Mais ces tours, ces arceaux, ces ogives

élancées; mais ces autres forêts de piliers et de colonnes, qui devaient durer toujours; le vandalisme les avait mis en coupe, et s'il reste aujourd'hui quelque chose de l'antique abbaye, c'est qu'un ami des arts, M. de Caumont, s'est trouvé là avec de l'argent et du bon goût.

Plus on avance vers Caudebec, et plus le paysage prend un aspect maritime; les fortes marées bruissent à votre gauche et laissent sur les bords du fleuve de longs festons d'écume blanche; par delà la large nappe d'eau, vous apercevez le château de Mailleraye avec son grand éventail de verdure et ses superbes allées droites.

Un peu avant d'arriver à la jolie capitale du pays de Caux, le chemin monte et descend, tourne et *méandre*, comme l'allée bien dessinée d'un parc anglais: c'est là que j'ai remarqué une innombrable quantité de sources et de ruisseaux, venant des coteaux voisins, et roulant leurs flots d'azur, bouillonnant, écumant et murmurant; on les dirait pressés de porter le tribut de leurs ondes au grand fleuve; on dirait de petites gens courant audevant d'un grand seigneur. Insensés! quand leurs eaux se seront confondues avec celles de la Seine, qui parlera d'eux? Dans la prairie, ils avaient un nom; perdus dans le fleuve, ils n'auront que l'oubli.

Je me persuade que les premières maisons que j'ai vues en arrivant à Caudebec, maisons si propres, si fraîches, appartiennent à quelques anciens marins revenus au pays, après bien des voyages de long cours; ils auront voulu établir leur demeure sur le haut lieu et en face des eaux; ils auront voulu pouvoir découvrir au loin les voiles qui ramènent peut-être aujourd'hui leurs fils, devenus marins à leur tour.

Caudebec est parée de cette propreté qui distingue les villes qui se rapprochent de la mer; un quai planté de beaux arbres longe la Seine, et là, l'animation ne manque pas.

La merveille de cette jolie petite ville est l'église. Henri IV disait : *C'est la plus belle chapelle que j'aie oncques vue.* Jamais nulle part le ciseau n'a sculpté aussi délicatement la pierre; c'est tout un réseau d'arabesques, une dentelle brodée de dessins admirables, qui revêtent le côté du grand portique; les deux genres le plus gracieux, le gothique et la renaissance, s'y mêlent et s'y confondent comme à l'église de Gisors.

Mais le prodige, le *bijou*, comme disent les habitants de la contrée, c'est le clocher. J'ai dit quelque part, en parlant de la tour de Saint-Ouen, que les hommes en la bâtissant avaient eu l'air de vouloir élever vers Dieu la couronne qui lui ap-

partient;... à Caudebec, ce n'est plus une couronne, c'est une tiare que les fidèles ont exhaussée dans les airs;... et cette pensée, toute catholique qu'elle est, donne cependant à l'édifice quelque chose d'oriental; on dirait le minaret d'une mosquée.

Ce clocher manque peut-être de hauteur ; mais le fini, la délicatesse, la légèreté de son ensemble rachètent ce défaut..... Ce qui jadis devait être d'un grand effet, c'est la galerie supérieure qui entoure la toiture de l'église. Sa balustrade, au lieu de se composer d'ornements courants, découpés soit en ogive, soit en trèfles, en losanges, en chaînons, est taillée à jour en longues lettres gothiques qui reproduisent les premières paroles du *Salve Regina*;.... autrefois toute cette légende était dorée. Vous figurez-vous la magie que devaient avoir sur la couleur foncée de la toiture ces grandes lettres d'or?

J'aime cette magnificence de nos pères ; tout ce qu'il y avait de plus riche, de plus pur, de plus beau, ils l'offraient à celui de qui nous viennent tous les biens. On était ainsi reconnaissants, parce qu'on avait la foi ; aujourd'hui, qu'on ne croit qu'en soi-même, on ne donne ni à Dieu ni aux hommes; on conserve tout dans ses coffres.

Je n'ai encore parlé que de l'extérieur de l'église de Caudebec; l'intérieur n'est pas moins digne

d'être admiré. La nef en est haute et hardie, et de belles colonnes forment l'enceinte du sanctuaire. Les bas côtés contiennent plusieurs chapelles; celles de la Vierge et du Saint-Sépulcre sont les plus remarquables.

La dévotion à la Vierge se montre surtout parmi les populations maritimes; déjà à Caudebec on sent les *grandes mers*, et l'on a mis sa confiance dans celle qui calme la fureur des flots avec le sourire d'un enfant.

Dans un pays de chevalerie, on vient aussi prier souvent à la chapelle du Saint-Sépulcre, et ceci est un souvenir de croisades. Revenus de Jérusalem, ceux de nos pères qui y étaient allés pour sauver le tombeau de Jésus-Christ des mains des Infidèles voulurent avoir, près de leurs manoirs, de pieuses réminiscences de ce qu'ils avaient vu... Alors dans toutes les églises il y eut des chapelles du Saint-Sépulcre,... et là, la piété et souvent d'habiles sculpteurs représentaient la dernière scène de la Passion, celle où le Sauveur est mis dans le tombeau. A Caudebec, on voit Joseph d'Arimathie, Jean le Bien-Aimé, les saintes femmes et la Mère des douleurs; toutes ces figures pleines d'expression entourent le Christ que l'on descend dans un tombeau, qui seul, entre toutes les tombes, n'aura rien à rendre à la fin des siècles.

Décidément, Henri IV avait bon goût en trouvant l'église de Caudebec *une des plus jolies chapelles qu'on pût oncques voir en aucun lieu.* Il ajoutait, dit la tradition, que *c'était un diamant mal enchâssé,* faisant allusion à la laideur des rues qui avoisinent l'église.

A Caudebec, le Béarnais a battu le duc d'Albe; ce dernier reçut une grave blessure sur les glaciers de la ville, ce qui ne l'empêcha pas, dit-on, de passer la Seine à cheval avec toute sa cavalerie. La rivière avait donc moins d'eau qu'aujourd'hui?

LA CHAPELLE DE BARRE-Y-VA ET LA VIEILLE LÉGENDE.

J'avais passé la journée dans une de ces bonnes maisons normandes qui, en adoptant l'élégance de la vie actuelle, ont eu le bon esprit de conserver la cordiale hospitalité des anciens jours. La fraîcheur du soir était maintenant venue; mes hôtes et moi nous prîmes le chemin d'un petit oratoire dédié à Notre-Dame de Miséricorde. Dès l'année 1216, au-dessous de l'endroit où s'élève l'humble chapelle, la Seine était très-dangereuse, ce que les marins appellent la barre y venait; de là le nom de *Barre-y-va;* en passant sur ces eaux périlleuses, le matelot ne manquait jamais d'ôter son chapeau

goudronné, de faire le signe de la croix et de se recommander à Notre-Dame de Miséricorde.

Une fois, en face de ces rochers qui ont l'air de menacer la toute petite chapelle, et qui, depuis plus de six cents ans, la respectent, un vaisseau qui revenait de bien loin faillit périr; le capitaine se jeta à genoux, et, avec tout son équipage, au milieu du danger entonna l'*Ave, maris stella;* secours lui vint d'en haut, et la barre ne brisa point son navire. Rendu à sa famille, le marin reconnaissant fit faire une belle statue de la Vierge, que les matelots appellent *Étoile des mers;* et tout près du lieu où il avait failli être englouti dans le fleuve, il fit élever un petit oratoire, où il plaça la statue consacrée.

Mais la renommée de *Notre-Dame de Barre-y-va* ne tarda pas à s'étendre, et la piété des marins dédia à la patronne des hommes de mer une plus belle et plus grande chapelle. L'image miraculeuse y fut portée en grande pompe et placée sur un riche autel.

Le lendemain du jour de la dédicace, quand le chapelain entra dans la nouvelle chapelle, il alla s'agenouiller devant le trône de la Reine des anges;.... mais, ô prodige! elle n'y était plus.

D'abord la frayeur fut grande, et le peuple répétait : « Nous sommes donc indignes qu'elle habite parmi nous! quels sont les impies qui nous

attirent cette punition du Ciel? » Et peut-être d'injustes perquisitions allaient commencer, lorsqu'une femme, qui avait eu son enfant enterré dans l'ancien ermitage, y entra pour prier sur la petite tombe de son fils; et là elle aperçut la statue de Notre-Dame qui avait repris son ancienne place. On ne vit pas tout de suite le miracle; on crut que quelques habitants de la contrée l'avaient ainsi nuitamment enlevée; il y eut donc une solennelle procession pour la reporter à la nouvelle et belle chapelle. Mais cette cérémonie, mais les fleurs, mais l'encens dont on parfuma le nouveau sanctuaire ne purent retenir la miraculeuse image. Le lendemain encore elle fut retrouvée à l'endroit où la piété et la reconnaissance du marin l'avaient primitivement placée.

Tel est, mes jeunes amis, le récit fait par un vieux légendaire; je ne garantis point sa naïve relation, et cependant je n'ai point voulu la rejeter, car j'y ai trouvé un hommage rendu à l'humilité de la sainte Vierge; elle préfère le modeste oratoire élevé par le marin qu'elle a sauvé du naufrage à de riches autels.

Les pèlerinages sont toujours très-nombreux à la chapelle de *Barre-y-va*. Eh! mon Dieu, comment ne le seraient-ils pas? Ce sont les affligés, ceux qui souffrent et qui pleurent qui s'y rendent.

Il y vient bien, comme dit Charles Nodier, des marins qui accomplissent des vœux faits pendant les tempêtes; des fiancées qui déposent des couronnes aux pieds de la Vierge, pour ne les reprendre qu'après le retour de leurs fiancés, qui sont allés affronter les périls du grand Océan.... Mais il y vient surtout des mères qui ont perdu leurs enfants, des sœurs qui ont perdu leurs frères, et des veuves qui pleurent leurs maris..... C'est de la force contre les grandes peines de l'âme, que l'on arrive demander à la Vierge de miséricorde et des sept douleurs; aussi que d'offrandes n'ai-je pas vues déposées sur son autel! Des *ex-voto* décorent les murs de son temple rustique, de petits vaisseaux sont suspendus à la voûte; tout atteste à *Barre-y-va* que la foi vit encore.

On m'a raconté qu'il y a deux ans un jeune matelot et sa mère vinrent à la chapelle de Barre-y-va; tous deux prièrent pendant quelques minutes devant la sainte image; le matelot demandait à la sainte Vierge que sa mère ne connût ni la misère ni les souffrances pendant qu'il serait absent, et la mère suppliait le Ciel de n'avoir point de tempête pendant que son fils serait en mer.

Puis, après cette prière, tous deux se levèrent et déposèrent leurs offrandes sur le piédestal de la statue; celle de la mère, c'était un petit cœur d'ar-

gent transpercé d'une flèche, qu'elle promettait de ne reprendre que lorsque son fils serait de retour, et qu'elle lui donnerait pour le cadeau de noces ; celle du matelot, c'était un beau rosaire, qu'il ne reviendrait chercher que pour le donner à sa mère, quand il serait revenu de tous les dangers de l'Océan.....

Les mois se succédaient, l'année était près de finir, la mère venait tous les dimanches à la chapelle du vœu ; elle voyait là l'offrande qu'elle avait faite ; elle répétait : « Mon fils tarde bien à revenir! » Mais bien vite la pieuse paysanne ajoutait : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

Enfin, le onzième mois après le départ, elle apprend que son fils est arrivé à Rouen ;.... il va revenir au premier jour reprendre son beau chapelet et le lui apporter ; elle va embrasser son enfant ;.... son cœur bat ;.... elle attend deux jours,.... trois jours,.... une semaine,.... deux semaines,.... un mois,.... et son fils ne paraît pas ;.... personne, personne ne vient!

Une amie,.... était-ce une amie? accourt cependant dire à la pauvre mère que Julien ne viendra pas,.... qu'il n'osera jamais revenir,... jamais rentrer dans la chapelle de Barre-y-va, car il a été infidèle à Dieu et à la sainte Vierge ; aux îles il a épousé une fille protestante, et il s'est fait protestant. La fervente catholique est restée, à ces mots,

comme frappée de la foudre ; immobile, pâle, oppressée, elle voulait pleurer, elle ne le peut, elle étouffe.... Enfin un déluge de larmes se fait passage et ruisselle sur ses joues.... « Lui! lui! mon fils de prédilection ; lui, que j'avais élevé à aimer Dieu et sa divine mère!.... » Puis, se retournant vers la femme qui était venue le lui apprendre, elle lui dit d'une voix presque calme :

« Allons à Barre-y-va.

— Qu'y faire à présent ?

— Prier et reprendre mon offrande.

— Qu'en ferez-vous maintenant ?

— C'était un cœur d'argent percé d'une flèche ; eh bien ! je le mettrai sur un cœur que la douleur transperce et va bientôt glacer.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je ne survivrai pas à ce coup, et que je veux être ensevelie avec le cœur que je lui avais destiné. »

La paysanne se rendit à la chapelle, et, après avoir prié en sanglotant devant la Vierge de miséricorde, elle reprit son cœur d'argent, puis se rendit dans le cimetière de Villequier ; là, elle s'agenouilla sur une fosse qui n'était refermée que depuis quinze mois, c'était celle de son mari. Une croix de bois, peinte en noir, marquait la place où reposait cet homme de bien, vieux matelot, intré-

pide soldat et fervent chrétien. La pauvre femme, se penchant vers la terre, comme si son mari avait pu l'entendre, dit : « Je ne vivais plus que pour notre fils ;... il a renié notre Dieu, je ne veux plus le revoir;... bientôt, bientôt je serai couchée ici auprès de toi. »

Et vraiment elle ne s'était pas trompée, car, un mois après, la même croix étendait ses bras sur le mari et la femme... Et comme elle l'avait voulu, la mère du matelot apostat avait été ensevelie avec le cœur d'argent sous son suaire.

Vous le voyez, mes amis, il n'y a pas que les grandes villes, que les somptueux monuments qui aient des histoires à redire. Une toute petite chapelle perdue dans la verdure et l'isolement de la campagne, un humble oratoire qu'aucune architecture ne distingue, sont souvent tout illustrés de miracles et de légendes; la villageoise avec sa coiffe de toile, comme la noble dame qui porte le cercle d'or au front, si elle redit naïvement ce qu'elle a vu, ce qu'elle a éprouvé, trouvera des paroles qui vous iront au cœur... Ainsi donc ne vous étonnez pas, mes jeunes amis, si je chemine lentement sur ma route; il n'y a pas seulement que les grandeurs qui me retiennent.

HARFLEUR ET LES ANGLAIS.

Avant d'arriver au Havre, que quelques-uns appellent *un faubourg de Paris*, tant il y a aujourd'hui, même avant l'établissement du chemin de fer, de fréquentes et rapides communications entre les deux cités industrielles, je me suis arrêté à *Harfleur*.

Cette ville a autre chose que son beau clocher pour faire parler d'elle; elle a bien autre titre : elle est noble comme une princesse, et elle a, dans son temps, brillé comme une reine.... Si vous examinez bien en entrant dans cette ville, vous apercevez çà et là des débris de vieilles murailles ; c'était son ancienne ceinture de noblesse, aujourd'hui déchirée, jetée et perdue sous l'herbe.

Dans quelques actes bien anciens, on lit *Harfleot* pour *Harfleur*. Selon certains étymologistes, *Harfleur* vient des mots saxons *hard, dur, fort*, et *flew, courant d'eau*. Nous connaissons des origines de noms plus *tirées par les cheveux* que celle-là. Au lieu des *flots durs* et *forts* qui battaient autrefois les murailles de Harfleur, c'est une petite rivière, nommée la *Lézarde*, qui traverse aujourd'hui la ville. Quelquefois, quand les grandeurs

nous quittent, nous n'en sommes pas plus à plaindre ; mais Harfleur est encore attristé du retrait de la mer, et la *Lézarde* ne lui apporte que de bien pauvres tributs. Il fut un temps, le Havre alors existait à peine, où Harfleur faisait un commerce considérable avec l'Espagne et le Portugal. Son industrie consistait principalement en tapisseries de cuir à grands ramages en relief ; ce genre de tenture est encore fort commun dans les nobles maisons castillanes, et porte le nom de *cuirs de Harfleur ;* en France, nous avons des tapisseries semblables qui reviennent à la mode, et que l'on nomme *cuirs de Cordoue.* Harfleur était aussi en grand renom pour ses draps, quand Louviers et Elbeuf ne faisaient pas encore parler d'eux. Pour les villes et les empires, c'est comme pour nous, chacun a son tour.

Ici, il y a des faits d'armes à mettre à côté de l'industrie ; ces murailles, dont nous n'apercevons plus que quelques pierres éparses, ont été ceintes par de puissantes armées, prises et reprises plusieurs fois. Henri V, roi d'Angleterre, les a assiégées pendant quarante jours avec une armée de trente mille hommes, et finit par s'emparer de la ville, qu'il traita avec une grande barbarie. Seize cents familles furent chassées de leurs biens, de leurs maisons, dépossédées de leurs fortunes et con-

duites à Calais, alors appartenant à l'Angleterre.

Tant de cruauté resta sans vengeance pendant vingt ans; beaucoup des habitants de Harfleur qui avaient été exilés de leur ville natale, étaient morts loin de chez eux; mais ils avaient laissé leurs fils, et ce furent ces fils de proscrits qui reprirent Harfleur avec l'aide des Cauchois.

En mémoire de ce fait d'armes, qui date de 1435, on sonnait tous les matins, à la première heure du jour (heure à laquelle l'attaque avait eu lieu), *cent quatre coups de cloche*, pour en perpétuer le souvenir et redire le nombre des braves dont l'audace avait délivré leur berceau du joug anglais.

Cet usage, cette glorieuse sonnerie n'existait plus, et je sais gré à M. le maréchal de Grouchy de l'avoir fait rétablir dans ces derniers temps; car il est bon et salutaire de perpétuer dans la mémoire des fils les hauts faits de leurs pères, aujourd'hui, surtout, que la mollesse nous gagne; à présent que l'on est si bien, si voluptueusement couché, il faudrait des voix pour nous rappeler que nos devanciers se levaient dès la première heure du jour, quand il s'agissait de délivrer la patrie. Les aises, les comforts que le luxe réclame et que l'industrie invente, ont bien leurs agréments, et je commence par déclarer que je les apprécie fort; mais vous, jeunes gens, ne vous laissez pas aller à la paresse

qu'ils inspirent. Peut-être nos pères n'auraient-ils pas fait tant de grandes choses, si de leur temps *les délices de Capoue* les avaient entourés, énervés de toutes parts. Quand le tambour bat, quand la trompette sonne, on se lève plus vite de dessus un lit de camp que d'un lit d'édredon et de soie!

Les Anglais tenaient à posséder Harfleur, ils le regardaient comme une des clefs de la Seine. Cinq ans après l'exploit des cent quatre Normands, la ville fut assiégée et écrasée par d'énormes pierres que lançaient de gigantesques mortiers; c'était, dit un vieil historien, comme si la voûte du ciel était venue à rompre, tant il pleuvait de roches sur les maisons.

Pour la seconde fois, Harfleur fut donc repris et saccagé; « mais Charles VII, dit Monstrelet, se partit de la ville de Rouen le 1er septembre 1449, armé d'une brigantine, et par-dessus d'une jaquette d'os, accompagné du roi de Cecile et des autres de son rang, en grands habillements et richesses, et, par spécial, le comte de Saint-Pol, qui avait un chanfrein à son cheval prisé trente mille écus; et chevaucha le roi mettre le siége à Harfleur, et fut en personne ès fossés et ès mines, sa salade sur la tête et son pavois en main.

« Et fust le 1er janvier 1450, après la reddition des clefs de Harfleur, ôtée la bannière des Anglais

sur une des tours de la ville, à champ blanc et à croix rouge parmis. Et après, par deux héraults fust mise la bannière du roi de France, laquelle mettant il y avait grande crierie et réjouissement du peuple. »

Ce que je viens de transcrire, je l'avais lu à Harfleur même, et je m'étais facilement fait l'idée du bonheur, de la joie, du délire que nos pères avaient dû ressentir quand le drapeau anglais avait été jeté à bas de la haute tour de Harfleur ;... leurs *crieries*, leurs *réjouissements*, m'avaient semblé tout naturels et bien à leur place. La pensée de drapeau m'était donc demeurée dans la tête, quand, en passant devant la mairie de Harfleur, je vis au-dessus de la porte un drapeau de fer-blanc peint. Ce n'est pas seulement à Harfleur que j'avais vu cette ignoble invention de l'avarice municipale ; rien de plus disgracieux que ces immenses girouettes sans plis et sans ondulations. Faites donc de la poésie devant un drapeau pareil! dites-lui donc de flotter, de s'agiter, de claquer au vent pour éveiller les soldats qui dorment à son ombre!..... la grande machine de fer-blanc tournera sur son manche, roide et sans grâce comme un parvenu empesé.

L'église de Harfleur est moins belle que ne l'annonce sa haute et élégante flèche, chantée par Casimir Delavigne. Sur un ciel sombre, ce clocher est

d'un effet admirable, sa blancheur tranche si bien sur des nuées d'orage! Quand je me suis arrêté à Harfleur, la flèche était entourée d'un échafaudage; quelques mois auparavant, elle avait été frappée de la foudre, et l'on était occupé à la réparer. Rendons justice à l'époque actuelle : elle s'est faite amoureuse des vieux monuments du pays, et s'entend à les restaurer ;... je voudrais parfois que cet amour ne s'arrêtât pas aux pierres, je voudrais qu'il remontât jusqu'aux principes.

Tout à l'heure, en vous parlant des temps passés de Harfleur, je vous disais que son ancienne industrie avait porté sur les draps et les tapisseries de cuir doré. Eh bien! que croyez-vous qui soit aujourd'hui le plus en renom dans cette ville déchue de son ancienne splendeur? Ce sont... *des fraises!*... Oui, *des fraises!* Les fraises de Harfleur ont leur réputation comme les *cerises de Montmorency*, comme les *melons de Honfleur*.

Une ville qui a été riche et toute dorée d'industrie; une ville dont les annales racontent des siéges soutenus, des batailles et des exploits..., et qui n'a plus aujourd'hui que des fraises parfumées pour faire parler d'elle, me semble une reine déchue, appauvrie, et qui n'ayant plus de diadème s'est parée d'un bouquet des champs.

C'est de Harfleur qu'est parti, avec deux mille

hommes seulement, ce Richemond, vainqueur de Richard dans les champs de Bosworth. C'est aussi de cette petite ville que partirent pour de lointaines découvertes d'intrépides marins, Gonneville et Bethancourt.

Le capitaine Gonneville découvrit en 1503 une partie des terres australes; comme il ne portait avec son pavillon que douceur, loyauté et fraternité, il s'y fit chérir des naturels du pays. Quand il fut au moment de revenir en France, Essomerick, fils d'Arosca, souverain de ces sauvages contrées, et qui, l'ayant vu de près, s'était accoutumé à l'aimer comme un père, vint à lui et lui dit :

« Homme des autres terres, pourquoi as-tu été bon ? Puisque tu veux aller revoir ton soleil, puisque tu veux abandonner Essomerick et Arosca, pourquoi t'es-tu fait aimer d'eux ?

« Homme des terres lointaines, quand on veut emporter un arbre, il ne faut pas l'enfoncer dans la montagne, car, s'il y prend racines, il faudra les déchirer pour les transplanter.

« Pourquoi as-tu planté, comme une fleur bienfaisante, l'amitié dans nos poitrines, puisque tu veux partir aujourd'hui ? »

Le capitaine Gonneville, dans notre langage beaucoup moins poétique, fit entendre toutes les bonnes raisons qu'il avait pour vouloir revenir en

France, et Essomerick voulut l'y suivre : le loyal marin consentit à l'emmener avec lui, et lui promit de le ramener au pays d'Arosca, avant que vingt-quatre lunes fussent passées.

On ne sait pourquoi cette promesse de Gonneville ne put être accomplie, et Essomerick, enfant des terres lointaines, vécut et mourut en France, où il laissa une postérité qui y porta noblement ce nom du désert.

Bethancourt, qui avait découvert l'île de *Lancerotte*, dans les Canaries, et qui, à force de se faire aimer des habitants de ces contrées primitives, avait là comme le titre et le pouvoir de roi, ne put oublier la ville où il était né, et échangea la puissance et les honneurs que la reconnaissance des insulaires lui avait donnés, pour l'air de son pays, pour son Harfleur avec son beau clocher. Il vint mourir où avait été son berceau; et sur sa fosse creusée en terre française, on vit des Canariens qui, par amour, l'avaient suivi par delà les flots, pleurer comme s'il eût été leur père... Vauban et Colbert avaient eu de grands projets sur Harfleur, projets qui ne seront jamais réalisés, tandis que le Havre, voisin, rival de l'ancienne ville guerrière, s'est agrandi, a amassé d'immenses richesses et regarde à présent avec dédain la ville appauvrie et déchue.

GRAVILLE ET LE JOUEUR D'ÉCHECS.

Je vous l'ai dit, en commençant le récit de mes pérégrinations, j'aime à ne pas me hâter sur la route; partout où je rencontre un ami ou un souvenir historique, je m'arrête. Voyager en allant droit et rapide comme une flèche m'est antipathique; voilà pourquoi je n'aime que très-peu les chemins de fer, je les trouve plutôt faits pour les ballots et les effets de commerce que pour les êtres raisonnables, qui veulent voir et observer.

De Harfleur, je n'avais que quelques lieues pour arriver au Havre, je ne voulus pas les faire sans me reposer à Graville. Je trouvai, pour m'y retenir, deux fortes tentations auxquelles je succombai : une antique abbaye à visiter, et un gîte charmant qui m'était cordialement offert comme lieu de repos et d'étude.

C'est sur l'emplacement du vieux château de Graville, assise sous de beaux arbres, que s'élève la jolie maison qui m'était ouverte. Là, sous la fenêtre de ma chambre, cette espèce de colline arrondie, toute recouverte de gazon, de fleurs et d'arbustes, c'était l'ancien fort de Graville (en latin Giraldi ou Guieraldi, comme le portent les

rôles de l'arrière-ban du bailliage de Caux, en 1272); cette butte, environ de 200 pieds de longueur sur autant de largeur, n'a rien conservé de son ancien aspect guerrier. Hors un petit bout de vieille tour, tout est champêtre maintenant là où la terre a jadis résonné sous les pas de fer d'hommes d'armes et de chevaliers;.... le temps a si bien épaissi le tapis d'herbe et de mousse, que le pied ne bruit plus sur la pierre. Le temps a fait bien davantage: si vous pouviez mettre à nu le vieux fort, si vous lui ôtiez son vêtement de verdure, vous trouveriez encore, à ce que l'on assure, de gros anneaux de bronze rivés dans les murs.

Ces anneaux servaient à amarrer des vaisseaux de haut bord; car, où vous voyez aujourd'hui ce gentil petit ruisselet courir entre des corbeilles de marguerites et de dahlias, se soulevaient autrefois de rugissantes vagues! la mer était là, là où s'étendent tous ces champs bariolés de cultures diverses.

Où ces cygnes jouent gracieusement dans des eaux endormies et limpides, il y a eu des tempêtes et des naufrages!.... Oh! que les siècles sont de puissants travailleurs, et que nous sommes peu de chose comparés à eux!

Ces réflexions sur notre inanité, je les faisais dans un confortable salon, et j'ajoutais, à part moi: Si nous sommes *si peu de chose* dans le tout im-

mense de la création, faisons en sorte que *ce peu de chose* ne soit pas souillé. Pour le passé ayons respect, pour le présent patience, pour l'avenir espoir; et, misérables grains de sable que nous sommes, ne déchirons, ne blessons le pied de personne!....

Les savants ne sont pas d'accord sur l'emplacement de l'ancien *Caracotinum;* quelques-uns veulent que cette ville romaine, qu'Antonin a nommée dans son itinéraire, ait existé au lieu où se voient aujourd'hui l'abbaye de Graville et le vieux fort enseveli sous l'herbe, fort dont je parlais tout à l'heure et qui a jadis porté le nom de *Cretin;* des étymologistes voient de grands rapports entre ce mot de *Cretin* et celui de *Caracotinum.* Le château de Graville se nommait, dans le moyen âge, *Cretin;* de *Caracotinum* on aura fait *Cratinum,* et de *Cratinum, Cretin.*

Moi, inhabile, je laisse aux savants à prononcer. Des débris d'urnes funéraires, des briques romaines, des pièces de monnaies, des tronçons d'armes se trouvent quand on creuse la terre aux environs de l'antique abbaye de Graville.

Le soleil était au moment de se coucher, nous quittâmes le salon, et allâmes demander des émotions et des rêveries à l'historique église de Graville. Elle est située à mi-côte et domine la grande

route ainsi que les bâtiments de l'abbaye; elle est portée sur de hautes terrasses, et la masse de pierres que présente l'ensemble de l'église et du couvent est imposante par sa hauteur et son étendue.

Les religieux qui ont vécu et prié sur ces hauteurs, les ont aussi plantées de bois, et aujourd'hui de beaux arbres étendent leurs rameaux sur leurs tombes.

Je crois que c'est Charles Nodier qui, dans son voyage en Normandie, a prétendu avoir trouvé dans l'église de Graville *une tête de Jupiter tonnant;* c'était un fameux témoin du premier ordre, que ce Jupiter, pour les antiquaires qui veulent qu'une ville romaine ait existé sur l'emplacement de l'abbaye... Mais, malgré sa longue et belle barbe, malgré son large front et son air sévère, c'était un faux témoin, ce n'était pas Jupiter!

Cette tête, que nous avons vue, et qui est aujourd'hui cachée par une boiserie qui s'ouvre à volonté, pour que les voyageurs puissent voir ce vieux débris, est tout bonnement la tête d'un saint Christophe; je l'ai bien regardée, bien examinée, et j'ai vu des deux côtés du cou deux petites jambes d'enfant : on sait que saint Christophe est toujours représenté comme un géant à longue barbe, portant l'enfant Jésus sur ses épaules et traversant

un fleuve. Quelques-uns ont voulu voir dans ces images de saint Christophe (porteur du Christ) une allégorie du christianisme fort et puissant, traversant les âges comme un géant traverse un fleuve, et portant au loin le nom du divin Sauveur.

Comme on voit, rien de païen là dedans, tout y est bien catholique.

L'extérieur de l'église de Graville rappelle beaucoup celle de Saint-Georges de Boscherville; nous les croyons toutes les deux filles du même siècle; mais celle de Graville est cent fois mieux située: de la terrasse, l'œil embrasse un horizon aussi poétique qu'étendu. C'est, certes, une des plus belles vues de France, et le curé qui habite une partie de l'abbaye n'a pas dans tout le royaume un confrère mieux logé que lui.

Sainte Honorine est la patronne vénérée de Graville; elle est représentée sous les traits d'une jeune vierge répandant d'une corne d'abondance des fruits, des fleurs et des épis. Ce nom d'*Honorine*, ces emblèmes d'abondance m'ont rappelé que saint Honoré est le patron des boulangers. N'y aurait-il pas quelque affinité entre ces deux saints, ces deux noms et ces épis répandus? Il n'y a pas que la religion qui évoque de beaux noms à Graville, la chevalerie y a aussi les siens. Ce nom de Graville est, sans contredit, un des mieux son-

nants de Normandie; et parmi les chevaliers qui ont le mieux manié la lance, on doit toujours citer un sire de Mallet : « Un chevalier de ce nom est porté le sixième sur le *catalogue des grands seigneurs normands qui passèrent la mer et combattirent pour le duc Guillaume, quand il conquesta l'Angleterre.* »

Pierre Mallet, qui s'était attaché à la cause de Charles le Mauvais, et qui, pour ce fait, avait été condamné comme traître, avait laissé un fils, nommé Guillaume Mallet, sire de Graville. Le fils du décapité n'avait jamais cherché à bannir de son âme le souvenir de la mort sanglante de son père; au contraire, il l'y avait nourri pour mieux le venger un jour. De sa jeunesse il avait constamment éloigné tout plaisir et toute distraction, disant à ses amis : « Ne me distrayez pas, *je ne veux sourire que lorsque mon épée aura bu.* »

Roulant dans son esprit des projets de vengeance, Guillaume de Graville résolut de faire tomber le château d'Évreux (alors point important de la Normandie) aux mains des partisans de Charles de Navarre. Pour parvenir à semblable résultat, il fallait hardiesse et patience; ni patience ni hardiesse ne faillirent au fils du décapité.

Pierre Oudard tenait ledit château pour le roi de France, et, chevalier de courage et de renom,

vivait solitaire en sa forteresse, comme moine en sa cellule; on eût dit un ermite sous un vêtement de fer.

Comme tout homme, Oudard avait une passion, passion si secrète qu'aucun œil encore n'avait pu la découvrir. Cependant, pour parvenir jusqu'à lui, pour parvenir dans l'enceinte de ces hautes murailles, il fallait la découvrir, cette passion.

Connaître le goût d'un ennemi, c'est presque avoir la clef de sa demeure.

Guillaume de Graville pensait ainsi, et avec cette persuasion, il avait étudié de loin le caractère du capitaine Oudard. Sans sortir de son château, le rigide commandant aimait à se promener sur ses remparts, et de leurs hauteurs crénelées se complaisait à regarder au dehors.

Une fois, il remarqua un homme de bonne mine qui allait et venait autour de la place, et qui levait souvent la tête comme pour en mesurer la hauteur; tout est événement pour celui qui vit dans la retraite. Le lendemain de ce jour, et puis encore le lendemain du lendemain, Oudard fut frappé de la vue du même promeneur solitaire.

« Je le connaîtrai, » se dit-il, et pour pouvoir échanger quelques paroles avec lui, le commandant descendit de derrière ses créneaux et ses machicoulis, et vint s'asseoir sur un banc de pierre

placé près de la poterne extérieure. L'inconnu le salua en passant devant lui, et le capitaine lui rendit son salut : ce fut là tout ce qu'il y eut entre eux le premier jour. Le jour qui suivit, l'étranger était revenu à sa promenade habituelle, et Oudard à son banc.

« Vous vous promenez par un temps bien chaud, sire chevalier.

— Et vous, messire gouverneur, vous êtes à la fraîcheur. »

Oudard fit signe qu'il y avait place près de lui, et Guillaume Mallet, sans faire aucune façon, alla s'asseoir à ses côtés. Dans ce temps, comme aujourd'hui, il y avait assez d'événements par le monde pour fournir à la conversation. Les deux hommes de guerre se mirent à deviser de batailles. Tous deux à l'envi rappelaient leurs souvenirs, quand un roulement de tambour fit rentrer le gouverneur.

A demain, pensèrent-ils tous deux, mais aucun d'eux cependant ne voulut donner rendez-vous à l'autre. Le rendez-vous eût été inutile, car le lendemain tous deux se trouvèrent au même endroit. Et ce fut presque comme si la conversation de la veille n'avait pas été interrompue.

Bientôt, pour le commandant du château d'Évreux, ce fut une habitude prise, et, quand

l'étranger tardait à venir, il en ressentait un mouvement d'impatience, et répétait : « Il y a des gens qui ne savent nullement régler leur journée. »

Un jour, les nouvelles que l'étranger racontait au commandant semblèrent si extraordinaires à celui-ci, qu'il témoigna quelques doutes.

« Elles sont positives, reprit Guillaume de Graville, et la personne qui me les a redites, m'a aussi apporté de la part de mon oncle, le confesseur du roi, notre seigneur et maître, un magnifique jeu d'échecs.

— Un jeu d'échecs!... vous jouez aux échecs ? s'écria avec un visage tout rayonnant de joie le gouverneur du château.

— C'est ma passion.

— C'est mon bonheur.

— C'est le jeu des hommes de guerre.

— C'est le jeu des fortes têtes.

— Avez-vous quelquefois le temps d'y jouer?

— Oh ! mes journées sont longues dans mon château, mais je n'ai personne;... voilà plus de deux mois que je n'ai touché à un échiquier;... à présent, par exemple, j'aurais le temps;... mais vous?

— Je cours chercher le présent de mon oncle le prieur. Vous verrez, sire gouverneur, comment ces échecs sont merveilleusement ouvragés.

— Ce sera perdre du temps que d'aller à votre logis. Mon jeu n'est pas beau, mais il est complet et nous servira tout de même... Voulez-vous entrer chez moi? »

Oh! il faut que l'homme qui veut se venger ait une grande puissance sur son âme et sache bien composer son visage, car la joie infernale qui venait de naître au cœur de Graville n'éclata point sur ses traits.

« Passez, passez, Messire, » dit Oudard, et messire passa devant; mais il avait encore le pied sur le seuil, qu'il se retourna soudain, et, ayant tiré de dessous son mantel une hachette, il en frappa le gouverneur, au moment où il baissait la tête pour passer sous le guichet,... *et il frappa si bien*, dit Froissart, *qu'il le pourfendit jusqu'aux dents.*

Une fois pénétré dans l'intérieur du château, grâce à cette sanglante trahison, Guillaume de Graville hissa sur l'une des tours un signal convenu, et au lieu de soldats d'ivoire et d'ébène, ce furent des hommes de guerre en chair et en os, tout résonnant de fer et portant couleurs de Navarre, qui entrèrent dans la forteresse normande.

Il faut que les princes qui veulent des justices sanglantes prennent garde; le sang versé fait

surgir vengeance, et vengeance qui vient d'entre les pierres d'un tombeau est d'autant plus redoutable, qu'elle semble sainte à ceux que la passion égare.

Guillaume de Mallet rendit, certes, un important service à son parti, en s'emparant de la forteresse d'Évreux; mais, je le déclare, je ne puis me résoudre à l'admirer. Ce n'est point en trompant que l'on peut gagner une vraie gloire. Les succès que la trahison achète, il faut en faire peu de cas.

Cette histoire de la prise du château d'Évreux m'a été racontée à Graville, sous une vieille arcade, espèce de tonnelle de pierres qui se trouvait au bout du jardin des moines. Là, ils venaient s'asseoir;.... quelques-uns regrettant le monde, d'autres s'applaudissant de s'en être séparés, d'autres rêvant au ciel.... La voûte de cette arcade, sous laquelle nous étions si bien assis, serait depuis longtemps croulée, si un énorme lierre ne soutenait aujourd'hui, de ses branches velues et contournées, ces pierres qui lui ont prêté un appui quand il était jeune. On dit que le lierre fait tort aux murailles, ce n'est pas toujours vrai; quelquefois il peut disjoindre les pierres, mais il les soutient souvent. Celui qui appendait devant nous comme une draperie

mobile, et qu'agitait la brise qui venait de la mer, était peuplé d'oiseaux; d'abord ils eurent peur de nous et s'envolèrent; mais le ciel devenant de plus en plus noir, ils revinrent à leur verdoyante demeure, et nos voix, racontant des histoires, ne les effrayèrent plus.

Oh ! c'était une belle heure et un beau lieu pour dire les histoires,... en face de tous les bâtiments déserts et à demi ruinés de l'ancien couvent : un peu à droite de nous, l'église avec sa tour carrée et son toit pointu; et des ouvertures du clocher, les sons de la cloche du soir descendant sur le cimetière, comme si les morts comptaient encore les heures, venant jusqu'à nous graves et solennels;... puis, par delà ces premiers plans, une immensité de paysage, de mer et de ciel; tout cela se fondant dans une teinte grise générale qu'amenait la nuit.

Au-dessous des hautes terrasses qui dominent la route et qui attestent les richesses de la vieille abbaye, les maisons éparses que l'on aperçoit composent le village d'Eure.... Il existait à Eure un singulier usage, et qui dénote bien la bizarrerie de certains droits féodaux. Chaque marchand verrier qui arrivait au port d'Eure (autrefois la mer venait jusqu'à la grand'route), était obligé de donner au prévôt le plus grand de ses verres; on le remplissait de vin, qu'il fallait que le marchand vidât

tout d'une haleine. S'il y manquait, soit pour savourer la douceur du breuvage, soit pour faire la grimace si le vin était mauvais, on le forçait à donner un second verre.

On se doute bien que le vin que versait le prévôt n'était pas le meilleur de sa cave, et qu'en homme fiscal il rendait le déboire si insupportable, que le pauvre marchand se résignait à donner le second verre, pour ne pas être obligé de vider le premier.

Près d'Eure, il y a une chapelle de *Notre-Dame des Neiges*, dont j'ai jadis raconté l'histoire. Je regrette presque de l'avoir dite, j'aurais voulu l'avoir gardée pour vous.

LE HAVRE.

C'est sans doute une belle chose qu'un ciel bien bleu, qu'un soleil bien rayonnant; mais il y a aussi beaucoup de charme dans un jour gris; c'est le temps qui convient aux personnes rêveuses; l'âme est moins distraite sous un ciel de nuages, que lorsque la lumière d'or d'en haut étincelle et chatoie de toutes parts. C'est par un de ces jours que je suis parti de Graville pour me rendre au Hâvre.

Voilà que j'allais comme tant d'autres admirer la jeunesse et la prospérité; voilà que j'allais comme

un heureux du monde saluer le bonheur et l'opulence ; moi , fureteur de ruines ; moi, explorateur de débris, de vieilles églises et d'historiques châteaux. En partant de Graville, c'étaient des amis *qui m'avaient fait la conduite;* en arrivant au Hâvre, c'étaient des amis que je trouvais venant au-devant de moi *pour me faire réception.* A tout homme je souhaite pareil bonheur; des amis en commençant la vie, des amis quand la vie décline, des amis aux deux bouts de la carrière; avec pareille part, il faut louer Dieu.

Ce fut en vain que des troupes de commissionnaires m'offrirent tous ensemble leurs différents hôtels ; j'avais mieux que des auberges pour me reposer.

Mon compagnon de voyage m'expliqua à merveille le site de la ville de François I[er].

Un plateau bas et marécageux (1) formé par les atterrissements de la mer et de la rivière, ayant deux lieues d'étendue de l'ouest à l'est et une demilieue de largeur, borné au nord par les côtes de Sauvic, d'Ingouville et de Graville : voilà le théâtre trèscirconscrit où existèrent, dans les temps antiques, des villes et des ports célèbres ; le cultivateur ensemence les places où ils furent, et ne se doute

(1) Manuscrit de M. Pinel.

guère qu'en ces lieux, où règne un profond silence, s'agitaient les passions bruyantes de peuples barbares et dévastateurs, qui s'en entr'arrachaient la possession.

On crie souvent contre les gentilshommes qui veulent repousser le plus loin possible dans le passé l'origine de leurs familles. Les villes sont comme ces gentilshommes que l'on accuse d'orgueil, elles aussi veulent repousser leur naissance dans la nuit des âges.

Ainsi le Havre ne se contente nullement du temps de François I[er], il lui faut mieux que cela, il veut faire remonter plus loin son commencement.

Ce fut en 1520 que François I[er] donna une charte qui ordonnait qu'il serait construit une ville fortifiée, à l'embouchure de la Seine, *au Port-de-Grace :* ce lieu avait déjà été choisi par ses commissaires, qui l'avaient préféré à Touques et à Etretat. Il y existait donc une crique, un port, nommé *Hâvre-de-Grâce,* et cet ancien nom a prévalu sur celui de Franciscopole, ou ville française, qu'on voulait lui donner en mémoire du prince qui l'avait comblée de priviléges, pour y attirer des habitants.

A l'appui de son opinion, M. Pinel produit d'anciens comptes d'ouvriers et de mariniers : ces

comptes datent de 1491, et le nom de *Havre-de-Grâce* y est plusieurs fois mentionné.

Et puis il reste encore aujourd'hui un respectable témoin pour prouver que le Havre existait avant l'année 1520 : c'est une vieille maison, au coin de la rue Royale et de la crique, dont la construction est antérieure à l'année 1516. C'était une auberge, et elle porte, sur le *poteau cornier,* la sculpture d'un homme à cheval, et, vers le bassin, qui fut jadis la grande crique, celle d'un batelier, pour indiquer qu'on y louait et logeait des chevaux, et qu'on s'y adressait pour le passage de la crique.

Il y a dans ce petit bas-relief, dans les figures sculptées de *l'homme à cheval* et *du batelier,* tout un trait de mœurs. Autrefois, ces enseignes, on les faisait durables, parce que dans ce temps-là le fils tenait à honneur de faire ce qu'avait fait son père. Alors la maison de famille se décorait du signe de la profession de famille ; c'étaient presque des armoiries.

Il y a encore à Rouen plusieurs de ces enseignes sculptées, entre autres dans la rue *Eau-de-Robec.* Sur la façade d'une maison aujourd'hui occupée par un teinturier, on voit un bas-relief qui indique clairement que là a été anciennement une *hôtellerie.* On y voit encore, au-dessus de la porte, un logis sur le bord d'un chemin, un homme sur le seuil

accueillant des *voyageurs à pied et à cheval*, et des servantes et des valets qui prennent le bagage.

Je reviens au Havre, et je vais essayer de redire l'effet que cette ville toute brillante de jeunesse et de prospérité a produit sur moi : ce qui m'a frappé surtout, c'est la *rue de Paris*.... Oh! oui, c'est bien là une rue de Paris. Quelle vie, quel mouvement, que de monde affairé, que de groupes de trois à quatre personnes, parlant, gesticulant! et ici il n'y a point à demander qui fait mouvoir, parler et agir tous ces hommes; ailleurs ce peut être le plaisir, ou le goût des arts, ou l'étude, ou l'ambition qui mettent en agitation, en circulation tous les allants et venants; au Havre, c'est une seule et même pensée qui anime toute la population : *Gagner le plus d'argent possible*..... Mais, du reste, n'est-ce pas là aujourd'hui la devise générale?

Oui, et il faut dire tout de suite que si au Havre on gagne beaucoup d'argent, on en dépense aussi beaucoup : cette jolie ville n'a pas seulement le luxe de Paris, elle a un peu du luxe de toutes les grandes villes de l'Europe : on retrouve dans ses mœurs nouvelles des usages de Manchester et de Rotterdam, de Cadix et de Hambourg, de Stockholm et de New-York. Chaque étranger qui est venu s'y établir, y a implanté quelque chose de son pays.... Toutes ces importations ont banni du Havre le bon marché;

tout y est plus cher qu'à Paris. Malgré le luxe commercial de cette *place importante*, MM. les négociants n'ont pour traiter de leurs affaires et échanger des millions, qu'une *bourse* d'un bien pauvre aspect ; elle est placée près de la tour grisâtre de François Ier, qu'en arrivant par eau on aperçoit la première et avant tous les édifices modernes.

Sur la jetée, j'ai remarqué des bancs en fer portés sur des caducées, qui sont là tout à fait à leur place. Pendant que je me promenais sur cette allée de granit, j'entendais le *floc floc* des vagues, qui venaient, je ne dirai pas *battre*, mais *baiser* doucement les larges dalles de pierre. Souvent une chose que vous voyez, vous fait penser à son contraste; ainsi le calme que je voyais dormir au-dessous de moi, me faisait penser à la *mâle marée* du 15 janvier 1525; grande et terrible tempête, dont les tempêtes subséquentes n'ont pu éteindre le souvenir.

Cependant, dans le cours ordinaire des choses, un malheur efface un malheur, une joie fait oublier une joie.

Tant mieux quand il n'en est pas ainsi.

Tant mieux quand les flots des âges n'étendent pas l'oubli sur l'esprit des hommes, commes les vagues de la mer poussent le sable sur la fertilité du rivage.

LE RAZ DE MER OU LA MALE MARÉE.

Pour asseoir leur ville dans une position tout à fait commerciale, pour que les vaisseaux fussent mieux abrités, les premiers habitants du Havre avaient lutté contre les flots et avaient poussé des ouvrages avancés jusque dans la mer;... la mer s'en était irritée, mais le génie de l'homme l'avait refoulée à distance.... Une nuit tous les Havrais reposaient; la journée leur avait été grandement profitable, le vent avait fait entrer dans leur port bon nombre de navires tout chargés de riches denrées; presque sous chaque toit on faisait des rêves d'or,... quand tout à coup une grande voix s'éleva grondante et terrible. C'est celle d'un ouragan dans les airs, d'une tempête sur les flots;... jamais encore ils n'ont battu si furieux contre les nouvelles murailles! Les tours, les bastions, en sont ébranlés, et, comme si la terre même tremblait, les maisons chancellent et s'entre-choquent; la frayeur a chassé le sommeil de partout; les cris des matelots qui sont restés à bord, apportés par l'orage, viennent se mêler aux cris des habitants. Et si, comme pour reprendre haleine un instant, la tempête rugit avec moins de fureur, on entend les cloches du

tocsin unir leurs coups répétés à l'épouvantable fracas. Les câbles se brisent, les ancres sont levées par la furie des vagues ; les vaisseaux chassent, se heurtent, les voiles fouettent, claquent, se déchirent, s'envolent, et vont retomber au loin comme de grands linceuls pour de si vastes funérailles ; les mâts craquent, cassent et dans leur chute enfoncent les ponts des navires.

La mer, semblable à un ennemi qui veut reprendre une position dont il a été chassé, avance toujours,... monte, monte, et déjà est parvenue aux créneaux dentelés des murailles d'enceinte... S'arrêtera-t-elle là ? Non, voilà que l'ouragan redouble, les flots victorieux ont tout franchi. Les voilà qui sautent par dessus les remparts, les voilà qui déferlent, qui retombent, qui s'étendent dans les rues, qui entrent dans les maisons et qui portent des barques sur les places publiques à côté des chariots ! maintenant le terrible ennemi est au cœur de la place. Partout le trouble, le désordre, l'épouvante, la ruine, la mort ! les trois quarts des habitants périssent, les charpentes des maisons écroulées, les ballots de marchandises flottent avec des cadavres de vieillards, de femmes, d'enfants, de soldats, de matelots, de négociants, de prêtres ; tous ces corps paraissent, s'engouffrent, remontent à la surface des eaux, s'entre-choquent dans un affreux

pêle-mêle, et la furie de la mer n'est point encore apaisée.... Vingt-huit grands bateaux de pêcheurs sont poussés par elle, par-dessus les murailles, à travers les ruines, à travers les champs, jusqu'au château de Graville.

A la gloire des Havrais, il faut le dire, si grand désastre n'abattit point le courage des survivants, et ce fut avec une patience et une ténacité dignes des Hollandais, qu'ils se mirent de nouveau à lutter contre la mer et à lui reprendre, pied à pied, les terres qu'elle avait envahies dans ses fureurs du 15 janvier 1525.

Au bout de quelque temps, les flots furent refoulés dans leur lit, et le Havre éleva derechef des murailles pour leur servir de digue.... Une seconde fois elles furent impuissantes; la mer fit dans la ville rajeunie une nouvelle invasion, mais moins terrible que la première : alors les Havrais se ressouvinrent de ce passage des saintes Écritures : *C'est en vain que des soldats veillent sur les murs de la cité : si le Seigneur ne la défend, la ville sera mal gardée.*

Et, plaçant leurs demeures et leurs richesses sous la garde du Ciel, ils firent un vœu public et instituèrent une procession annuelle en honneur de saint Félix.

Un voyageur anglais (Leith Ritchie) dit, en par-

lant du Hâvre, que cette ville n'a pas été seulement en butte aux assauts de l'Océan, mais encore aux plaisanteries de Rabelais ; et il cite cette *grande nau française,* si immense navire, construit sous le règne de François Ier, qu'il fut impossible aux Havrais de le lancer à la mer.

« Mais, ajoute l'auteur anglais, de ce même port du Havre, frappé de ridicule par la moquerie d'un satirique, il sortit bientôt après une flotte si formidable, qu'elle força l'Angleterre à la paix. »

Nos divisions intérieures, nos guerres de religion sous le roi Charles IX, ouvrirent les portes du Havre à six mille Anglais commandés par le comte de Warwick, et appelés sur le sol de la patrie par les novateurs religieux. Ils n'y restèrent pas longtemps, la valeur française les en chassa.

Du promontoire de la Héve, du sommet d'un des phares bâtis sous Louis XV, on aperçoit le clocher de Formigny, où Charles VII porta le dernier coup à la puissance anglaise. De ces hauteurs, la vue est aussi magnifique qu'immense, l'œil découvre les rochers du *Calvados*, contre lesquels les vaisseaux de la terrible *Armada* vinrent se briser ; ce qui a fait donner à un de ces écueils le nom de *tombe d'Espagne,* et à une des frontières de la Normandie, à un de ses départe-

ments, celui de Calvados, nom que portait un des navires *de l'invincible flotte.*

De ces coteaux qui dominent le Havre, on vous montre aussi la belle baie de Coleville, où *un seul Normand,* pendant une nuit de brouillard, à l'aide d'un vieux tambour, mit en déroute deux escadrons anglais.

On me fit aussi remarquer l'embouchure de la Dive, d'où Guillaume de Normandie s'élança pour la grande conquête! « C'est de là, dit un vieil historien de Neustrie, que le bâtard partit avec le vouloir et la résolution de passer sur le ventre des plus résolus; dessein qui ne fut pas sans effet, car l'eau le porta, les vents le poussèrent, et la fortune lui fit chemin. »

Le grand fleuve de Seine, avec la puissance de ses ondes, avec ses nombreux vaisseaux, pour quelques instants n'occupait plus ma pensée: c'était cette petite rivière de la Dive vue à distance, c'était ce point de départ du conquérant, qui avait saisi mon esprit, et je me mis à relire ce passage de Gabriel Dumoulin, curé de Mavreval:

« Les soldats de Guillaume disaient tout haut, dans leurs tentes, qu'il estoit vn fol d'entreprendre la conqueste d'vn royaulme estranger, puisque Dieu, qui tient les vents en bride, n'abattoit celle du sù pour les pousser en Angleterre... Que le

duc Robert, son père, avoit autrefois eu pareil dessein, d'où les vents contraires le détournèrent, et, pour dire tout, que telle entreprise seroit fatale aux Normands, puisque Dieu mesme sembloit le defauoriser.

« Telles cajoleries estoient combattues par les prédictions d'vn astrologue, qui promettait un heureux abord en Angleterre. Le duc, fasché de leur mauuaise opinion, tient conseil, pour sauoir ce qu'on deuait faire pour les retenir et obtenir la faueur du Ciel... On y arrête, par l'avis d'vn bon ermite, qu'on tirerait le corps de sainct Valery de son abbaye, qu'icelui exposé sur vn drap d'or à la vueue de toute l'armée, chacun feroit prières à Dieu, au nom du dit sainct, et accompagneroit ses vœux de quelques offrandes, pour enrichir la châsse, et impétrer, par la faueur de ses prières, vn bon et fauorable vent. Bien ordonné, bien exécuté, et le vent, dès le soir, tourné du midy.

« Lors, le duc, trouuant la saison propre à nauiger, fit attacher une lanterne au coupeau du mast de son vaisseau, commanda de leuer les voiles et de flotter de compagnie; il alla la nuit de la feste de *sainct Michel, ange gardien de Normandie*, mouiller les ancres à Penensey, en la comté de Suthsex. Y descendant, tomba sur les mains et (pour détourner l'opinion de quelque

malheur, dont beaucoup tiroient vn présage par cet accident), cria tout haut : *Je prends possession de l'Angleterre !*

« Vn de ses caualiers, mesme, courut à la couuerture de la prochaine maison et en apporta vne poignée de chaume qu'il lui bailla, disant : « Sire, je vous ensaisme du royaulme d'Angleterre, et vous proteste que dans vn mois vostre chef sera chargé de la couronne. »

« De toute cette grande flotte, partie de la Dive, ne périrent que deux nauires, en l'vne desquelles estoit l'astrologue. De là, le duc prit sujet de blasmer les hommes de cette profession qui prédissent le bon-heur d'autruy et ne voyent pas le mal qui les talonne... »

Je ne sais quel écrivain anglais a eu soin d'écrire *que du haut des tours de Hève on voyait le point de la côte où Édouard d'Angleterre avait pris terre, et le champ où il avait battu Philippe de Valois.* J'ai été bien aise de rétorquer tout de suite souvenir historique pour souvenir historique, et c'est ce qui m'a fait transcrire le passage du vieil historien normand. Édouard a eu de grands, de cruels succès, mais sa conquête n'a pas duré ; celle de Guillaume tient encore.

Le Havre, aujourd'hui entièrement commercial, a un petit aspect guerrier ; du côté où les

eaux ne le défendent pas, des fossés ont été creusés, et des remparts élevés. Aujourd'hui on ferait bien d'ôter à la ville cette inutile ceinture, mal entretenue, et insalubre par l'eau croupissante des douves.

Le Havre, avec ses vaines fortifications, pourrait être comparé à un commis de magasin avec de longs éperons et des moustaches.

Dans mes courses par la ville, je n'ai pas trouvé de vieille et gothique église à visiter ; celle dans laquelle je suis entré est à l'extérieur et à l'intérieur d'une architecture lourde, et qui rappelle beaucoup, par sa façade, celles que les jésuites et les oratoriens faisaient bâtir. Les statues placées entre chaque arcade et l'orgue, ont été données par le cardinal de Richelieu. Derrière l'autel, on voit une image de la sainte Vierge qui montre du doigt l'endroit où des boulets inoffensifs sont tombés dans l'église.

Comme autour de toutes nos vieilles églises, il y a eu longtemps autour de celle du Havre un cimetière; il n'existe plus; et là où autrefois il y avait eu des tombes, on a établi un marché aux fleurs,.... et c'était chose qui me souriait, que tous ces arbustes, ces rosiers, ces althæas, ces dahlias fleuris, tapissant par étages les murs de la maison de Dieu, du Dieu qui les fait naître. Certes, le cimetière

était moins gracieux, mais il était plus moral; pour arriver à une église, il est bon de marcher entre des tombes; les morts parlent du Dieu vivant.

De l'église et de son marché aux fleurs, je suis allé voir la maison de *Bernardin de Saint-Pierre.* L'auteur de *Paul et Virginie* était logé comme tout le monde; une plaque de marbre indique la demeure du célèbre écrivain.

Casimir Delavigne est aussi né au Hâvre, mais on ne montre pas encore son berceau. J'avais hâte d'admirer par moi-même une rue très-vantée par lui, un aspect dont il a dit : *Après Constantinople, il n'est rien de plus beau !*

Les amis qui me faisaient les honneurs de leur ville, me menèrent sur la place Louis XVI, certes une des plus magnifiques places du monde, et qui mériterait un autre monument que celui qu'on a cru élever en dépensant quinze cent mille francs, pour bâtir une salle de spectacle qui ressemble à une filature de coton, bâtiment profond sur ses côtés, mais à façade étroite, étranglée et vulgaire.

C'est du foyer de cette salle que l'on a la vue du grand bassin.... Eh bien! le croiriez-vous? on ne jouit de cet aspect imposant et magique qu'à travers des vitres; car l'architecte n'a pas jugé à propos de faire un portique à terrasse découverte, où,

dans les belles soirées d'été, on aurait pu venir respirer et s'appuyer sur une galerie à balustres pour regarder la lune se lever sur cette forêt de mâts.

Ce n'est pas sans saisissement que l'on pénètre sous les voûtes sombres d'un grand bois. Ces mille et mille arbres qui se dressent comme de hautes colonnes ont leur majesté.... C'est une autre sensation, mais une forte sensation que l'on éprouve à la vue de cette *forêt de mâts* du grand bassin. Là, sans doute, point de branchages verdoyants, point de sombreur mystérieuse ; mais là, des voiles à demi déroulées et formant par leurs plis des draperies gracieuses; aux forêts, des chèvrefeuilles sauvages, des vignes folles, des lianes appendent d'un arbre à l'autre leurs mobiles festons; là, des milliers de cordages se croisent en tous sens; aux forêts, les tiges des hêtres, des ormes et des chênes se balancent dans l'air; là, des pavillons de différentes nations, d'étroites flammes, de gracieuses banderoles se déroulant, s'agitant, s'allongeant, se recourbant comme des serpents de diverses couleurs, jouant à la pointe des mâts, se dessinent sur le ciel ; aux forêts, les bruits sublimes, quand le vent s'élève sous les grands arbres; à la mer, le mouvement perpétuel des vagues et des grandes voix de l'abîme. Sous la sombreur des bois, il y a mille émotions pour l'âme ;

dès en entrant sous la voûte verte et frémissante, on s'est senti saisi comme lorsqu'on avance sous la nef d'une antique cathédrale; en visitant les *docks* de Londres et les bassins des grands ports, si le cœur reste froid, si l'esprit ne s'imprègne pas de je ne sais quelle tristesse, il y a peu à espérer de l'homme qui demeure ainsi sans émotions, là où tant de choses doivent en faire naître!

Cette ville flottante, qui la compose? Des vaisseaux de tous les peuples, de tous les points du monde; avant d'être réunis au port, que d'écueils à échapper, que de périls à éviter, que de tempêtes à essuyer!.... Si les anges de Dieu n'avaient pas veillé sur tous ces navires, la science humaine aurait vainement tenu le gouvernail. Car les mers sont pleines d'embûches et de déceptions.... Et les hommes de tous ces équipages qui vivent ici en *concitoyens*, ils appartiennent aux nations les plus diverses, les plus opposées.... Le Chinois et le Français, l'Anglais et le Russe, l'Espagnol et le Suédois, l'Américain et le Maltais, le Danois et le Portugais, le Napolitain et le Hambourgeois, le Turc et le Brésilien, se voient, se parlent, se touchent, se serrent la main, sous un même morceau de ciel, sur une même nappe d'eau. Et qui a pu opérer cette grande fusion, ce rapprochement des extrêmes?...

Le commerce!

Oui, tous ces hommes de nations et de mœurs si diverses vivent en bonne harmonie sous son sceptre d'or.... Parmi les puissances du monde, il faut donner une place honorable au commerce; quand il s'appuie sur la bonne foi et la loyauté, il est, après la religion, un des meilleurs moyens de civilisation. Un commerçant selon le cœur de Dieu est respecté presqu'à l'égal d'un roi: voyez comme des bouts du monde on obéit à sa signature! comme on lui fait honneur! les denrées les plus rares, les produits les plus précieux lui arrivent sur un simple mot. Ses navires sillonnent les mers, et s'ils apportent à la patrie ce dont elle a besoin et ce que le luxe réclame, ils repartent de nos ports chargés de vêtements pour des peuplades sauvages et d'instruments aratoires pour des terres qui n'ont besoin que d'être entr'ouvertes pour devenir fertiles et payer au centuple les travaux du cultivateur.... Le négociant qui a gardé dans son âme le trésor des croyances catholiques, veut le partager avec les nations les plus lointaines et les plus inconnues; aussi, bien souvent, il donne place sur ses vaisseaux aux intrépides missionnaires qui ont consacré leur vie à la propagation de la foi; gagner de l'or ne lui semble point assez, il veut gagner des âmes au Christ, à celui qui a dit: *Je suis la lumière et la vie...*

Ce que les étrangers, arrivant au Havre, s'empressent d'aller voir, c'est la côte d'Ingouville. Certes, leur curiosité est bien motivée : de cet élégant faubourg, de ces hauteurs habitées par l'aristocratie commerciale, des terrasses de ces pavillons, de ce vrai château qu'avait fait bâtir M. Begouin, quel admirable aspect!... La ville, la campagne, le fleuve, la mer à vos pieds, et tout cela vous le voyez du milieu des arbustes et des fleurs des jardins anglais qui revêtent comme de velours vert la cime de la côte élevée.

LE PHARE DE CATTEVILLE.

C'est sur cette côte qu'est construit le phare de la Hive,... correspondant avec celui de Catteville, le plus haut, le plus beau, le plus magnifique qui soit au monde, et qui a été élevé sous le règne du roi Charles X.

Après l'arc de triomphe de l'Étoile, je ne connais rien de si imposant que ce monument dû au génie et aux soins de M. de Larue, ingénieur des ponts et chaussées, longtemps attaché au département de la Manche. C'est de Barfleur que je suis allé, il y a un an, avec mes amis de Sesmaisons

et Henri de La Tour du Pin, visiter cette merveille de notre époque. La première pierre du phare de Catteville a été posée sous le règne du roi dont les restes reposent au couvent des Franciscains de Goritz. Ainsi au roi mort dans l'exil la gloire de cette grande pensée : *Quand votre bel ouvrage sera terminé,* avait dit Charles X à l'architecte, *j'irai le voir.*

Le phare, entièrement bâti en granit, est adhérent au rocher qui en forme la base ; il a 248 pieds de hauteur ; le socle carré, 35 pieds sur 29 ; la colonne, 27 pieds dans le bas, et 21 dans le haut.

Si vous voulez avoir une juste idée de ce magnifique ouvrage, figurez-vous deux tours l'une dans l'autre : la première, celle de l'intérieur, a cinq pieds de vide dans toute la hauteur du monument ; c'est par ce vide qu'ont été élevées à l'aide d'une grue toutes les énormes pierres taillées ; avant de quitter le sol, chacune d'elles était examinée et pesée. A deux pieds du mur de cette première tour, la tour extérieure ; et entre les deux, l'escalier en spirale, clair, commode, et que plus d'une demeure de Paris pourrait envier ; 366 marches conduisent à une jolie petite chambre ronde, occupée par le gardien de nuit, et qui se trouve placée immédiatement au-dessous de la lanterne ; un lit, une table, *un fauteuil à la Voltaire*, deux ou trois

chaises composent l'ameublement de cette cellule voisine des nuages... Je me figure qu'une nuit passée là doit être grandement solennelle, quand Dieu a déchaîné la tempête et les vents, et quand les vagues comme des montagnes viennent battre et se briser contre la base du monument. Un des trois gardiens m'a assuré que la première et la seconde année après l'achèvement du phare, quand la tourmente était bien forte, on sentait osciller la tour. Aujourd'hui qu'elle s'est bien assise sur le roc immuable, ce balancement a cessé. Si une nuit d'orage doit être saisissante pour l'homme qui est ainsi placé à deux cents pieds au-dessus des écueils de Catteville, quand les vents hurlent et quand les flots blanchissent de furie, une nuit calme, une nuit étoilée, doit y être bien inspirante, alors que la mer ne fait entendre que de tranquilles et régulières rumeurs, et qu'au-dessus de l'abîme le firmament raconte la gloire du Très-Haut !

De trois côtés, la base du phare est défendue du choc des vagues par des bâtiments qui servent de logements et de magasins aux gardiens. Dans ce rez-de-chaussée à voûtes plates, les salles sont belles et spacieuses; dans les grandes marées et les fortes tempêtes, la lame passe et déferle pardessus leurs voûtes de granit. Du côté de la terre, une chaussée sert d'avenue au phare. Ses feux à

éclipses s'aperçoivent à quatorze lieues dans toutes les directions... Et quand on voit ce qui produit l'éclat de cet *astre* fait de main d'homme, on est saisi d'étonnement. C'est une lampe à mèche circulaire comme celles de toutes nos lampes de salon, seulement un peu plus grande, quintuple et étagée; la dernière, celle de l'intérieur, n'a pas plus de circonférence que la mèche d'une Carcel ordinaire; et c'est ce simple appareil, ce peu de coton imbibé d'huile qui donne à la nuit un brillant astre de plus, astre dont les feux, à travers les ténèbres et les distances, guident les vaisseaux et signalent les écueils.

En admirant cette merveille, en l'étudiant sous toutes ses faces, je me disais : En vérité, ceci est hardi comme la tour de Babel, et, comme la tour de l'orgueil, ce beau phare ne sera-t-il pas foudroyé de la main de Dieu ?.... Mais bientôt je me rassurai : la tour de Babel, c'était le péché qui en avait posé la première pierre; ici, c'est une pensée d'amour et de bienveillance envers les hommes qui a élevé le monument. Si le Seigneur a dû s'irriter contre l'ouvrage des pécheurs qui prétendaient s'égaler à lui, il devra protéger le phare dont Charles X a doté la France. Le plateau de granit sur lequel M. de Larue a planté sa haute et svelte tour est désigné, par la tradition, comme l'écueil

contre lequel la *blanche nef du pilote Ayrard* a fait naufrage en 1120. Cette nef ne portait à son bord que les brillantes jeunesses des cours de France et d'Angleterre ; tous périrent.

NAUFRAGE DE LA BLANCHE-NEF.

Pour venir voir le phare de Catteville, j'étais parti de Cherbourg avec mes amis de Sesmaisons et La Tour du Pin, et nous arrivâmes à Barfleur vers les onze heures du matin. C'était à Barfleur que tous les ducs de Normandie, rois d'Angleterre, s'embarquaient quand, après avoir passé quelques mois au pays natal, ils retournaient régner sur leurs possessions d'outre-mer et loger à la Tour de Londres, premier palais que Guillaume le Conquérant leur ait bâti. J'ai vainement cherché à Barfleur quelques vestiges de grandeur ; ce n'est aujourd'hui qu'un assez vilain bourg. J'allai visiter le port, et n'y vis que quelques barques. A peu de frais, ce port aurait pu devenir un des plus sûrs de la côte normande ; autrefois il avait vu les barques dorées des rois mouiller dans ses eaux.

Un loueur de voitures nous mena à Catteville. Pour bien peindre la région aride et désolée que nous eûmes à traverser, il me faudrait des couleurs

prises aux palettes de Vernet et de Gudin;.... cependant ce que nous voyions à notre droite, en nous rendant au phare, ce n'étaient pas ces vagues verdâtres qui se meuvent, qui déferlent, qui se brisent et qui blanchissent; ce n'était rien d'animé, rien sur lequel la lumière aime à jouer; c'étaient trois lieues d'écueils mis à nu, car la mer était basse et faisait voir tout un désert de granit. Là, les rochers ne s'élèvent pas, mais ils se prolongent à plat dans une immense étendue, présentant du côté des flots mille dangers, dangers qui ont vu de grands naufrages, et dont on se souvient encore après six cents ans! Je ne puis bien redire quelle tristesse saisit l'âme devant cette plage désolée; là les yeux ne rencontrent que la couleur fauve du varech, qui revêt les rochers de ses feuilles brunâtres et de ses longues lanières, ressemblantes à du cuir; d'espace en espace le roc se montre là où les goëmons n'ont pu le recouvrir. Alors on dirait d'énormes ossements et des crânes de géants! Vue d'en haut, cette nappe d'écueils, par ses teintes et ses ondulations, ressemble assez à la cime d'une forêt dans les derniers jours d'automne; les nuances de cette plage avaient beaucoup de rapports avec celles des bois, quand approche le jour des Morts.

A gauche, et séparée par une espèce de chaussée que suivait notre voiture, c'était une tout autre



H. Girardet del. *Blanchard sc.*

[illegible] p[illegible]ssion de l'Angleterre

nature; là nous ne voyions aucun arbre, aucune trace de culture, mais s'élevant de grands étangs d'eau salée, des forêts de roseaux, et derrière cette haie mobile, des îles peuplées d'oiseaux sauvages. Un Anglais est venu planter sa tente parmi eux pour leur faire la guerre. Dans cette humide et sauvage solitude, il passe une grande partie de sa vie.

En cheminant entre cette région de roseaux et la plage d'écueils, la tristesse du paysage nous avait tous saisis, et nous gardions le silence, chacun livré à ses pensées. Moi je me disais :

Cette mer si terrible et qui n'a l'air de n'agiter ses flots que pour battre et pour détruire, quand elle se tourmente jusqu'au fond de ses abîmes, obéit au Père commun de tous les hommes. Elle apporte après la tempête toute une récolte de varech à des populations entières, qui n'ont pas de terres à ensemencer. Ce qui croissait sous les vagues dans les profondeurs de l'Océan, déraciné par la tourmente, est apporté par le flot aux hommes qui ont bâti leurs cabanes sur ces rochers. Pour une famille de paysans des environs de Barfleur, il y a toute une fortune dans ce tas de varech que vous voyez çà et là sur la côte aride; savez-vous qu'il y a des ménages qui en vendent aux propriétaires avancés dans les terres pour douze et quatorze cents francs par an !

Ainsi la bonté de Dieu se retrouve partout ; et lui, qui fait pousser la mousse sur le tronc des arbres des champs pour que le petit oiseau en puisse tapisser son nid, a mis le varech et les plantes marines au fond des mers, non-seulement pour que les poissons puissent y trouver des abris, mais encore pour que le flux apporte à l'homme qui n'a pas un morceau de terre à cultiver de quoi donner du pain à sa famille. Faire de la soude en brûlant les varechs est la grande et productive industrie de la plupart des paysans qui vivent sur le bord des flots ; aussi ne croyez pas qu'ils s'attristent quand la mer se fait un peu grosse : en agitant ses vagues elle travaille pour eux.

C'est sur ces écueils, où se fait cette moisson de varech, qu'en 1120 la Blanche-Nef a sombré avec une grande partie de la cour d'Angleterre. Vous avez peut-être oublié ce grand naufrage, je vais vous le redire ; à chaque monument j'aime à nouer une histoire, cela donne une âme aux pierres. Écoutez :

Les joies et les fêtes qui avaient suivi les noces splendides célébrées à Lisieux pour le mariage de Guillaume Adelin, fils de Henri Ier, roi d'Angleterre, s'étaient prolongées plusieurs mois, et le coup de vent des morts avait emporté les feuilles jaunies, qu'elles duraient encore.

Guillaume, fier de sa jeune épouse qui n'avait pas quinze ans, et que l'on citait pour son savoir, ses grâces et sa vertu, voulait la montrer à toute la Normandie et aux seigneurs et princes de la cour de France. Alors joutes et tournois avaient été ouverts, et, à ces nobles fêtes chevaleresques, c'était toujours Mathilde qui présidait comme reine du tournoi. L'héritier de la couronne d'Angleterre disait souvent au roi, son père, qui voulait retourner à Londres : « Mon père, encore une semaine en Normandie, encore un carrousel, encore une passe d'armes ! » et le roi cédait, car il aimait le fils qu'il venait de marier.... Henri avait aussi besoin des fêtes pour ne pas trop entendre une voix qui s'élevait au dedans de lui, et qui, dans le silence et l'inaction, lui reprochait la mort de son frère; pour faire rechercher les bruyantes distractions, il y a souvent autre chose que l'amour du plaisir, le besoin de se fuir soi-même, de s'étourdir, pousse et retient dans l'agitation du monde, autant que l'entraînement des fêtes.

Cependant, Henri, se souvenant de la politique de son père, Guillaume le Conquérant, pensait qu'il ne fallait pas perdre longtemps de vue les Anglais; le joug sous lequel le glorieux bâtard les avait courbés les faisait saigner et les rendait impatients. Il était temps de retourner au palais de la

Tour de Londres et de montrer que, si Guillaume était mort, son esprit vivait encore.

Le départ pour le royaume d'outre-mer fut donc arrêté, et toute la brillante jeunesse de la Normandie et de l'Anjou, qui venait de se lier pendant huit mois de fêtes et de réjouissances, qui s'était vue sur le sable du carrousel et sur les tapis des palais, sous le soleil des tournois et sous la lueur des lustres, ne voulait pas que semblables journées de plaisirs et de nobles passe-temps fussent écoulées si vite! Aussi entre le prince et toute cette fleur de chevalerie il y eut invitation et engagement de transporter la joyeuse union de l'autre côté de la mer, et le roi Henri lui-même dit aux jeunes seigneurs et gentilshommes: « Venez, beaux sires, venez avec mon fils et ma fille, venez enseigner à mes sujets d'Angleterre belles et courtoises manières; ils ont besoin de vos leçons, car ne savent gracieusement sourire ni gaiement s'amuser. »

Le départ fut fixé au 25 novembre; la cour et tout l'essaim parfumé et doré des jeunes courtisans arriva la veille à Barfleur. Jamais cette ville n'avait été si joyeusement animée. Jamais tant de chevaliers, tant d'écuyers, de pages et de varlets n'avaient habité ses hôtelleries, et le peuple de la contrée s'était ébahi, dans les rues, des magnifi-

cences et des somptuosités qu'il apercevait; cependant il était accoutumé à des passages de ducs, princes et rois, car, ainsi que je vous l'ai dit, c'était presque toujours de Barfleur que les rois d'Angleterre partaient quand ils quittaient la Normandie pour retourner en Angleterre.

Le roi Henri Ier était arrivé dans la ville le 15 au soir; le lendemain, à son réveil, un de ses officiers vint lui dire qu'un marin demandait à être introduit auprès du roi.

« Nous sommes ici chez des marins, il faut les entendre, répondit Henri; faites venir celui qui demande à me parler. »

Alors entra Thomas, fils d'Étienne, qui fléchissant le genou devant le prince lui offrit un marc d'or, et lui parla ainsi: « Étienne, fils d'Ayrard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer; c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père, de glorieuse mémoire, monta pour aller à la conquête; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief le même office; j'ai un navire appelé la *Blanche-Nef*, et appareillé comme il faut. »

Henri répondit qu'il avait déjà choisi le bâtiment sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la demande d'un serviteur de son père, il confierait au fils d'Étienne ses deux fils, sa fille et tout leur cortége.

Le vaisseau qui portait le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait. Un peu plus tard, quand la lune commença à répandre sa lumière d'argent sur la crête des vagues, la *Blanche-Nef*, parée de ses plus beaux agrès, tout ornée de guirlandes de verdure et de banderoles flottantes, toute retentissante de cent instruments et des refrains d'une jeunesse folâtre, leva l'ancre.

Le roi Henri avait emmené dans le même vaisseau que lui la jeune épouse de son fils; Guillaume avait hâte que la *Blanche-Nef* fendît rapidement les flots pour voguer à côté du navire sur lequel se trouvait Mathilde; il se rapprocha donc du pilote fils d'Étienne Ayrard, et lui dit : « Ça m'est une peine de me voir si loin de l'autre nef, coupe donc au plus court.

— Messire, répondit le sage pilote, je suis dans la meilleure voie.

— La meilleure voie, repartit le prince avec impatience, c'est la plus courte.

— Messire, ne vous déplaise, je connais ces eaux comme le champ de mon père, et si j'allais par la passe que vous me montrez, je manquerais à mon devoir, car j'ai juré à votre royal père de veiller à votre sûreté. »

Du pilote, le prince alla aux rameurs, et les

exhorta chaudement à redoubler d'efforts pour rattraper l'autre vaisseau. « Alors, dit le vieux chroniqueur Dumoulin, curé de Maneval, chacun mit la main aux avirons, et le navire, commençant à fendre les flots plus légèrement que la flèche ne part des mains de l'archer, faute d'adresse (car les mariniers avaient le jugement noyé dans le vin), se va fendre le côté sur le rocher appelé *carte rase*, aujourd'hui *ras de Catteville.* A cet instant, les jeux, les rires, les chansons prirent subite et lamentable fin, et le cri de terreur que poussa l'équipage fut si fort, si haut, si terrible, que l'autre vaisseau l'entendit. La *Blanche-Nef* faisant eau, les uns demeurent noyés dedans, les autres se jettent ou tombent à la mer;.... Guillaume fils du roy se jette dans la nacelle et se fust heureusement sauvé, mais entendant sa sœur Mahaud, femme de Rotrou comte de Mortaigne, laquelle, disputant avec la mort, implorait son secours, il commanda d'approcher la nacelle afin de la sauver. La nacelle proche du grand vaisseau fust incontinent si chargée de personnes, qu'elle coula au fond, et tous pour jamais perdirent la douce lumière du jour.

« Les principaux furent Guillaume Adelin, fils du roy, Richard son frère naturel, Mahaud, comtesse de Mortaigne, leur sœur; Richard, comte de Cestre et Mathilde sa femme, niepce du roy; Geof-

froy Bydel, Robert Mauduit, Guillaume Bigot, Guillaume Piron, escuyer tranchant; Hugues de Moulins, le petit Théodoric, nepveu de Henry empereur des Allemagnes; les fils de Yves de Grante-Mesnil, Guillaume de Rodolent, Raoul Leroux, Gillebert d'Hiesmes, tous les chapelains du roy, tous les jeunes seigneurs, cent cinquante braves soldats, dix dames, toutes filles, sœurs, niepces ou femmes de roys, de ducs et de comtes. »

Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue, qui resta flottante sur l'eau; c'était un boucher de Rouen, nommé Bérault; et un jeune homme de naissance appelé Godefroy, fils de Gillebert de Laigle.

Thomas, le patron de la *Blanche-Nef*, si belle, si coquette, si heureuse jusqu'à ce jour; Thomas, désespéré, après avoir une fois plongé, revint à la surface de l'eau, et apercevant les deux têtes des hommes qui tenaient la vergue, leur cria:

« Et le fils du roi, et le fils du roi, qu'est-il arrivé de lui ? »

Ces deux hommes ayant répondu : « Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie.

— Ah ! malheur à moi ! *Jésus sauveur,* ayez pitié d'eux et de moi ! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea pour ne plus reparaître.

Cette nuit de novembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le mât qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon.

Bérault, le plus pauvre de tous les naufragés dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau et fut le seul qui vît revenir le jour; tous les autres, avec leurs atours et leurs chaperons de fleurs, étaient descendus dans la nuit de la mort.

Quand le soleil se leva, Bérault fut aperçu par des pêcheurs, qui le recueillirent dans leur barque, et ce fut celui qui raconta tous ces détails, qui allèrent briser le cœur du roi Henri, et qu'a recueillis l'histoire.

Sur ces écueils de Catteville, au pied du rocher où s'élève le phare que j'ai essayé de décrire, le 26 novembre 1120, on ne voyait que de jeunes et blancs cadavres encore parfumés des senteurs de la cour; sur des têtes appesanties par la mort on trouvait encore des couronnes de roses, et des robes de pourpre au lieu de suaires enveloppaient les membres des princesses et des grandes dames qui avaient soudainement passé de vie à trépas, au milieu des chants et des pensées profanes.

Plus loin, des corps de soldats et de mariniers.

Eux avaient lutté plus longtemps contre les vagues et s'étaient plus rapprochés de terre; mais de tous, je l'ai dit, le boucher de Rouen fut seul sauvé !

Au moment du choc de la *Blanche-Nef*, quand son flanc entr'ouvert avait laissé entrer l'eau et la mort dans son intérieur doré et orné comme un palais, les aumôniers du roi qui se trouvaient à bord élevèrent leurs mains au-dessus de ceux et de celles qui s'enfonçaient déjà dans les eaux, et leur donnèrent l'absolution des mourants. Puis eux-mêmes moururent avec les chrétiens qu'ils venaient de bénir.

Depuis ce jour, personne ne vit jamais le roi Henri sourire; et la jeune épouse de quinze ans, se souvenant toujours de ce grand naufrage mêlé aux fêtes de son entrée dans le monde, se dégoûta des grandeurs de la cour, et revint en Anjou les échanger contre le voile et la paix du cloître de Fontevrault, dont elle fut la seconde abbesse, Pétronille de Chemillé en ayant été la première.

LA TOUR DE FRANÇOIS I[er].

Je reviens au Havre, après cette longue digression; et j'y reviens, mes jeunes amis, pour vous raconter une autre histoire.

Je vous ai dit que, dans la ville toute jeune, toute blanche et toute coquette du Hâvre, on saluait, à l'entrée du port, *la tour de François Ier;* elle est là, comme pour faire souvenir des temps passés, dans une ville qui ne s'occupe que du présent et qui rêve peu de chevalerie, comme vous le pensez bien. Je suis allé la visiter; elle parlait plus à mon imagination que toutes les usines modernes. Cette tour, qui a sa base dans les flots et dont les murailles sont fortes et épaisses, a été prise par un seul homme et défendue par lui seul contre toute la garnison; cet homme était Français et s'appelait Aignan Lecomte.

Écoutez :

C'était pendant la guerre des trois Henri, Henri de Guise, Henri de Navarre et Henri III, époque aventureuse si jamais il en fut. Un jeune homme des environs de Caen s'ennuya de son repos, et, quoique sa fortune et sa position dans le monde le missent à même de rester chez son vieux père, sans être, comme tant d'autres, obligé de guerroyer pour vivre, Aignan Lecomte s'engagea..... Mais, devenu simple soldat, il avait gardé plus d'un sentiment de son éducation première; au dedans de lui il avait conservé plus d'orgueil qu'il n'en aurait fallu à sa situation nouvelle.... Et puis, dans la vie de garnison, il trouvait trop de longs loisirs.

Quand le corps auquel il appartenait vint au Havre, ses journées lui passèrent plus vite ; aller voir la mer, aller s'asseoir sur ses rivages, regarder les vagues venant se briser une à une à ses pieds, lui furent des plaisirs.

La mère et la sœur d'Aignan, d'après tout ce qu'il leur avait écrit du Havre, étaient venues s'établir dans la ville de François Ier ; toutes deux avaient pris une maison sur les côtes de la Hève, et quand l'exercice, la parade et la revue étaient finis, Aignan s'empressait d'aller chercher sa sœur pour faire avec elle ses promenades de mer. Mathilde Lecomte avait, comme son frère, une sorte de passion pour la mer. Sa jeune imagination s'exaltait devant l'immensité des flots, c'était avec délices qu'elle s'abandonnait dans un léger esquif au balancement des vagues ; ainsi bercée ou poussée par la brise, elle composait, elle chantait des barcarolles; et quand Aignan était à ses côtés, tenant la rame et l'aviron, il ne lui manquait rien, car, après Dieu et sa mère, ce qu'elle aimait le plus, c'était son frère, né le même jour qu'elle.

La jeune fille avait une grande exaltation dans l'esprit ; une fois sa mère avait voulu qu'Aignan entrât comme clerc dans l'étude d'un tabellion, et elle avait apporté à son frère l'épée de leur père, et lui avait dit : « Ne sois jamais que soldat, si

tu veux que je t'aime toujours. » Aussi, quand il eut pris la cuirasse et le casque, elle s'attacha encore davantage à lui, et, pour les grandes revues, elle prenait plaisir à lui faire de beaux nœuds d'épaules et à arranger son panache blanc sur son casque.

Un jour, elle passait avec sa mère sur une place de la ville, elle y vit une grande foule rassemblée; alors les armées n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, et la discipline devait être beaucoup plus sévère, car des aventuriers turbulents composaient plus d'un corps. Cette foule, que Mathilde venait de voir sur la place, était venue là pour voir donner la bastonnade à un soldat, camarade d'Aignan; et Aignan avait été obligé d'assister, l'arme au bras, à cette exécution militaire; il en souffrait, il en rougissait, quand ses yeux, se détournant du malheureux condamné, rencontrèrent ceux de Mathilde.... Oh ! alors, il devint rouge et tremblant, et fut torturé presque à l'égal de son infortuné compagnon.

« Il y a honte à recevoir des coups de bâton; il y a honte à les voir donner, sans se révolter contre cette barbarie !.... »

C'était Mathilde, qui, parvenue jusque auprès de son frère, lui avait adressé ces mots et avait disparu.

Dès le soir, Aignan se hâta de courir à la demeure de Mathilde, il avait besoin de lui jurer qu'il mourrait plutôt que de se soumettre à la dégradante humiliation qu'elle avait vu le matin même exercer contre un de ses compagnons d'armes.

Il y a une grande puissance dans les paroles, dans les assurances de la personne que l'on aime; aussi la jeune fille finit par croire Aignan, et par lui pardonner d'avoir assisté, sans se révolter, à l'exécution du matin.

Pour avoir des ennemis, il ne faut pas toujours être méchant. Ainsi Aignan, dont le caractère était si inoffensif, le cœur bon et l'humeur enjouée, avait été pris en antipathie par un sous-officier du corps, nommé le Tournois. Une après-dînée ce sous-officier dit au frère de Mathilde : « J'ai vu ta sœur, elle t'attend ce soir pour faire une promenade en mer, tu vois que je suis bon camarade.

— Merci ! merci ! » répondit l'heureux soldat, et, rapide comme la jeunesse et l'amour du plaisir, le voilà sur le chemin de la Hève. Comme il arrivait chez sa mère, la servante lui dit : « Mes maîtresses sont sorties, elles vont rentrer tout à l'heure, attendez-les..... » Il attend, le temps marche, marche, et Mathilde ne revient pas. Il est près de six heures, c'est à sept heures précises qu'il doit être de faction à la tour; Mathilde tarde

encore,... il va partir... Comme il allait franchir le seuil, il les aperçoit toutes deux....

« Oh ! que vous venez tard !

— La soirée est superbe, il va faire frais sur l'eau.

— Je n'ai plus que trois quarts d'heure, c'est trop peu de temps.

— Ainsi, tu ne veux pas profiter de cette petite nef qu'on m'a prêtée pour ce soir....

— Mathilde, écoute, voilà le quart après six heures qui sonne.

— Ah ! mon frère, tu as peur que je te gronde, tu ne veux pas venir avec moi.

— Tu sais bien, Mathilde, que c'est ma plus grande joie.

— Eh bien ! vois comme la mer est belle; j'ai fait une barcarolle, je te la chanterai au large.

— Au large ! pas pour ce soir, il faut retourner au quartier.

— Je te reconduirai en canot.

— Partons donc tout de suite. »

Les voilà tous deux dans la petite barque, leur mère reste sur le rivage et leur recommande de ne pas perdre de temps pour regagner la tour, où son fils doit être de faction.

Aignan a saisi les rames, Mathilde chante, et son frère l'écoute et la regarde;.... cependant,

malgré le plaisir qu'il ressent à être ainsi auprès d'elle, par une belle soirée et sur une mer tout éclatante des derniers rayons du soleil couchant, il a le cœur serré,.... il pense qu'il arrivera trop tard à la tour.

« Ciel ! voilà la demie.

— Ami, redouble de force, tu rames mal;.... donne-moi, je vais t'aider. Notre voisin, le vieux marin, m'a enseigné à tenir l'aviron. Donne-moi une de tes rames.

— Tes mains délicates souffriront; regarde les miennes, elles sont déjà tout enflées.

— Mains de soldat, mains inaccoutumées à l'aviron; moi, je te le répète à présent, je suis habile;... le capitaine a fait de moi une espèce de matelot.

— Oh ! je sais que tu es ardente et intrépide en mer; aussi j'aime à te voir aider le pauvre et vieux pêcheur de la Hève.... Ciel ! voilà les trois quarts.

— Oui, j'ai entendu l'horloge.

— Nous n'arriverons jamais dans un quart d'heure.

— Courage, courage, ami, redoublons de force.

— Regarde mon front, il ruisselle de sueur; j'ai beau faire, le canot n'avance pas;.... tu le vois, ma sœur, chacun de ces coups de rame est bien donné, et cependant nous avons l'air d'être à l'ancre.

— Je n'y conçois rien. Il y a comme un mauvais sort jeté sur la barque.

— Mathilde, tu connais le châtiment,... si j'arrive une seconde après sept heures...

— Oh ! oui, l'affreuse, l'ignominieuse bastonnade... Aignan, mon frère,... rame, rame donc.

— Malédiction ! la nef semble clouée aux flots; vois, elle ne marche pas. »

Parlant ainsi, le malheureux Aignan se penche au dehors, cherche avec la main sous les flancs du petit canot... O désespoir ! ô trahison ! c'était le Tournois qui avait procuré cette barque à Mathilde, et le traître avait cloué une planche à la quille du canot, pour se venger d'avoir été dédaigné d'elle...

Aignan ne perd pas une seconde, se jette à la mer, arrache la planche, rentre dans le bateau et se ressaisit des rames.

« Écoute ! crie Mathilde.

— C'est l'avant-quart. Entends-tu le roulement du tambour qui précède l'heure ?

— Non.

— O ciel ! écoute.

— Rien.

— Oui, oui, j'entends.

— Rien, mon ami, rien.

— J'ai donc le délire ?

— Nous voici à la jetée.

— Mathilde, me vois-tu déshonoré ?

— Tais-toi ;... rame.

— Battu comme mon pauvre camarade !

— Aignan ! Aignan ! encore quelques coups d'aviron, nous voici arrivés. »

Mathilde disait vrai, la barque a touché les pierres du quai, Aignan s'est élancé... En deux bonds il va être à son poste... Mais la cloche a sonné,... sonné sa punition, sa honte, sa mort, car il ne se soumettra pas à l'odieux châtiment... Il ne franchira le seuil de la tour qu'après l'heure fixée.... Mathilde lui adresse quelques mots, lui fait signe de revenir, il ne voit rien, il n'entend rien... Oh ! oui, il entend toujours la fatale cloche dont chaque tintement lui répète : *Déshonneur ! déshonneur !*

« Tu es mon prisonnier ! lui dit le Tournois avec un infernal sourire, rends-moi ton sabre.

— Mon sabre ! traître !.... il te passera à travers le corps ; » et comme il le disait, il l'aurait fait, si d'autres soldats ne s'étaient jetés entre lui et le sous-officier.

Ceci se passait devant la tour de François Ier. Les hommes qui s'y trouvaient descendent sur la petite place qui y touche, pour séparer Aignan Lecomte et le Tournois. Aignan, acculé à la porte, ne voulant pas se rendre, car la dégradante punition était toujours présente à sa pensée, franchit subi-

tement le seuil de l'entrée de la tour, et pousse l'énorme et épais battant de chêne doublé de fer entre lui et les hommes qui voulaient le désarmer... Le Tournois et ceux qu'il commande font de vains efforts pour rouvrir la porte du fort, les gros verrous ont été poussés par Lecomte, et le voilà seul dans la tour de François Ier.

Je me figure que si le roi chevalier avait pu revenir à la vie et voir Aignan Lecomte s'apprêtant à soutenir *seul* un siége, il lui aurait souri comme à un brave soldat!

« Rendez-vous! rendez-vous! lui crie-t-on du dehors.

— Jamais! jamais! vous ne m'aurez que mort. »

Le Tournois écume de rage. Mathilde remercie Dieu : elle ne sait pas ce qui aviendra à son frère; elle ne sait qu'une chose : il est sauvé du déshonneur.

La foule est devenue grande devant la tour, et déjà des paris se font : le soldat se rendra-t-il, ou ne se rendra-t-il pas? On a envoyé dire au gouverneur du Havre que la tour de François Ier vient d'être prise,... prise par un seul homme!

Le gouverneur arrive, la générale bat, les troupes se rassemblent, de nouvelles sommations sont faites, toutes sont vaines. La garnison,... c'est-à-dire Aignan Lecomte, tient toujours.

Enfin des coups de fusil sont tirés de part et d'autre; Aignan a trouvé des armes toutes chargées au corps de garde, quelques-uns des assiégeants sont blessés.

« Des échelles! des échelles! à l'assaut! à l'assaut! »

Et les échelles sont appliquées contre les flancs bosselés de la tour. Mais Aignan se multiplie et va de l'une à l'autre, les pousse, les renverse et fait pleuvoir des pierres sur les hommes du dehors... Quelques-uns ont voulu pénétrer par une étroite ouverture, la hallebarde *de l'assiégé* les a reçus.

On se battait encore quand la nuit vint, et le peuple faisait des vœux pour qu'Aignan ne fût pas vaincu. Il y avait dans son audace quelque chose qui s'était emparé des sympathies de la multitude.

Le lendemain, lorsque la petite lueur du jour parut, Aignan monta sur la plate-forme de la tour et regarda du côté de la mer. Quand le brouillard du matin commença à se dissiper, il vit une barque et une femme, il leva le bras de ce côté, agita son mouchoir. Mathilde... (c'était elle) répondit à ce signe; il avait voulu lui dire : *Tu le vois, j'aime mieux la mort que le déshonneur.*

Elle avait voulu lui répondre : *Ami, je t'approuve et t'admire.*

Puis le brouillard redevint épais, et Aignan ne

vit plus rien... « Ce n'était point une vision, dit-il, c'était bien elle... Elle m'approuve, je ne me rendrai pas... Je mourrai .. Elle me pleurera, elle me regrettera; car j'aurai tenu le serment que je lui avais fait de mourir plutôt que de me soumettre aux coups flétrissants du bâton... » Quand Mathilde avait apparu dans la nef éclairée par le premier rayon du soleil, c'avait été une grande joie pour le vaillant soldat,... c'avait été sa dernière...

Le Tournois avait vu Aignan paraître sur la plate-forme et se rapprocher souvent du parapet du côté de la mer. Plus d'une fois le malheureux soldat s'était penché par-dessus les créneaux pour tâcher d'apercevoir encore sa sœur bien-aimée.

Et le rancuneux le Tournois s'était dit : Il reviendra regarder encore. Alors il était descendu dans un des bateaux au-dessous de la tour, et là il guettait le moment favorable.... Aignan revint en effet au parapet, agita encore son mouchoir;... à cet instant, Le Tournois ajusta son arme, le coup partit, et le brave Lecomte tomba frappé d'une balle à la tête!

Ainsi périt Aignan, mais il ne se rendit pas, et mourant sur la tour du roi chevalier, à son dernier souffle, lui aussi put dire : *Ai tout perdu fors l'honneur.*

Le lendemain, le corps d'Aignan Lecomte fut

porté au cimetière, une grande foule de peuple suivit son cercueil. Un de ses camarades, en l'ensevelissant, avait trouvé sur sa poitrine un scapulaire... La mère de Mathilde le sut et vint pour l'acheter au soldat.

« J'aurais honte de le vendre, répondit à la mère le camarade du mort, mais je suis heureux de vous l'offrir;... vous le remettrez, au nom du pauvre Aignan, à sa chère Mathilde. »

Ce don fut apporté à la sœur désolée, elle le baisa, le suspendit à son cou, et puis elle passa l'eau, alla à Notre-Dame de Grâce, et là fit un vœu;... puis, bien triste, elle revint auprès de sa mère, tâcher de vivre à Ingouville... Elle resta ainsi pleurant et souffrant l'espace de deux années, et, sa mère étant morte, elle tint le vœu qu'elle avait fait dans la chapelle de Grâce, et se rendit à Caen, où elle était née le même jour qu'Aignan, entra chez les sœurs hospitalières, et s'y consacra à Dieu et aux soldats blessés pour le reste de ses jours.

HONFLEUR ET LE JOUEUR D'ORGUE.

Ce Honfleur dont je viens d'écrire le nom avait bien des raisons pour m'attirer : placé de l'autre

côté de la Seine, il se montre au bas de la côte de Grâce, qui porte à son sommet la chapelle miraculeuse visitée par tant de pèlerins. Honfleur n'a point grandi, n'a point fait fortune comme son voisin d'outre-fleuve, le Havre, mais est resté fier avec ses parchemins et ses vieux souvenirs.

Jamais la main de l'homme ne pourrait dessiner une courbe aussi pure, aussi gracieuse que celle de la baie de Saint-Sauveur. Des voyageurs de goût la comparent à celle de Naples. Parthénope avec ses palais de marbre n'est pas là ; mais un joli village s'y mire dans les eaux ; à l'un des bouts de ce grand arc s'élève Flicfleur ; à l'autre, à celui plus rapproché de la mer, Honfleur. Ici la Seine n'a plus de grâce, c'est de la majesté qu'elle a prise. Adieu ses ondes limpides qui reflétaient paisiblement de verdoyants coteaux ; maintenant qu'elle s'est faite puissance, elle va connaître les tempêtes ; déjà elle est plus agitée, et ses vagues vert-foncé moutonnent à leurs crêtes.

Quand je vais vers un pays nouveau, ce n'est pas du côté que je ne connais pas que je regarde le plus ; non, c'est vers la contrée que je quitte que je me retourne ; je veux la voir bien, encore une fois, avant d'en être tout à fait séparé ; je veux, pour ainsi dire, en emporter le *portrait* dans mon esprit... Je ne crois pas que cette disposition soit

mauvaise, elle prouve seulement que j'aime autant vivre de souvenir que d'espérance... Il y a un temps où l'espoir est difficile. C'est une plante qui pousse mal dans les cœurs vieillis. Le souvenir y est tout naturellement acclimaté.

Pendant qu'à bord de *la Normandie*, nous traversions doucement le fleuve qui avait pris pour la couleur de ses eaux le bel azur du ciel, nous avions à bord du paquebot à vapeur des musiciens qui chantaient et qui jouaient de l'orgue; j'étais en bonheur ce jour-là, car l'orgue était d'accord, et le jeune homme et la jeune fille qui chantaient, chantaient juste. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je ne vois jamais de ces musiciens ambulants, de ces Orphées de grandes routes, sans avoir envie de connaître leur histoire... Soyez sûrs qu'il y a presque toujours de l'oisiveté, de la passion, des larmes, du malheur sous leurs chansons. Une fois, c'était dans la petite ville de Pornic en Bretagne, les baigneurs et les buveurs d'eau s'étaient réunis pour une partie de plaisir sur mer; dans notre long et léger canot nous étions plusieurs, et quand la lune, se levant dans le ciel, traça sur les eaux comme une autre voie lactée, nous nous mîmes à chanter des barcarolles; nous avions dans notre nef un de ces musiciens ambulants, et quand nous nous taisions, les airs de son orgue rempla-

çaient nos refrains. Mollement balancés sur les flots à cette heure saisissante du soir, il y avait du charme dans ce concert exécuté sur les vagues et redit par nos vieux rochers. Nous chantions, je m'en souviens encore, le chant breton :

Le flot des mers qui frappe nos rivages
Est moins indompté que nos cœurs;
Nous chérissons nos bruyères sauvages,
Et nos rochers et nos farouches mœurs.

Le joueur d'orgue, qui jusque-là n'avait pas dit un mot, et que je croyais Allemand, Italien ou Savoyard, me demanda en très-bon français les paroles de ce chant. La manière dont il me fit cette courte demande me donna l'idée que ce jeune homme, avec son berret basque, sa veste et son pantalon de velours de coton verdâtre, ses gros souliers et ses guêtres de cuir jaune, avait autrefois connu de meilleurs jours; dans son teint pâle, dans ses grands yeux noirs, il y avait un reflet de tristesse, et l'on devinait, en le voyant, que les airs gais qu'il chantait par moments ne lui partaient pas du cœur. Quand nous fûmes de retour à Pornic, j'allai à l'auberge de Paqueau, auprès de l'établissement des bains, où le joueur d'orgue était descendu, et je cherchai avec discrétion à savoir son histoire.

Voici ce qu'il me raconta : « Mon père était né-

gociant à Marseille ; j'avais un frère aîné, et tous deux nous étions élevés avec soin et tendresse par notre mère..... Elle mourut quand je n'avais encore que dix ans ; mon frère a deux ans de plus que moi... On dit que les enfants ne conçoivent pas la mort... Oh ! je puis assurer qu'ils sentent ce qu'il y a de cruel dans la mort d'une mère, je me souviens encore de mes larmes sur le cercueil de la nôtre !...

En ce monde il y a bien des sortes de malheurs, ceux que fait la mort, et ceux qu'amène l'inconstance de la fortune... Mon père avait prospéré dans son commerce, il était à l'aise ; les affaires devinrent mauvaises, et notre maison fut contrainte, par suite de désastres, de suspendre ses paiements ; il y a dans les forêts de robustes chênes qui ont résisté à de furieuses tempêtes, et qu'un mauvais vent qui passe sur leurs têtes couronne et tue. Mon père avait tenu bon contre beaucoup de rudes épreuves ; mais ce mot de banqueroute, en tombant sur lui, le renversa dans la tombe.

Nous restions donc tous deux orphelins ; mais notre père, qui n'avait pas eu assez de force pour vivre après son malheur, avait eu, avant de mourir, la pensée de nous recommander à sa sœur, qui habitait Toulon et qui était riche.

Nous fûmes conduits chez cette tante, que nous

avions vue quelquefois à la maison; d'abord elle nous reçut bien tous deux, mais bientôt je m'aperçus qu'elle aimait plus mon frère que moi.... Je cherchai à me résigner; j'avais beau faire, j'avais de la peine à lui pardonner ses préférences pour Anatole, parce que je sentais au-dedans de moi que je valais mieux que lui... Lui, manquait de franchise: auprès de ma tante il était plein de prévenances et de soins; mais dès qu'elle était loin de nous, il se prenait à rire de ses ridicules et de ses manies.

Moi, je tâchais d'être auprès de la sœur de notre père ce que j'aurais été pour ma mère, si Dieu nous l'eût conservée; mais je ne la voyais répondre que froidement à mes caresses; ce n'était pas vers moi, c'était vers mon frère que penchait son cœur.

Nous grandîmes ainsi. Quand nous commencions à devenir hommes, ma tante quitta la province pour aller s'établir à Paris; elle nous mena avec elle, et alors Anatole fut au comble de la joie. La préférence que l'on avait eue pour lui, enfant, n'avait fait qu'augmenter.... Ce que dans mon âme je taxais d'injustice me devint impossible à supporter davantage. Je demandai à ma tante à entrer dans un bureau du ministère de la marine, aux appointements de douze cents francs. Là, je passais toutes mes matinées, et malgré l'ennui du genre de travail dont j'étais chargé, je me sentais

moins malheureux que chez ma tante, où Anatole avait fini par commander en maître; chevaux, voitures, tout lui avait été donné. Le luxe de sa toilette, la vie joyeuse qu'il menait, l'avaient tout à fait rangé parmi les jeunes hommes à la mode; il brillait, et moi j'étais à l'ombre!

Ma tante, en changeant les habitudes de sa vie de province, avait dérangé sa santé. Bientôt elle s'aperçut que ses forces diminuaient; nous le voyions tous, hors Anatole, qui ne voulait pas en convenir, car, s'il se fût avoué ce fâcheux changement, il aurait été gêné dans ses plaisirs.

Parmi les liaisons qu'il avait formées, il y avait des jeunes gens habitués *du salon* (lieu où l'on jouait toutes les nuits). Le jeu devint bientôt une passion pour mon frère, et le temps qu'il passait dans cette maison, gouffre de tant de fortunes, était incalculable.

Les semaines, les mois avaient marché depuis que notre tante ne sortait plus.... Plusieurs fois elle avait demandé à voir Anatole;.... je l'avais redit à mon frère, qui, pendant plusieurs jours, entra quelques instants dans sa chambre, botté, éperonné, prêt à monter à cheval, et qui, après lui avoir demandé de ses nouvelles, sans s'asseoir auprès de son lit, sans lui prendre, sans lui baiser la main, s'en allait, pour revenir en faire autant

quarante-huit heures après. *Ce devoir rempli*, car il faisait semblant de croire qu'il en avait rempli un, il donnait tout le reste de la journée au jeu... La maladie prenant tout à coup une marche si alarmante, que l'on avait des craintes pour la journée, je fis savoir à Anatole que le curé de la paroisse était venu et que l'on allait administrer ma tante.... j'avais cru que ceci pourrait le retenir. Il entra dans la chambre de la pauve moribonde, lui dit que des affaires le forçaient à sortir, mais qu'il allait bientôt revenir.

« Fais en sorte que ce soit *bientôt*,... mon enfant, si tu veux me retrouver vivante.

— Ma tante, vous vous alarmez trop.

— Non, Anatole.... Je sais où j'en suis, et je voudrais que tu fusses ici à trois heures;... j'y appellerai Dieu, et je désirerais ne pas être isolée quand les prêtres viendront. »

Pendant que la malade disait ces mots d'une voix bien faible et entrecoupée, Anatole rajustait sa cravate, se regardait dans une glace... Moi je répondis :

« Ma tante, vous savez bien que je ne vous abandonne pas. » Parlant ainsi, j'avais pris sa main, que je trouvai glacée.

« C'est Anatole que je veux voir.

— Soyez tranquille, dit alors mon frère; quoi-

que je n'aime guère toutes ces cérémonies-là, j'y serai, puisque vous le désirez. »

Après ces mots il sortit.....

Trois heures sonnèrent, et quelques minutes après, le curé entra. J'aidai avec la garde-malade à tout préparer pour la triste cérémonie. Nous fîmes une sorte d'autel sur une table à côté du lit. Nous y plaçâmes un crucifix et deux flambeaux, et le prêtre y déposa les saintes huiles. Un peu de bruit dans la chambre tira la malade de cette somnolence qui prend presque toujours aux agonisants, et qui est comme un apprentissage du long sommeil de la mort! « *Est-il ici?* demanda ma tante en se retournant de notre côté.

— Oui, Madame, répondit le curé, voici monsieur votre neveu, qui prie avec moi.

— Qu'il vienne bien près de moi, j'ai quelque chose à lui dire. »

J'approchai.

Elle ouvrit les yeux, me regarda et me dit :

« C'est votre frère que je veux. »

Blessé jusqu'au fond de l'âme, je me relevai, car je m'étais mis à genoux auprès du lit de la mourante pour entendre ses dernières paroles, et je sortis pour aller faire avertir mon frère de l'état désespéré, de l'agonie où était ma tante.

Un quart d'heure après, le domestique revint seul.

« L'as-tu trouvé?

— Oui, Monsieur.

— Où?

— Où vous m'avez envoyé, *au salon.*

— Jouait-il?

— Il joue encore.

— Comment! il ne vient pas?

— Il va venir, mais il veut poursuivre une veine de bonheur. Il m'a dit : Dans une demi-heure je serai à l'hôtel. »

Dans une demi-heure il sera peut-être trop tard, me dis-je, et je rentrai dans la chambre où le prêtre, debout près du lit, parlait de l'éternité à celle qui ne le comprenait plus.

Ce moment lucide et de mieux trompeur qui arrive presque toujours aux moribonds, cette dernière et vive lueur que jette la lampe avant de s'éteindre, ma tante l'éprouva. Deux heures après avoir été administrée, le lourd sommeil qui avait pesé sur elle l'abandonna; alors elle rouvrit ses yeux, que j'avais vus vitrés quelques heures auparavant, et qui maintenant avaient repris leur expression habituelle. Elle regarda dans toute la chambre, et, n'y voyant que moi et la garde, elle me dit : « Ludovic, où est votre frère? Je veux voir Anatole.

— Ma tante, je l'ai envoyé chercher.

— Où est-il ?

— Il a été obligé de sortir pour affaires.

— Pour les miennes, sans doute ; il est si occupé de moi, pauvre enfant ; je crains qu'il ne se fatigue, mon avocat demeure si loin.... »

Je ne répondis rien.

« Ludovic, envoyez-le chercher de nouveau, je veux lui parler. »

Je me levai et je dis au domestique de retourner *au salon ;* il partit, et ne tarda pas à revenir ; l'entendant dans l'escalier, j'allai au-devant de lui.

« Eh bien ! vient-il enfin ? demandai-je.

— Oh ! Monsieur, je l'ai trouvé dans un état affreux : sans cravate, étouffant, renversé sur une chaise, dans une antichambre ; on lui faisait respirer des sels.

— Et que lui était-il survenu ?

— Un revers de fortune. Cette veine de bonheur qui le retenait tantôt, avait promptement cessé, et la mauvaise chance lui avait fait perdre des sommes immenses ! J'ai entendu des valets de jeu parler de plusieurs centaines de mille francs.

— Le malheureux ! il aura été dans l'impossibilité de te comprendre.

— Non. Après avoir attendu qu'il fût revenu à lui, je lui ai redit l'état de Madame... Et se relevant du fauteuil, mettant la main dans la poche

de cœur de sa redingote et dans celles de son gilet, il me dit : Jean, je vais te suivre,... mais, pendant qu'il prenait son chapeau et qu'il mettait ses gants, *un des messieurs du salon* vint à lui, lui parla bas, lui remit plusieurs billets de banque dans la main, et alors M. Anatole, au lieu de sortir avec moi, rouvrit la porte du salon et y rentra en disant : Je serai chez nous tout à l'heure. »

Le domestique en était là de son récit, quand la garde-malade accourut à la porte en criant : « M. Ludovic, venez vite! venez vite!.... Je crois que tout est fini et que Madame vient de rendre le dernier soupir!.... »

Tout ce que l'on peut faire pour s'assurer s'il reste un souffle de vie, nous le faisions : le miroir avait été mis devant la bouche entr'ouverte, et rien ne l'avait terni. Nous étions à faire brûler de la corne de cerf sous les narines,.... quand la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup.

Anatole entra, pâle, défait, les cheveux en désordre, le front ruisselant de sueur.

« Eh bien! ma tante?

— Morte!

— Comment! morte!

— Oui, morte en te demandant.

— Impossible!.... elle était encore pleine de force hier matin.

— Viens voir. »

Et alors je me levai, et, prenant mon frère par le bras, je l'amenai près du lit, et je lui dis : « Regarde,.... il y a une heure qu'elle ne faisait que s'agiter en te demandant.

— J'aurais bien voulu pouvoir venir alors.... Oh ! si j'étais venu la première fois que tu m'as envoyé chercher !.... comme j'aurais bien fait !.... alors je gagnais cent mille écus !.... à présent je voudrais être mort comme elle !.... Il doit y avoir un grand repos dans le cercueil, et dans la vie que je mène il n'y en a pas un seul instant. »

La garde nous apporta une petite branche de buis, la trempa dans l'eau bénite, et nous dit : « Tout est fini, il ne reste plus qu'à bénir le corps et à prier pour l'âme qui vient de s'envoler. »

A ce moment, un chanteur ambulant, accompagné par un orgue de Barbarie, chantait une romance fort à la mode et dont le refrain était :

Tu n'es pas venu quand sa mourante voix
Appelait son enfant.

Je ne puis vous dire l'effet que produisirent sur moi cet air et ce refrain, pendant que nous étions debout près du corps de la trépassée. Je regardai mon frère, il avait son visage ordinaire.

Je jetai de l'eau bénite sur ce qui restait de la

sœur de mon père, et je tombai à genou, la pleurant comme si elle m'avait aimé;.... la mort est si solennelle et donne tant à rêver, que je restai quelque temps abîmé, le front appuyé sur le lit de la morte. Quand je me relevai, Anatole n'était plus dans la chambre; je demandai où il était, on me répondit qu'il venait de sortir.

Hélas! j'avais maintenant une telle connaissance de lui, que je devinai où il était retourné; comme elle ne l'attendait plus, je ne l'envoyai plus chercher.

Il n'y avait pas huit jours que notre tante était morte, que déjà ses volontés dernières étaient connues: quinze cents livres de rente devaient me revenir, et toute la fortune de la sœur de mon père était léguée, par testament de la défunte, à mon frère; lui, devenait tout à coup riche de plus de vingt mille livres de rente;.... moi,.... condamné à rester commis, quand Anatole allait avoir toutes les jouissances du luxe!.... Pour ne pas voir la réalisation des volontés injustes de ma tante, je résolus de m'éloigner. Pour pouvoir aller vivre au loin, je demandai, au lieu de la rente de quinze cents francs que mon frère était obligé de me payer, que l'on me comptât une fois cinquante mille francs; après avoir marchandé pendant plusieurs jours, Anatole m'en offrit quarante mille, et j'ac-

ceptai;.... cette somme, au bout d'un an, me fut enlevée par une banqueroute. Le malheur, la misère, le découragement tombèrent tous ensemble sur moi!.... des amis, j'en avais encore, allèrent trouver mon frère et lui peignirent ma situation:... j'étais malade, pauvre, il ne vint point me voir, il ne m'envoya rien. Alors il s'éleva dans mon cœur de la haine contre lui;.... je savais que, depuis que ma tante l'avait fait riche, il s'abandonnait à toutes les délices de la vie;.... il passait beaucoup de temps dans des banquets somptueux, et je résolus de gâter toutes ses joies par le remords, de verser de l'absinthe dans le nectar de ses festins;.... j'achetai l'orgue que vous me voyez ici, et le soir, quand, avec les amis de sa richesse, je savais qu'il se laissait aller à tout l'entraînement des plaisirs et qu'il s'en enivrait, moi, déshérité et pauvre, j'allais sous les fenêtres de son hôtel, je jouais l'air que nous avions entendu ensemble auprès du cadavre de notre tante, et je chantais :

Tu n'es pas venu quand sa mourante voix
Appelait son enfant.

Oh ! alors il n'y avait ni causerie, ni chant bachique, ni entraînement de vins, qui ne cessassent pour lui, quand ma voix, en arrivant à son

oreille, lui apportait avec cet air et ce refrain le souvenir et le remords.... Je sus, par quelques-uns de ses gens, l'effet que produisaient mon orgue et ma romance. On m'avait dit comme, au milieu de ses joies et de ses délices, il devenait tout à coup distrait, pâle et tremblant; comment la sueur ruisselait de son front, dès qu'il commençait à m'entendre; et moi, je l'avoue, j'ai adopté cette vengeance comme un bonheur.... J'ai honte de le dire, mais c'est le seul que je puisse goûter; j'ai été calomnié par lui auprès de la sœur de mon père; il m'a fait déshériter par elle, il m'a rendu pauvre; dans ma misère, il a refusé de me secourir.... Il est riche, opulent, il a un hôtel, des chevaux, une voiture, le monde le compte parmi ses heureux,.... des événements fâcheux, des revirements de fortune, des banqueroutes l'ont menacé; il a conjuré tout cela,.... mais il ne peut vaincre ma vengeance,.... elle le suit partout, et partout elle gâte son existence; quand il part d'une ville, je le suis à celle où il se rend; et à peine est-il arrivé à une nouvelle résidence, que j'y arrive aussi. Maintenant je vais à Nantes, où il va passer un mois chez un de ses amis qui se marie;.... depuis trois jours qu'il a quitté Pornic, peut-être se dit-il : Me voilà délivré de Ludovic et de son chant accusateur;.... mais il se trompe,.... j'y

serai après-demain, et il entendra de nouveau :

Tu n'es pas venu quand sa mourante voix
Appelait son enfant. »

En disant ces derniers mots, le jeune joueur d'orgue avait sur tous ses traits comme un rayon d'infernale joie répandu.

Je cherchai à le dissuader de cet acharnement de vengeance, qui ne pouvait qu'attirer sur lui le courroux de Dieu; en le quittant, je dis au musicien ambulant : « Tenez, en sortant de votre auberge, vous passez devant l'église, déposez votre orgue à la porte, allez vous agenouiller devant le sanctuaire, et demandez à Dieu s'il approuve votre vengeance.... »

Après ces paroles, je le quittai,.... il ne tarda pas à sortir aussi; de loin je l'épiais, je voulais voir s'il suivrait mon conseil, s'il entrerait dans l'église.

Il y entra.

Voilà tout ce que je sus ce jour-là.

Mais le surlendemain je retrouvai le joueur d'orgue à Nantes ;.... il vint à moi et me dit : « Je n'ai plus mon orgue, je l'ai vendu. Je vous avais déclaré que je n'avais plus dans la vie qu'un plaisir, qu'une joie, qu'un bonheur, celui de tourmenter mon frère en lui rappelant son indigne conduite

à la mort de ma tante. Eh bien ! j'ai renoncé à cette vengeance; et savez-vous qui m'y a fait renoncer?.... Vous, Monsieur, vous m'avez conseillé, avant-hier, d'entrer dans l'église,.... j'ai suivi votre conseil; il n'y avait que deux ou trois femmes à genoux devant l'autel de Notre-Dame-de-Pitié,.... je les regardai prier avec envie,.... et machinalement je pris un livre de prières que je trouvai sur une chaise. Je l'ouvris au hasard, et j'y lus ces mots: *Tu ne laisseras pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère....* Mon moment était venu; ces mots m'allèrent à l'âme, je tombai à genoux. Le souvenir de mon père, de ma mère, me revint; je sentis des larmes dans mes yeux, et, depuis ce moment, j'ai renoncé au seul bonheur que la mauvaise fortune m'avait laissé, celui de torturer mon frère par le remords. Que Dieu lui pardonne, comme je lui ai pardonné,.... je suis pauvre, mais je suis jeune et bien portant, et je gagnerai ma vie. Une place m'est offerte dans un bureau, je vais la prendre;.... le Seigneur n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. »

LES VIEUX SOUVENIRS ET LES DEUX PETITS ENFANTS.

Les vieux souvenirs historiques, les siéges, les batailles ne manquent point à Honfleur ; ce pays n'a point été assez *heureux* pour que son histoire soit *ennuyeuse*. Les restes des fortifications qui s'aperçoivent encore, n'ont pu défendre cette ville de la domination anglaise ; elle a pesé sur Honfleur pendant dix ans. Charles VII l'a assiégée et a brisé le joug de l'étranger.

Plus tard, cette ville alors importante et que l'on avait appelée une des clefs de la Normandie, soutint un autre siége. Sur la plate-forme de l'église de Saint-Léonard, les partisans de Mayenne avaient placé deux pièces de canon qui répondaient avec désavantage à ceux de Henri IV montés sur la côte de Gonneville;.... ce roi, qui disait de si jolis mots à ses amis, avait aussi des foudres pour ses ennemis. Quand Henri tendait une main, il s'appuyait de l'autre sur son épée.

Pendant que M. Charles de Giverville me faisait l'historique du siége, pendant qu'il me montrait, sur l'église de Saint-Léonard, la place d'une batterie, j'éprouvai une sensation pénible : placer des canons sur une église ou contre une église me

semble une chose impie ; je voudrais que, par une convention générale entre les nations civilisées, par une nouvelle clause du droit des gens, il fût une fois reconnu qu'une église ne peut jamais être transformée en batterie ou en citadelle ; ce n'est pas de la maison d'un Dieu de paix que doivent partir des boulets et des bombes qui vont donner la mort. Si les *guerroyeurs* ont le droit d'ouvrir une église et de s'en emparer, que ce soit tout au plus pour y établir les blessés et les mourants ; ce sera sans doute encore un triste spectacle de voir le saint lieu converti en un hôpital ;.... mais au moins il n'y aura pas de contre-sens, car Dieu a dit : *Que ceux qui souffrent viennent à moi ;* si on les lui porte autour de ses tabernacles pour les consoler et les guérir, il ne s'en irritera pas.

En allant dîner chez M. de Saint-Georges, à son château de Montplaisir, bâti tout près de la ville, à son entrée sur la route de Caen, je passai devant une maison qui n'a qu'une porte et une fenêtre de façade, et qui élève, sur un *déploiement* de vingt pieds tout au plus, trois étages : cette maison, qu'on a surnommée *la maison de l'entêté*, est tout à fait isolée et restée là, comme un monument d'une légale résistance aux volontés municipales.

Par-dessus les toits, un mauvais petit belvédère a aussi attiré mon attention. La balustrade en fer

de cet observatoire portait sept étoiles et une croix; je demandai l'explication de ces *signes*, et l'on me répondit que là avait habité un fou, qui montait à sa tourelle toutes les fois que le vent venait à souffler trop fort et que les vagues de la mer moutonnaient de blancheur: alors, par des paroles cabalistiques et par des prières, il passait des jours et des nuits à conjurer les vents et les tempêtes..... Le pauvre insensé! sa folie lui était peut-être partie du cœur: peut-être avait-il exposé aux dangers des flots quelque être chéri! alors la moindre brise un peu forte est tempête et fait peur, et quand on a peur on est superstitieux.

J'avais témoigné un grand désir d'aller visiter la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, et M. de Saint-Georges avait fait mettre ses chevaux à sa voiture pour m'y conduire; du haut de la côte, le soleil couchant serait magnifique à voir..... Comme nous passions sur le port, pour prendre la rue montante qui conduit à la chapelle si vénérée dans le pays, nous vîmes une sorte d'agitation et de rassemblement sur le quai; les femmes que nous aperçûmes dans les groupes nous semblaient surtout fort inquiètes et tourmentées. M. de Saint-Georges fit arrêter; nous descendîmes de voiture et allâmes nous enquérir de ce qui se passait. A peine avions-nous mis pied à terre, que deux ou trois femmes

vinrent à M. de Saint-Georges et lui dirent : « Ah ! Monsieur, vous qui êtes si bon, vous allez bien compatir au malheur de la veuve Giraud; vous savez bien qu'elle a trois enfants.... Eh bien! les deux derniers, les voilà perdus !

— Et comment ce malheur est-il arrivé? demanda notre hôte, qui s'est fait par sa bonté le confident et le consolateur de toutes les misères.

— Je vas vous le raconter, lui répondit la femme d'un matelot...

« Vous savez bien comme la jeunesse est imprudente et comme elle aime à jouer... Tout petits, nos enfants n'ont point peur des vagues, accoutumés qu'ils sont à voir leurs pères et leurs frères aînés constamment en mer, allant et venant dans leurs embarcations, soit qu'il fasse beau, soit que la marée soit grosse et mauvaise.

Tantôt les trois enfants Giraud étaient sortis de chez eux, à la marée basse : Guillaume, qui a tout à l'heure quinze ans, avait avec lui ses deux frères, Romain et Léonard, dont le plus âgé n'a pas dix ans; comme il faisait beau soleil, et que dans ce moment la pêche ne donne pas, il y avait malheureusement sur la jetée bien des jeunes marins désœuvrés qui jouaient aux cartes, sur ces grosses pierres que vous voyez sur le port... Guillaume ne résista point à la tentation, des camarades l'appelèrent, et

il alla jouer avec eux;... car, voyez-vous, monsieur le comte, l'amour du jeu, la passion des cartes nous sont venus, et quand nos hommes ne sont pas en mer pour gagner de l'argent, ils sont au cabaret pour en perdre;... cet exemple a porté son fruit, et les petits mousses font comme les vieux matelots. Guillaume Giraud, assis avec ses compagnons, occupé de ses cartes, n'a plus pensé à ses frères, et eux sont montés dans un canot que la marée, en se retirant, avait laissé échoué sur le sable;... mais alors la marée remontait, et bientôt ses flots vinrent battre contre les flancs de la petite embarcation dans laquelle jouaient Romain et Léonard, et pour les deux enfants c'était une joie : avant peu ils pourraient naviguer dans le port!... Encore quelques instants, et il y eut assez d'eau pour que la légère barque fût à flot. Romain avait saisi le gouvernail et *flictait* de manière à seconder le vent, qui les éloignait de terre... Pendant quelque temps, ce fut avec plaisir que les deux petits garçons se sentirent balancés sur les vagues;... mais, avant peu, Léonard se mit à crier, et Romain voulut alors regagner la jetée;... pour y diriger le canot, il fit tous ses efforts;... mais le vent soufflait contraire, et loin de se rapprocher de terre, ils étaient poussés au large!... La frayeur gagna Romain; lui aussi cria, appela Guillaume de toutes

ses forces;... mais Guillaume, jouant aux cartes, ne pensait plus à eux, puis la brise, qui commençait à fraîchir, emportait leurs voix, et sur le port on n'entendit rien... Il n'y a pas plus d'une demi-heure que la Giraud, ne voyant pas ses enfants revenir à la maison, est arrivée sur le port pour les chercher;... mais elle n'y a trouvé que Guillaume qui continuait tranquillement à faire sa partie....

« Où sont tes frères? lui demanda sa mère....

— Mes frères?.... ils doivent être là....

— Là.... Je ne les vois pas!

— Ils y étaient tout à l'heure, ma mère; ils jouaient dans un canot, où ils étaient montés.

— Mais, malheureux, je ne les vois pas,... j'ai beau regarder partout dans le port. »

Guillaume s'était levé,... était monté sur un bloc de pierre, et de là regardait et appelait; mais là où, il y a une heure, il avait vu le sable de la grève, à présent il y avait plusieurs pieds d'eau.

« Je ne les vois pas, ma mère....

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! voilà donc comment tu as gardé tes frères! comment ne les as-tu pas vus?

— Je jouais avec des camarades!....

— Je t'avais chargé de veiller sur eux....

— Ma mère, tranquillisez-vous, je vais les trouver. »

Et à peine Guillaume avait-il dit ces mots, qu'il s'était élancé à la recherche de ses frères; bondissant d'une pierre à une autre, il courait, montait et descendait, appelait, faisait des signes; ses camarades de jeu l'aidaient dans ses recherches, sa mère priait, pleurait et criait, et tout cela était en vain.... Les deux enfants, poussés par le vent, étaient déjà au large, ils n'entendaient rien de ce qui venait de terre, et les cris qu'ils ne cessaient de pousser dans leur barque se perdaient dans la distance et le bruissement des flots.

Attirés par les cris de la pauvre mère, des marins vinrent à elle; elle leur raconta en pleurant ses inquiétudes, son malheur; son beau-frère chercha partout une petite embarcation pour aller à la recherche des enfants, mais elles étaient toutes en mer, à présent que la marée était montée;.... le désespoir de la mère était au comble, et elle n'était pas seule à se désespérer. Guillaume, en entendant les plaintes, en voyant les larmes de sa mère, en pensant que si ses deux frères étaient perdus, c'était par sa faute, était devenu comme fou, et voulut se jeter à la mer. « Je nage bien, criait-il, j'irai bien jusqu'à eux. Voyez, ma mère, ils ne sont pas encore loin. » Et se débattant au milieu des hommes qui le retenaient, il continuait à crier : « J'atteindrai le canot à la nage, laissez-

moi, laissez-moi ! Je ramènerai mes frères. Et Dieu et ma mère me pardonneront. »

Alors que Guillaume voulait ainsi se jeter à l'eau pour ramener ses frères, on voyait encore, quoique à distance, le canot qui, de moment en moment, à tous les yeux qui le regardaient, diminuait de grosseur. Comme pour rendre l'anxiété de tous plus affreuse, une brume s'éleva de la mer et enveloppa tout dans son brouillard.

Enfin une barque fut trouvée, plusieurs marins y montèrent; Guillaume, malgré ses instances, n'y avait point été admis, on l'avait conduit auprès de sa mère; et elle, en jetant ses bras autour de son cou, avait dit : « Il faut bien qu'il me reste au moins un enfant !.... » Mais lui, après avoir reçu cette caresse de sa mère, se regarda comme pardonné, et, voulant mériter ce pardon, s'échappa d'auprès d'elle, et s'élança dans la mer pour regagner la barque qui venait de partir à la recherche des deux enfants. Les marins, qui d'abord n'avaient pas voulu le prendre avec eux, ne lui refusèrent plus ce qu'il demandait, et le reçurent à bord.

Voilà donc la pauvre mère restée seule !.... Oh ! non, il lui reste Dieu, *Notre-Dame de Grâce*, l'espérance et ses amis qui l'entourent. Ces amis veulent la reconduire chez elle.... « Non, je n'y

passerai pas la nuit, dit la femme Giraud, tous les lits vides de mes enfants me feraient trop de mal à voir.... Ce sera près de celle qui console et qui fait espérer, que j'irai passer les heures qui s'écouleront, jusqu'à ce que je revoie mes fils, ou du moins jusqu'à ce que je sache leur sort. »

Sept ou huit femmes ses voisines et ses amies n'ont pas voulu la laisser monter seule à la *Chapelle de Grâce*; elles vont y passer la nuit en prière avec elle, et moi et bien d'autres allons y monter après le souper de nos hommes, car, le bon Dieu le commande, il faut pleurer avec ceux qui pleurent, et prier avec ceux qui prient. »

LES VEILLÉES A LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE GRACE ; LE FRÈRE GUILLAUME.

Pendant que la femme du matelot nous avait fait le récit qui précède, pendant le temps que nous avions mis à questionner quelques marins inquiets et soucieux qui se promenaient sur le port en regardant la mer qui devenait houleuse, le soleil s'était couché, et maintenant le soir était trop avancé pour que nous pussions rien voir du haut de la côte; nous remîmes notre exploration

au lendemain, et retournâmes au château, partageant l'inquiétude des habitants d'Honfleur.

Quand nous fûmes au salon de Montplaisir, le curé, qui était venu passer la soirée avec nous, m'apprit l'origine de cette chapelle, devenue fameuse par ses pèlerinages.

C'est à *Robert le Libéral* qu'est due l'érection de cet oratoire, en grand renom depuis cinq cents ans.

Ce Robert, qu'on a tour à tour surnommé le *Libéral,* le *Magnifique,* et que quelques-uns ont appelé *Robert le Diable,* à cause des déréglements de sa jeunesse, était grandement généreux.

« Un jour, comme il oyait la messe avec devotion, il fit offrande et commanda à tous les seigneurs de sa suite de faire de mesme. Un escuyer refusant de marcher au rang que sa place lui donnoit, pour n'avoir de quoi offrir, il commanda à son aumosnier de lui offrir incontinent cent livres; lesquels l'escuyer, après avoir baisé humblement le reliquaire, jeta dans le bassin. Ce que le duc, qui était très-libéral, remarqua fort bien, et lui en fit bailler cent autres pour employer en ses menus plaisirs. »

Revenons à la chapelle. Celle que *Robert le Magnifique* avait fait construire, était sans doute plus belle que celle que l'on voit aujourd'hui. Le

vieil oratoire fut détruit par un tremblement de terre, qui fit ébouler dans les eaux la partie de la montagne sur laquelle il était bâti.

En 1602, ce ne fut plus un magnifique prince qui fit reconstruire la chapelle, mais un nommé *Gonnier*, employé au grenier à sel; à cet humble nom il faut ajouter ceux de M. de *Fontenay* et de mademoiselle de *Montpensier*, fille du révérend père *Ange de Joyeuse*, qui s'était fait capucin après la mort de sa femme.

On permit, dit une notice imprimée, à M. de Fontenay de prendre à son choix, dans la forêt de Toucques, huit chênes pour en faire la charpente. A l'aide du secours qu'il obtint de la noblesse du canton et des bourgeois d'Honfleur, il commença à élever les murailles que nous voyons de nos jours. Ces murs ne portèrent d'abord qu'une humble couverture de chaume. Mais un jeune homme de la contrée tomba dangereusement malade; c'était le fils de M. de Villars. Soins, secours, richesses, médecins habiles et nombreux n'étaient point assez pour rassurer sa famille. M. de Villars voulut avoir mieux que l'aide des hommes : il invoqua Notre-Dame de Grâce, et la Vierge-Mère l'ayant exaucé, ayant sauvé son fils, la reconnaissance du père a fait faire la couverture en ardoises et le clocher qui existent actuellement.

Comme la chapelle n'avait ni biens ni revenus, qu'elle était isolée au milieu d'une bruyère, abandonnée à quelques mercenaires chargés d'en balayer la poussière de temps en temps, et qu'il n'y avait d'autres desservants que des prêtres qui venaient volontairement et à leur gré célébrer les saints mystères pour satisfaire à leur dévotion particulière ou à la piété des pèlerins qui les priaient de s'y rendre, M. de Fontenay songea à y attacher quelqu'un qui fût obligé, par devoir, d'y venir recevoir les vœux des fidèles. En 1625, les capucins arrivaient à Honfleur pour s'y établir; quelques-uns d'entre eux eurent la desservance de la *Chapelle de Grâce;* ils la gardèrent jusqu'à notre première révolution. Alors, on le sent bien, les lumières devinrent trop éclatantes pour que l'on ne vît pas tout de suite le ridicule qu'il y aurait à garder plus longtemps sur le sol de France des capucins et une chapelle où les misères, les souffrances et les douleurs venaient prier et demander guérison, soulagement et consolation. Les pauvres religieux furent donc exilés, et la pauvre chapelle condamnée à être vendue, comme bien du clergé. Les habitants d'Honfleur se portèrent alors acquéreurs, et cet oratoire est aujourd'hui leur propriété. Louange et honneur à la population qui rachète ainsi de ses deniers l'endroit où ses pères ont été consolés !

Il y avait, près de Quillebœuf, un cultivateur, père de trois garçons; les deux derniers étaient jumeaux, et jamais deux frères nés de la même mère et le même jour ne se ressemblèrent davantage et ne s'aimèrent plus tendrement. Quand l'âge vint, tous deux se firent matelots sur le même vaisseau. Dès leur enfance ils avaient joué avec les vagues, et lorsqu'ils furent hommes, il leur fallut les plaines de l'Océan et de longs voyages. Pendant plus de vingt années, ils naviguèrent ensemble.... Mais, chose étrange!.... s'ils étaient heureux en mer, quand ils revenaient des terres lointaines, ils apprenaient toujours, en débarquant, que quelques-uns des leurs étaient morts pendant leur voyage. La première fois qu'ils allèrent au Brésil, la fortune leur sourit, l'expédition fut bonne, mais les différents objets qu'ils rapportaient à leur vieux père, ils ne purent les lui offrir, car Dieu l'avait appelé à lui pendant leur absence, et au retour, ils lurent son nom écrit sur une croix, dans le cimetière de Quillebœuf.

Une autre fois, ils revenaient de Saint-Domingue, un des deux frères était assis sur le pont, et regardait ces feux brillants, mais tristes, qui sortent des vagues quand elles se brisent; puis il s'écria tout à coup: « Oh! mon Dieu, mon Dieu! voilà que j'entends la cloche de chez nous, c'est

un glas qu'elle sonne, c'est celui de notre frère aîné. » Et c'avait été comme il l'avait dit dans son pressentiment. Le jour avait été noté, et quand les deux marins revinrent chez eux, quand ils allèrent à l'église, ils virent près de la croix noire qui portait le nom de leur père, une autre croix, celle de leur frère aîné.

« Quand vous vous en allez, leur dit une fois leur mère, vous le voyez bien, mes enfants, je suis doublement à plaindre, j'ai à craindre pour vous et pour eux. Jusqu'à ce jour, vous êtes revenus, vous; mais votre père, votre frère, ne reviendront plus !....

— C'est vrai, répondirent-ils, nous ne sommes pas heureux; rassurez-vous, bonne mère, nous ne vous quitterons plus !..... » Et ils restaient quelque temps, mais le besoin des voyages les reprenait bientôt, et c'était alors de nouveaux adieux qui coûtaient de nouvelles larmes à la bonne vieille veuve.

Une fois, elle leur dit : « Vous recommencez vos absences, malgré vos promesses; eh bien ! mes amis, adieu; à ce voyage-ci, ce sera mon tour !... » Hélas ! elle ne s'était pas trompée. Au bout de huit mois, ils revinrent, et il y avait déjà de hautes herbes sur une troisième tombe, tout à côté de celles de leur père et de leur frère.

Alors, dans la maison qui les avait vus naître et où ils s'étaient souvent réunis tous ensemble, ils se virent seuls, et un soir ils se dirent : « Remettons-nous en mer, c'est trop triste de voir vide la place de notre vieille mère, de ne plus entendre la voix du chef de famille et de trouver tant de silence autour de nous. »

Il fut donc décidé que les deux frères repartiraient bientôt pour de nouveaux voyages de long cours. Mais ce projet ne fut arrêté que par ceux auxquels il convenait; la Providence avait d'autres vues, et ne donna pas son assentiment à la résolution des deux infatigables marins..... Un d'eux, au moment du départ, tomba et se cassa la jambe.

« Il faudra que tu partes seul, dit l'invalide à Guillaume.

— Non, je resterai avec toi.

— Et qui ira toucher ce qui nous est dû à la Martinique ?

— Moi, plus tard; mais avant de partir, je veux te voir debout.

— Eh bien ! soit ; je vais me guérir bien vite; quand je serai mieux, tu partiras, tu iras recevoir le montant de notre créance, et puis ce sera la dernière affaire ; après celle-là, le repos. »

Encore un projet qui ne fut pas réalisé comme

il avait été conçu; une longue maladie survint à celui qui s'était cassé la jambe, et Guillaume fut forcé de s'embarquer avant de l'avoir revu debout. Oh! quand il remonta à bord du bâtiment qu'il aimait comme on aime son village, son cœur se serra de crainte, et il se dit: « A chaque retour au pays, j'ai trouvé quelqu'un de moins;.... cette fois, si mon frère allait aussi partir sans m'attendre!... oh! je n'aurais plus qu'à mourir, car lui, c'est la moitié de ma vie. »

Hélas! Dieu lui retira cette moitié de son existence: Guillaume était encore à la Martinique, quand il apprit que son frère avait succombé, et que lui aussi était couché près de l'église de Quillebœuf, au rendez-vous de famille.

Alors il ne garda d'argent que ce qu'il lui fallait pour revenir en France: il fonda à l'hôpital deux lits pour les matelots malades;.... et, au retour au pays, il se trouva si isolé, qu'il voulut se faire une autre famille, et il entra au couvent des capucins de Honfleur, où il prit la robe de religieux.

Le supérieur, qui savait que le frère Guillaume avait été marin, le plaça à la *Chapelle de Grâce*, pour que, du haut de la côte, il pût voir encore la mer; et quand ses devoirs le lui permettaient, quand il n'avait plus d'ouvrage dans la maison, quand il avait nettoyé la chapelle ou bêché le

petit jardin, c'était un délassement pour le vieux matelot d'aller s'asseoir au bout du *planêtre* (c'est ainsi que les habitants appellent le plateau nivelé de la montagne), et, de là, regarder l'immensité des flots. Alors, dans son esprit, les pensées de marin et les pensées de solitaire se confondaient ensemble; cette mer, tantôt calme et brillante, tantôt sombre et agitée, lui rappelait ses lointains voyages avec ce frère qu'il avait tant aimé! et puis quand il venait à se retourner, à voir sa retraite religieuse, sa petite cellule, il se répétait: « Enfin me voici au port, et je reverrai ceux qui sont partis avant moi. »

Le curé de Honfleur, qui nous racontait cette histoire à notre veillée du château, nous dit la tenir d'un vieillard qui avait souvent vu le frère Guillaume assis sous les grands arbres et contemplant de là la grande plaine des flots. Son front chauve et bruni par les feux du tropique avait une douce sérénité; sa belle barbe blanche tombait à flots d'argent sur sa robe de bure; il aurait fallu un œil bien exercé pour reconnaître, dans ce paisible solitaire, un rude fils de l'Océan.

Les petits enfants aimaient beaucoup le frère Guillaume, et bien souvent venaient s'asseoir sur le gazon autour de lui; ils lui demandaient des histoires de naufrages et de voyages lointains, que

le vieux marin aimait à raconter, mêlant toujours *Dieu* et *Notre-Dame de Grâce* à tous ses merveilleux récits. Personne mieux que lui n'expliquait les nombreux *ex-voto* qui décorent l'intérieur de la chapelle.

LE RETOUR.

C'était cette chapelle que nous devions aller visiter le lendemain matin; c'était là que la femme Giraud, que la mère des deux petits garçons emportés par la marée, passait avec ses amis la nuit en prière. Vous vous souvenez que la mère désolée n'avait pas voulu rentrer chez elle, tant elle avait eu peur de la solitude qui l'y attendait.

Sans doute que là où elle est montée pour prier, son âme est tourmentée d'angoisses; mais ses angoisses, ses tourments eussent été doublés si la pauvre femme fût restée dans sa maison déserte; car, voyez-vous, la tempête fut effroyable pendant toute la nuit : vers les neuf heures du soir une forte bourrasque s'était levée sur la mer.... Les vents déchaînés rugissaient sur la montagne et faisaient gémir les grands arbres qui entourent la chapelle. La veuve du marin entendait tous ces grands bruits de la tourmente, mais elle avait

devant les yeux je ne sais combien de tableaux où l'on voyait la *sainte Vierge*, *Notre-Dame de Grâce*, *l'Étoile des mers*, apparaissant toute rayonnante de lumière, au milieu des nuages noirs, et apaisant par un sourire et par un geste de son divin enfant toutes les fureurs de la tempête.

En face de tous ces *ex-voto*, elle disait: « Il y a eu bien des miracles faits pour d'autres,.... il y en aura peut-être un de plus, fait pour moi.... pour mes pauvres petits enfants !.... Oh, j'en suis sûre, emportés par les flots, ils auront invoqué *Notre-Dame de Grâce*. Dès qu'ils ont pu parler, je leur ai enseigné à la prier, et jamais ils ne passaient devant une de ses images sans découvrir leurs jolis fronts, les chers petits !.... »

Puis ces pensées d'espoir étaient subitement traversées par de vives et poignantes inquiétudes.... La mer eût été calme, la tempête n'eût pas soufflé, que déjà ses fils étaient dans un affreux danger ;.... deux enfants de neuf et de dix ans livrés seuls, dans une frêle barque, à l'immensité des vagues ! Mais à présent que l'ouragan rugit, que le ciel lance la foudre, que la mer soulève tous ses flots, que va devenir cet esquif sans pilote ?.... Oh ! il sera englouti et disparaîtra dans l'abîme avec les enfants qu'il porte ; il disparaîtra comme la feuille que le vent a détachée de l'arbre, et qui est tombée

sur les ondes du torrent;.... un instant on l'a vue surnager sur les eaux, mais bientôt elle a été engloutie;.... il en sera de même du canot.

Ainsi ballottée entre l'espérance et la crainte, pleurant et priant, la pauvre mère a passé toute la nuit;..... plusieurs des femmes qui avaient voulu l'accompagner avaient fini par s'endormir sur les dalles de la chapelle; elle ne les a point réveillées, mais souvent elle s'est levée de sa place, car elle n'a pas voulu qu'un seul instant l'image de Notre-Dame de Grâce restât sans un cierge brûlant devant elle. D'heure en heure elle en a mis un nouveau;.... souvent aussi elle est allée au bout de l'oratoire, elle en a entr'ouvert la porte, elle s'est arrêtée quelques instants sous le porche, pour regarder le ciel, pour voir si la tempête ne s'apaisait pas,.... pour écouter si la mer était toujours aussi furieuse.... Oh! quelle nuit d'anxiété et de prière, et qu'elle eût été plus pénible encore sans les divines espérances de la piété!

Enfin le jour parut,.... le vent s'apaisait comme un homme épuisé de fatigue, le bruit de la mer était moins fort, le ciel était gris avec des nuages tout déchirés et pendants bas sur les flots; ce n'était plus l'orage, mais c'était loin d'être un beau jour, il était encore tendu de deuil comme un lendemain de mort.

Il était six heures, quelques pâles rayons de soleil voulurent percer les vapeurs humides de l'orient et furent voilés par elles.... Cependant leur lueur tombant d'aplomb sur les flots les montra encore tout moutonnés de la tourmente de la nuit... La mer est comme nous, quand l'orage l'a agitée, il lui faut du temps pour se remettre et redevenir sereine.

La messe qui allait se dire était pour les deux petits Giraud, le curé nous l'avait dit la veille au soir, et tous les habitants de Montplaisir et de Gonneville y venaient. En entrant dans la chapelle, je reconnus tout de suite la mère de douleur, cependant je ne voyais point son visage;.... mais j'avais remarqué une femme si pieusement prosternée,.... priant avec tant de ferveur aux pieds de la statue, qu'au premier regard j'avais dit : C'est celle-là.

Le sacristain sonnait la première messe,.... au bruit de la cloche, un autre bruit se mêle, nous écoutons;.... mais il y en a une qui écoute mieux que nous tous,.... c'est la femme Giraud.... Ce bruit, nous le distinguons maintenant, ce sont les voix d'une foule qui monte la côte, et qui approche de la chapelle.... La mère des enfants perdus n'est plus aux pieds de la sainte image; comme un trait elle a traversé la chapelle;.... elle en a ouvert la

porte, elle est sous le porche;... et là, haletante, oppressée, heureuse, tremblante, elle écoute encore... Oh! si ses fils avaient péri, la foule qui arrive ne serait pas si bruyante;.... si c'était un convoi, si leurs petits corps avaient été trouvés sur les vagues ou jetés sur le rivage par les flots, ce serait en silence que la multitude monterait à la chapelle.

Voilà donc l'espérance, presque le bonheur qui reviennent à son âme;.... tous, nous sommes sortis de l'oratoire et nous nous pressons sur le *planètre* à regarder, à attendre...

Un jeune homme a devancé la foule, c'est Guillaume;.... rouge, essoufflé, n'en pouvant plus, il s'écrie du plus loin qu'il aperçoit sa mère:

« *Les petits sont revenus !*

— Où sont-ils?....

— Ils montent la côte,.... on vous les apporte, ô ma mère!

— Oh! que Dieu te bénisse pour cette nouvelle,.... viens. »

Et elle prend Guillaume par la main, et comme une folle, ou plutôt comme une mère qui va au-devant d'enfants qu'elle croyait perdus, elle se met à courir en descendant.

Au bout d'un quart d'heure, nous la vîmes rentrer dans la chapelle.... Plus de deux cents personnes, hommes, femmes, matelots, bourgeois

d'Honfleur, l'accompagnent.... Elle tient ses deux petits garçons par la main; son fils aîné Guillaume est aussi à côté d'elle. Reine qui a retrouvé sa couronne, roi qui rentre dans son palais après un long exil, ont moins de joie, moins de bonheur dans les yeux et dans le cœur que cette mère qui a retrouvé ses enfants.... Les pauvres petits ! on voit à leurs traits qu'ils ont beaucoup souffert et pleuré; ils sont jolis encore, mais comme deux roses après une nuit de pluie et de vent.... Sans être arrêtée par la foule qui commence à remplir l'humble chapelle, sans voir ceux qui la regardent, elle hâte le pas vers le sanctuaire où elle conduit ses fils; arrivée là, elle s'agenouille avec eux aux pieds de la statue, et s'écrie : *Sainte Vierge de grâce, vous les avez sauvés; je vous les consacre, qu'ils vous honorent sans cesse, et vous, veillez sur eux toujours !*

Il y a des émotions qu'il ne faut point essayer de redire : celles qu'éprouvèrent tous les témoins de cette scène sont de ce nombre; après la messe d'action de grâces que dit le chapelain, nous apprîmes de la foule comment *les deux petits* (c'était ainsi que tous les appelaient) avaient été sauvés ; le bateau passager qui vient chaque matin du Havre à Honfleur les avait ramenés. Par un bonheur inouï, la veille, au moment où le jour finis-

sait, le vent qui les chassait en pleine mer vint tout à coup à changer, et, dans le plus fort de la tempête, les poussa dans les jetées du Havre. L'aîné, déjà un peu marin, avait eu le bon sens de baisser la voile, qu'ils avaient hissée au départ, et qui, mal gouvernée, les aurait fait chavirer. Le plus petit pleurait en appelant sa mère, et tous les deux, bien souvent, au plus fort de la tourmente, avaient joint leurs petites mains, avaient prié le bon Dieu et *Notre-Dame de Grâce.*

Vers les onze heures de la nuit, plusieurs marins étaient allés sur les jetées pour s'assurer si la tempête n'avait rompu aucun câble, n'avait causé aucune avarie à leurs bâtiments, que les flots courroucés ballottaient dans le port.... Ce fut alors que, par quelque chose qui est mieux que le hasard, que, par quelque chose de miraculeux, des matelots aperçurent, près de la tour de François Ier, un canot qui n'était point amarré, et qui s'en allait chassant d'une embarcation à une autre; alors pour l'empêcher de se briser ou d'être poussé au large, ils en approchèrent.... Mais, ô surprise! ils y virent les deux enfants blottis dans le fond de la petite barque, se tenant embrassés, inondés et transis; ils étaient presque morts de peur et de froid; bien vite les marins qui venaient de les trouver les avaient enlevés du canot et portés à une

maison voisine; car, voyez-vous, ces hommes de mer, si durs, si rudes à eux-mêmes, ont sous leur veste goudronnée un cœur plein de compassion pour les êtres faibles et souffrants.

Près d'un bon feu, après avoir bu du vin chaud, les deux petits garçons reprirent de l'assurance et se mirent à raconter à ceux qui les comblaient de soins, comment, du port de Honfleur, ils avaient été emportés par la marée montante, comment la peur les avait saisis quand ils avaient vu que le flot et le vent les poussaient au large; puis ils redirent leurs frayeurs dans la tourmente, et combien ils avaient invoqué Notre-Dame de Grâce, et combien de fois ils avaient appelé leur mère et Guillaume.

Le lendemain, les matelots qui avaient trouvé *les petits* se cotisèrent pour leur acheter *des hardes neuves;* il faut, dirent-ils, *les rendre beaux et bien ficelés* à leur pauvre mère; et, quand le jour sera venu, nous demanderons aux patrons d'aller faire la conduite à ces petits Moïses qui n'ont point péri dans les eaux.

Comme ils l'avaient projeté, ces braves gens le firent, et le lendemain, bien habillés, bien propres et *bien braves,* avec de beaux rubans blancs et bleus de ciel flottant à leurs chapeaux neufs, Romain et Léonard Giraud, escortés d'une douzaine de matelots du Hâvre, montèrent à bord du bateau pas-

sager qui partait pour Honfleur. Jeunes princes qui voyagent ne sont pas plus regardés, plus entourés que les deux enfants de la veuve; tout le monde veut leur parler, leur faire raconter leur aventure; on les embrasse, on les caresse, on pense à ce qu'ils ont souffert, on pense à la joie de leur mère, et l'on en veut au bateau de ne pas aller plus vite.

La veille, vous vous souvenez que Guillaume s'était jeté à la nage, pour rattraper le canot des deux marins de Honfleur qui étaient partis à la recherche de ses frères. Mais bientôt la mer devenant trop mauvaise et la nuit étant descendue, ils avaient été contraints à rentrer dans le port. Le cœur brisé, Guillaume était allé chez sa mère, et avait été bien aise quand on lui dit qu'elle était montée à Notre-Dame-de-Grâce et qu'il fallait attendre au lendemain pour l'aller trouver.... Oh ! quand on est porteur d'une mauvaise nouvelle, il ne faut pas se hâter, on peut attendre au lendemain; il ne faut courir vite que pour les bons messages.

LE PAYS DE CAUX ET SAINTE-RADEGONDE.

Du Havre, je n'avais traversé la Seine que pour aller voir sur son autre rive MM. de Giverville et de Saint-Georges. Après ces deux visites et le pèlerinage à la Chapelle de Grâce, après avoir vu la

veuve Giraud dans sa petite maison de Honfleur, entourée de ses trois enfants, je suis revenu à la ville de François Ier, pour me rendre de là dans le pays de Caux, un des points les plus curieux à étudier de la Normandie.

Entre la ville industrielle et commerçante, et la *ferme* où j'allais passer quelques bons et tranquilles jours, je fis un temps d'arrêt, avec mon guide et mon ami, M. Le Boullenger, à Montivilliers. Il y avait là jadis une riche et royale abbaye, j'espérais en retrouver quelques beaux débris, mais je fus trompé dans mon attente. Aujourd'hui l'église conventuelle est réunie à l'église paroissiale; cet ensemble est imposant. Je remarquai l'emplacement de l'ancien chœur des religieuses. Là, de grandes dames, des princesses avaient loué le Seigneur; à cette tribune d'une ravissante architecture, quelque abbesse du sang royal aura prié.....

Dans les bâtiments de l'abbaye, l'industrie a remplacé la prière et la méditation; elle y est venue établir une raffinerie de sucre.

Une demi-heure après être sortis de Montivilliers, nous nous trouvâmes dans une de ces immenses plaines du pays cauchois, où la verdure et la richesse s'étendent comme une mer. Au désert, c'est du milieu des sables jaunes et arides que s'élèvent les oasis;... ici c'est du sein même de l'abon-

dance que montent çà et là, au-dessus des blés, de grands bouquets d'arbres.

Parfois, on dirait un immense parc anglais ; ces moissons verdoyantes, vues à distance, semblent les pelouses ; les fermes avec leurs ombrages sont comme des massifs et se repoussent les uns les autres ; pour allonger la perspective au milieu de tout cet espace vert, les chemins se dessinent en sinuant et sont les allées de ce gigantesque jardin.

Dans une plaine si unie, où pas la plus petite colline ne s'élève, on croirait qu'il est difficile de s'égarer, car là, l'œil devrait apercevoir tout de suite la demeure que l'on cherche. Eh bien ! il n'en est point ainsi, et le voyageur perd souvent sa route, à travers tant de choses qui se ressemblent.

Ici toutes les fermes ont le même aspect et le même entourage : leurs cours, toutes plantées de pommiers, toutes ceintes de hauts fossés, sont comme autant de petits camps retranchés. La crête de chacun de ces fossés cauchois est assez large pour que l'on s'y promène. Plantée à droite et à gauche, c'est le boulevard qui entoure la place.

Je ne sais plus quel souverain étranger, je crois que c'est l'empereur Joseph II, prétendait que, grâce à ses fermes, le pays de Caux devenait comme une position militaire.

Pour un Breton qui se souvient de son pays, et

qui parcourt cette riche et opulente plaine cauchoise, c'est une admiration, un étonnement continuel : habitué aux modestes métairies de nos campagnes, à la vue de ces jolies barrières peintes en gris ou en blanc, entre deux piliers de briques rosées, il croit d'abord que c'est l'entrée de quelque noble manoir, il se penche à la portière de la voiture ou se grandit sur ses étriers pour mieux voir ce qu'il présume être un château, et il reste tout surpris quand il n'aperçoit, sous les grands arbres qu'il a vus de si loin, qu'une maison basse bâtie en bois, briques ou en petites pierres, recouvertes de plâtre ; sur le fond clair de ces masures, tranchent en gris-foncé ou en olive, les traverses, les montants et les chevrons de charpente. Les volets bien verts et les vitres bien luisantes donnent tout de suite un air de propreté et de confortabilité rustique à la maison du fermier.... Oh! il y a loin de là à la cahute enfumée du paysan de nos bruyères. Mais malgré toute la différence, le paysan breton mourrait de langueur dans cette habitation, parce qu'elle ne serait pas bâtie dans son pays ; à ce Breton, c'est l'air de la Bretagne qu'il faut. Cet air, tout âpre et rude qu'il est, *c'est sa santé;* sous un climat plus doux, sous des ombrages plus frais, dans des champs plus fertiles, il dépérit et s'écrie avec un des plus nobles fils de la Bretagne :

O mon pays, sois mes amours,
Toujours!

Dans ces plaines si admirablement cultivées du pays de Caux, point d'accidents de terrain; à l'horizon point de dentelures, mais de longues lignes droites et sans courbures, seulement de distance en distance des clochers... Au milieu de tant d'abondance, les laboureurs ne pouvaient oublier le Dieu qui jaunit et mûrit les moissons.

Après quelques hésitations, après des détours inutiles, M. Le Boullenger et moi atteignîmes enfin le gîte après lequel nous soupirions. Comme la demeure du sage, la maison de M. Boucherot, chez lequel nous nous rendions, est à l'écart, bien abritée, bien cachée au fond d'une de *ces cours* que j'ai essayé de décrire; à l'extérieur tout est simple, à l'intérieur tout est confortable et de bon goût. Dans les cours, des instruments aratoires, des charrues de vieux et de nouveaux modèles, et dans les chambres, les meilleurs livres et les plus jolis dessins; au dehors toute l'animation du travail, au dedans les plus douces et les meilleures causeries.

De cette bonne et tranquille retraite, j'ai fait plusieurs excursions pleines d'intérêt à Saint-Jouin, à Berneval, à Étretat à Gonneville.

Dans ce dernier bourg, je remarquai une église

catholique tout nouvellement bâtie; elle est due à un protestant. Je m'en étonnai, mais on m'expliqua la chose. *Cette église* peut décider l'établissement *d'un marché*, peut faire vendre bien mieux les denrées; aujourd'hui pareils avantages sont pris en considération, et quand tout cela me fut dit, mon étonnement cessa.

ÉTRETAT ET LE DÉPART DU CURÉ.

Parmi tous les lieux que j'ai vus dans mes différentes pérégrinations, il y en a peu qui m'aient autant frappé que le petit village d'Étretat. Après toute cette riche mais plate uniformité de la plaine cauchoise, le contraste qu'offre Étretat m'a ravi : là, il y avait quelque chose de rude et de sauvage qui me délassait de la mollesse de l'abondance. Dans les champs si bien peignés de la plaine, la main de l'homme avait montré ce qu'elle sait faire; à Étretat, les rochers que les vagues ont percés, pour y faire comme un arc de triomphe, redisaient la puissance du Créateur. Une demi-lieue avant d'arriver au village que battent les flots, on s'aperçoit que le paysage va changer; entre les touffes d'arbres qui avoisinent les fermes, on a vu luire sous les rayons du soleil comme de grandes plaques d'ar-

gent; c'est la mer. Le terrain commence à perdre de son niveau et à s'incliner; puis bientôt la pente devient plus roide; les arbres des champs, les éternels pommiers normands, ne sont plus aussi droits; le vent qui vient de la mer les a tous courbés; s'ils avaient poussé loin du vaste Océan, ils seraient droits et tout chargés de fleurs, mais on les a placés tout proche de la puissance, et son souffle leur a fait perdre de leur beauté.

Le chemin rocailleux qui descend à Étretat a, à sa droite, une coulée de prairies abritées par deux coteaux assez rapprochés; au milieu de ces prés coulait autrefois une petite rivière qui s'en allait, en serpentant, se jeter dans la mer; il y a deux cents ans qu'elle s'est ennuyée de couler au soleil, et que, se donnant les airs de quelques grands fleuves, elle a soudainement disparu après s'être creusé un lit souterrain; on ne voit plus ses eaux, mais son cours la trahit, on sait par où elle passe; quand les ardeurs de l'été ont jauni toute l'herbe, on aperçoit dans la prairie comme un long ruban bien vert, c'est sous cette herbe fraîche et qui repose les yeux que coule la capricieuse rivière;... puis à quelques pas des vagues, on la revoit bouillonner et sortir d'entre les galets pour aller se perdre dans la mer.

Quelques pauvres cabanes de pêcheurs composent le hameau; elles se trouvent menacées d'un

côté par les flots de l'Océan, et de l'autre par des torrents d'eau que les pentes des terres déversent contre elles en hiver; et, comme si ces dangers n'étaient point encore assez, la rivière, en se creusant un passage souterrain, a miné leurs fondations.

Étretat n'a pas toujours été aussi pauvre; son église atteste qu'il a eu jadis son importance et une population bien autre que celle d'aujourd'hui. J'y ai vu un jeune prêtre, qui était placé comme une harmonie de plus, dans cette paroisse isolée. Car, après Dieu, ce que ce curé aimait le plus, c'était son pays, sa verte Normandie, avec tous ses vieux souvenirs; dans cette sauvage solitude, quand il ne prie pas, quand il n'instruit pas, quand il ne console pas, quand il ne secourt pas les pauvres, il étudie les antiquités du pays de Rollon et de Guillaume le Conquérant. Et n'allez pas croire que la sérieuse étude des temps passés dessèche son esprit et *dépoétise* son cœur; non, il aime la rudesse des lieux qui l'entourent, il aime le bruit des vagues battant contre les rochers, il aime les histoires que lui disent ses paroissiens revenant de la pêche, et souvent la nuit, sous le firmament étoilé qui raconte la gloire du Très-Haut et devant les flots soulevés de la mer qui redisent sa puissance, il prie et élève son âme.

Avec un charme que j'affaiblirais en le transcrivant, ce jeune prêtre selon le cœur de Dieu et des hommes de bonne volonté, me fit le récit du départ de son prédécesseur.... « Ah! me disait-il, celui-là, c'était le père des pauvres, le consolateur de la contrée! Il aurait dû rester ici toujours. Mais ses chefs apprirent que l'air trop vif de la mer ruinait sa santé, et que, s'il demeurait encore deux ans si voisin des flots, il s'éteindrait comme un cierge de l'autel trop exposé au vent. Alors ils lui ordonnèrent de quitter Étretat sa paroisse chérie, et de venir prendre la direction d'une cure plus voisine de Rouen. »

Le prêtre qui a tout quitté, père, mère, frère, sœurs et le toit natal pour s'attacher au Dieu qui dit: *Enseignez en mon nom;* le prêtre, auquel les affections d'époux, de père, sont interdites, porte cependant au dedans de lui, comme nous faisons tous, un cœur fait pour aimer. Alors ce besoin de s'attacher à quelque chose retombe sur le lieu qu'il habite, sur les occupations qu'il y trouve. Le bon prêtre aime sa paroisse comme une mère, comme une épouse, comme une autre famille; là, il a consolé tant de douleurs, allégé tant de souffrances, secouru tant de misères, béni tant d'unions, élevé tant d'enfants, administré tant de vieillards, jeté l'eau bénite sur tant de tombes, que son âme s'est

mêlée, identifiée, fondue, pour ainsi dire, dans toutes les émotions de ceux qu'il appelait ses enfants et ses frères ;.... aussi, quand il lui faut, par obéissance à ses chefs, se séparer de son troupeau, il y a déchirement, et si le pasteur osait, il dirait à son évêque : Où ferais-je autant de bien qu'ici ? Mais non, il faut être soumis pour enseigner la soumission, et le curé, sans murmurer, charge son petit bagage, ses livres, le crucifix que lui a donné sa mère, et se met en route.

Le curé d'Étretat avait reçu l'ordre de l'archevêque ; le jour de son départ était fixé ; il monta en chaire, et dans le prône du dimanche fit ses adieux à ses paroissiens. La voix du prêtre tremblait d'émotion, et chaque fois qu'il venait à prononcer les mots de *frères* et d'*enfants*, il sentait des larmes lui venir aux yeux. Ces enfants, ces frères, c'était le lendemain qu'il allait les quitter. Si celui qui allait partir était ému, ceux qui recevaient ses adieux l'étaient aussi. Dans toute l'assistance, pas un cœur froid, pas un œil sec ; jeunes et vieux, petits et grands, riches et pauvres, tous auraient voulu retenir *leur bon curé*.

Après la grand'messe, il y avait foule au presbytère, et là, les anciens, les hommes influents de la paroisse, apprirent, de la vieille gouvernante, l'heure à laquelle M. le curé devait partir.

C'est bon, dirent-ils, *nous lui ferons la conduite.*

Quand ils furent tous éloignés, la fidèle Marthe apprit à son maître que le lendemain toute la paroisse serait debout pour le conduire jusqu'aux limites de la commune.

« Pour leur éviter cette peine, pour ne pas les déranger de leurs travaux, dans ce moment de pêche, je partirai à quatre heures du matin au lieu de partir à six, et quand ils viendront, vous leur direz, Marthe, que, pour éviter le déchirement de nouveaux adieux, je suis parti avant le jour, et que ma dernière messe a été dite pour eux. »

Je ne sais si Marthe a été indiscrète, si elle a redit à quelques-uns les projets du curé, mais le lundi, dès la petite pointe du jour, le presbytère était entouré d'une multitude d'hommes et de femmes. En voyant tout ce monde, le prêtre eût été contrarié, s'il n'avait été touché de cet empressement.... En passant au milieu de cette foule, il leur montra l'église, et leur dit : « C'est là qu'il faut que j'aille chercher de la force et de la résignation. »

L'église fut bientôt pleine; plus d'une fois pendant la messe, le curé, en se retournant du côté des fidèles et en leur donnant la paix du Seigneur, sentit ses genoux trembler. Le moment de la séparation était venu; les infirmes, les malades,

les aveugles, les estropiés, ceux qui ne pouvaient marcher, étaient rassemblés sous le porche, et plusieurs s'écrièrent : « Vous nous abandonnez, qu'allons-nous devenir ?

— Mes enfants, je pars, mais Dieu reste avec vous, et le pasteur qui va venir vous aimera comme je vous ai aimés. »

Pour sortir d'Étretat, pour gagner la plaine de Saint-Jouin, la côte est roide et dure ; cependant les vieillards, les femmes, les enfants accompagnaient tous le curé, qui marchait en tête de ce touchant cortége. Les anciens de la paroisse, les marguilliers, étaient les plus rapprochés de lui. Sur le haut de la côte s'élève une croix de pierre portée sur quelques marches de granit ; là, le curé monta, et, se retournant du côté de la multitude qui l'avait suivi, il demanda à haute voix :

« Mes amis, mes enfants, me regardez-vous toujours comme votre père ?

— Oui, oui, répondirent des centaines de voix.

— Eh bien ! on doit obéir à son père, m'obéirez-vous ?

— Oui, oui ! crièrent les mêmes voix.

— Alors, séparons-nous ici ; obéissants à mon dernier ordre, redescendez au village, et maintenant que je suis arrivé à la plaine, laissez-moi

cheminer seul. Me séparer tout à fait de vous tous m'est un pénible sacrifice ; je le fais au pied de la croix... Mes enfants, cette croix nous donne à tous rendez-vous dans une céleste patrie où il n'y aura plus de départs!... adieu! adieu!...

— Bénissez-nous! » cria la foule.

Des marches du calvaire, les yeux pleins de larmes, les mains levées et étendues, le prêtre bénit ainsi la foule agenouillée dans le chemin :

« Que le Dieu qui mûrit les moissons bénisse vos récoltes !

« Que le Dieu qui commande aux flots, les arrête au seuil de vos demeures!

« Que le Dieu qui rendit, par un miracle, la pêche de ses apôtres abondante, emplisse vos filets !

« Que le Dieu qui donne la pâture aux petits des oiseaux, donne toujours, par les mains de la charité, du pain à vos pauvres!

« Que le Dieu qui aime les saintes amitiés, rende celle qui existe entre vous et moi durable et forte, malgré notre séparation.... Mes enfants, priez pour moi, comme je prierai pour vous. »

C'était avec ces paroles que le ministre de Dieu bénissait ceux dont il s'éloignait, et, pendant cette bénédiction, les malades et les infirmes qui

étaient restés sous le porche de l'église sonnaient les cloches, comme pour répondre à sa voix.

Souvent, quand on raconte, on sent l'insuffisance des mots ; on voudrait être peintre, avoir une toile, des couleurs, des pinceaux, et pouvoir faire un tableau vrai de ce que l'on ne dit pas comme on voudrait le dire.

Figurez-vous, debout sur les marches du calvaire rustique, au pied de la croix, le jeune prêtre, les bras levés, les mains étendues, bénissant la foule des pêcheurs; des paysans agenouillés sur le chemin avec leurs femmes et leurs filles. Les petits enfants sont venus se grouper tout à côté du curé, leur meilleur ami, qui répétait sans cesse comme son divin maître : « Laissez, laissez les petits venir jusqu'à moi. »

Puis au bas de la côte, sur le rivage, entre les galets et les prairies, le petit village d'Étretat avec sa vieille église et son cimetière tout hérissé de croix mortuaires; au delà la vaste, la majestueuse mer!

N'y a-t-il pas là de quoi inspirer un peintre?

LE ROYAUME D'YVETOT.

J'avais toute ma vie entendu parler du roi

d'Yvetot. Je voulus visiter son royaume, et j'arrivai dans la capitale de ses États un samedi soir. Comme tant d'autres royautés, celle-là a disparu, et j'ai vainement cherché des débris de sa puissance. En revanche, j'ai beaucoup entendu parler de la paix et de la prospérité qu'elle avait jadis assurées à la population soumise à son sceptre. Eh! mon Dieu! pour le bonheur il ne faut pas beaucoup de place; monarque qui règne sur un trop vaste empire, ne peut pas voir toutes les injustices, ne peut pas entendre toutes les plaintes, ne peut pas secourir toutes les misères. Le roi d'Yvetot, qui, entre son repas du matin et celui du soir, était à même de parcourir, sans fatigue, ses États, n'était point exposé à ne pas savoir, à ne pas connaître; et ce n'était pas dans son royaume que l'on disait : *Si le roi le savait !*

Que la royauté d'Yvetot ait donné du bonheur à ceux qui lui étaient soumis, je suis loin de le contester, mais je regrette qu'elle n'ait pas laissé souvenir d'elle par quelques monuments. La petite capitale de ce petit État n'en a pas un à montrer. Son aspect est riant et propre, son industrie active, et l'esprit de ses habitants, calme, sage et calculateur.

Le dimanche, lendemain de mon arrivée, j'allai à la grand'messe; l'église est belle et richement

ornée; le service divin s'y fait avec pompe; et j'y ai vu à l'autel le fils de l'hôte qui nous faisait noblement les honneurs d'Yvetot, Mme Lefebvre.

Le sang du pays est remarquablement beau; les femmes de la contrée le savent; aussi elles cherchent, par la singularité et la hauteur démesurée de leurs bonnets, à attirer les regards. Ces bonnets de mousseline très-claire, posée sur des fonds bleus ou roses, et dont les barbes et le fond sont bordés de dentelle haute de plusieurs doigts, sont une vraie réminiscence des *henins* que l'on portait sous Charles VI et Charles VII, coiffure si dispendieuse et si ridicule, qu'un missionnaire breton, Thomas Connecte, allait par toute la France, prêchant contre les *henins, ruine des familles et vraie perdition des femmes, et pour quels, faut hausser et largir les huis ou croisées.*

Ces *henins* sont continués dans les bonnets des Cauchoises, et l'on nous a montré une de ces coiffures appartenante à un riche fermière des environs d'Yvetot; ce bonnet était estimé près de trois mille francs, tant à cause des dentelles, qu'à cause des épingles d'or à grosse tête qui le fixaient sur la chevelure. Semblable *édifice* est exposé au vent, et il faut le maintenir pour qu'il ne s'en aille pas par-dessus les moulins.

Revenons au royaume d'Yvetot. Quand la riche

et belle province de Normandie fut réunie à la couronne de France, sous Philippe-Auguste, les Normands étaient encore assez puissants pour bien faire leurs conditions en venant à union; leur pays avait une gestion communale qu'ils ne voulaient pas perdre. Les avantages de leur antique organisation, leurs coutumes se seraient éteints, s'ils eussent été purement et simplement réunis au domaine royal de France, sans rien conserver qui leur fût propre et inné. Quelques-unes des parties de la terre de Rollon et de Guillaume le Conquérant, telles que Rouen et les autres villes, étaient gouvernées par des maires et des notables, gardiens des priviléges. Avec ces garanties, l'active bourgeoisie retrouvait l'héritage moral et politique des ancêtres. Quelques autres parties vivaient sous la domination des seigneurs, qui, bien que relevant du roi, n'en avaient pas moins, sous beaucoup de rapports, une autorité indépendante.

Entre tous ces gouvernements divers rattachés au trône de Valois, il faut distinguer, comme un phénomène unique en son genre, la terre d'Yvetot, érigée en royaume, il y a bien des siècles.

L'origine de cette miniature de royauté se perd dans la nuit des temps. Voici comment Dumoulin, curé de Maneval, du Haillan, Masseville et autres historiens normands racontent la fondation de ce

royaume, qui n'a pas fait de conquêtes, qui n'a point fatigué les voix de la renommée pour publier ses victoires, mais qui, pendant plusieurs siècles, dans son cercle très-restreint, a donné du bonheur à ceux qui y vivaient.

Pour savoir comment le pays d'Yvetot a pris le titre ambitieux de royaume, il faut remonter à nos rois fainéants, ou plutôt aux règnes de leurs maires, à ces temps arides que nous pourrions appeler les landes de notre histoire ; jours où de débiles monarques étaient tirés de leurs palais, par les ambitieux qui avaient usurpé leur pouvoir, et étaient, au retour du printemps, montrés à leurs peuples, dans les assemblées de la nation, mais montrés comme des femmes, car ils n'y venaient que parés de longues robes, de colliers d'or, et coiffés de couronnes enrichies de pierreries.

Clotaire avait un favori dont toute sa cour était jalouse ; c'était Gauthier d'Yvetot. Partout, mais surtout dans les palais des rois, la faveur a ses dangers à côté de ses avantages. Gauthier était franc et loyal, et servait son maître avec dévouement, cherchant toujours à modérer ses fréquentes colères.

Un jour, Clotaire fut obligé de quitter Soissons pour aller apaiser une révolte, sur la frontière de ses États. Gauthier d'Yvetot, comme de coutume,

s'apprêtait à suivre le roi, car il aimait à le servir sur un champ de bataille, bien mieux qu'au palais; son armure était brillante et son palefroi était prêt, quand le roi lui dit : « Tu ne viendras pas avec moi, je te laisse avec la reine.

— Seigneur, elle a ses chapelains, son confesseur, ses chambellans et ses gardes; laissez-moi vous suivre, puisque vous allez guerroyer.

— Non, répondit Clotaire, ma résolution est prise, ma volonté arrêtée, cette fois tu ne m'accompagneras pas. »

Gauthier resta donc auprès de la belle et pieuse Radegonde, qui avait, depuis plus de deux ans, pris la cour en dégoût et la couronne en dédain. Elle qui aspirait au ciel, demandait à Dieu d'échanger sa vie de reine contre celle de recluse, et son palais contre un cloître. Pendant l'absence du roi, elle vit plusieurs fois saint Médard, et elle lui raconta avec tant de larmes ses ennuis, elle lui répéta avec tant de douleur : « La couronne m'a blessée au front, et pour le guérir il me faut le voile des épouses du Christ, » que le saint lui répondit : « Eh bien! je vais aller vers votre royal époux, je l'assurerai que vous l'aimez plus que tout autre homme sur la terre, mais que vous aimez Dieu mieux que lui. »

Forte de l'appui du saint, Radegonde fit part à Gauthier du projet qu'elle avait de déposer sa couronne de reine et de se retirer, comme recluse, dans l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers.

« Ah! s'écria le sire d'Yvetot, si la pitié et la bienfaisance s'éloignent du trône, qui donc intercèdera pour des sujets opprimés? Comment les malheureux oseront-ils désormais aborder le monarque, quand ils ne verront plus à ses côtés celle qui tempérait les rigueurs du pouvoir souverain par ses grâces et sa douceur, celle qui souvent mêlait ses larmes à leur douleur? »

Mais Radegonde, impatiente de prononcer ses vœux, hâta son départ; blanche colombe du ciel égarée ici-bas, elle ne voulait plus reposer ses ailes sur un trône sanglant, et prenait son vol vers la solitude de la paisible forêt pour y attendre l'aurore du jour éternel.

Arrivée à Poitiers, la belle et jeune reine coupa sa longue chevelure parfumée et la remit aux mains de Gauthier en lui disant: « Elle ne m'appartient plus, elle est à mon maître et au tien, tu la lui donneras à son retour de la guerre. »

Cependant le cruel, le farouche Clotaire était de retour à Soissons; avant d'y arriver, il avait vu saint Médard, qui lui avait appris la résolution de la reine. A cette nouvelle, le monarque irascible

était entré dans une violente colère et avait presque porté la main sur l'homme de Dieu.

Gauthier avait tout appris et savait le danger qu'il courrait en remettant au roi la chevelure de Radegonde; mais comment ne pas remplir son message? Il n'hésita donc pas, et se présenta devant Clotaire.

« Je suis ici depuis quelques jours, et je ne t'avais pas encore vu, dit le roi d'une voix qu'il cherchait à rendre douce.

— Messire, j'arrive à l'instant même....

— De Poitiers! ajouta le monarque avec un accent qui annonçait un prochain éclat de fureur.

— Oui, Messire,.... et je suis chargé de remettre à mon très-redouté maître et seigneur ce message.

— Ah! un message,.... et de qui?

— De la reine.

— De la reine que tu m'as ravie, traître! »

En disant ces derniers mots, Clotaire, furieux, écumant, s'est levé de son siége royal, et, tirant son épée, a frappé de plusieurs coups son fidèle chambellan, qui s'était mis à genoux pour lui présenter le petit coffret de cèdre contenant les cheveux de Radegonde.

Or, c'était le jour du vendredi saint, jour de

compassion, de douleur et de miséricorde, que Clotaire commit ce meurtre.

Il fallait une expiation.

Ce crime parut à la cour de Rome un acte barbare et impie. Le pape signifia à Clotaire qu'il eût à réparer, sous peine d'excommunication. Le roi, déférant aux injonctions de l'Église et cédant surtout à ses remords, ordonna que les héritiers de Gauthier, et tous ceux qui, à l'avenir, possèderaient Yvetot, seraient entièrement affranchis de la juridiction et de l'hommage des rois de France; ce qui érigeait cette terre en principauté absolue (1).

L'érection de la seigneurie d'Yvetot en royaume fut longtemps respectée; un grand nombre de lettres patentes, d'ordonnances et arrêts font mention du roi d'Yvetot. Aussi, au pays normand, les rimes suivantes sont-elles devenues populaires :

Au noble pays de Caux
Sont quatre abbayes royaux,
Six prieurés conventuaux,
Six barons de grand arroi,
Quatre comtes, trois ducs, un roi.

(1) L'abbé Vertot entreprend de prouver que l'érection du pays d'Yvetot en royaume est une fable. C'est aussi l'opinion de Duplessis; mais ce docte écrivain, en contestant l'acte d'érection, a reconnu que cette terre a acquis, par l'usage, le titre de royaume, et il rapporte vingt titres qui le confirment.

Ce petit État a été considéré comme indépendant ; il avait son code coutumier et sa monnaie. Yvetot, dans les temps un peu reculés, ne fournissait ni troupes, ni argent, soit aux ducs de Normandie, soit aux rois de France : on n'y connaissait ni le ban, ni l'arrière-ban, non plus que les assignations à la cour du parlement de Paris, ou à l'Échiquier de Normandie. Trop peu étendu pour être convoité, le royaume d'Yvetot devait à l'humilité de ses frontières les douceurs d'une paix éternelle, et n'avait point à entretenir à grands frais des forteresses et des soldats. Sous les toits de ses maisons, sous l'ombre de ses féconds pommiers, il y avait de la joie, du repos et du bonheur, parce qu'il y avait de la justice et de la paternité dans le pouvoir... Là, il y avait aussi l'amour de la patrie, car, voyez-vous, mes jeunes amis, nos frontières sont reculées, notre France est vaste, grande, forte et puissante, et nous devons tous, au péril de notre vie, la maintenir telle ; mais, fût-elle petite et faible, il nous faudrait l'aimer, la défendre encore ; car là seraient les autels de notre Dieu, les souvenirs de nos ancêtres, les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants.

RETOUR A ROUEN. — JEANNE D'ARC.

Du tout petit royaume d'Yvetot, je suis revenu à la grande ville de Rollon et de Guillaume le Conquérant, et, comme si la belle procession de la *fierte de Saint-Romain* avait encore lieu, je trouvai toutes les hôtelleries pleines.

Quand une fois la religion a enraciné une habitude dans un pays, cette habitude dure longtemps encore après que ce qui l'avait fait naître n'existe plus. Ainsi, le beau privilége qu'avait le chapitre de la cathédrale de Rouen, de délivrer, chaque année, au jour de l'Ascension, un criminel condamné à mort, a été détruit, comme tant d'autres belles et saintes coutumes; mais, parce qu'il y a plusieurs siècles les populations normandes s'étaient accoutumées à venir à Rouen à pareil jour, elles y viennent encore; ce ne sont plus les mêmes flots, mais le torrent roule toujours dans la même direction. C'était cependant, pour toute la Normandie, une belle fête que celle *de la fierte*: pour *Rouen*, c'était un moment de joie et de dévotion, de plaisir et de fortune. A cette époque, les nobles propriétaires, les membres du parlement revenaient de leurs terres, et les industriels,

les fermiers, les marchands se donnaient rendez-vous à *l'Ascension*... Aujourd'hui la délivrance du condamné n'existe plus, mais l'habitude de venir en ville subsiste toujours. Au *vieil hôtel de France,* dans la Grand'Rue, je n'ai plus trouvé mon logement accoutumé, et je suis allé m'établir sur la place de la Pucelle.

Sur cet emplacement, devenu *le marché aux veaux*, il y a cinq cents ans qu'une grande tragédie a été jouée, tragédie qui jeta du sang et de la honte à l'Angleterre et à la France.

A l'Angleterre, qui tuait une sainte et une héroïne; à la France, qui laissait immoler Jeanne la Pucelle!

Rouen a assisté, les bras croisés, à l'affreuse tragédie, et, depuis ce jour, a mal expié la honte de n'avoir pas délivré des mains des Anglais la fille inspirée qui avait arraché la France au joug de l'étranger.

Tout ce que la mort a d'horrible, tout ce que la haine peut inventer d'humiliations et d'outrages fut réuni pour le supplice de la courageuse vierge. *Elle fut brûlée à petit feu, pour s'estre vestue en habits d'homme; chose à Dieu abominable : elle fut brûlée parce qu'elle estait superstitieuse, devineresse de diables, blasphémeresse de Dieu.* Injures absurdes dont on la poursuivit presque sur le bûcher, et

que l'on avait pris soin de tracer en gros caractères sur des bannières portées devant elle au lieu du supplice.

Sur la place, où le mauvais goût a lourdement construit cette fontaine, qui ne versera jamais assez d'eau pour effacer la tache et la honte qui ont été faites là à la France, avaient été dressés trois échafauds : sur l'un étaient les juges et les assesseurs ; sur l'autre, Jeanne et les prélats ; le troisième était celui du supplice.

Le peuple a parfois des moments d'engourdissement dont on aurait de la peine à se rendre compte : lui qui a tant et de si bruyantes voix, tant de bras, tant de mouvement, devient tout à coup muet, immobile, et comme paralysé dans tous ses membres. Le peuple de Rouen avait été saisi d'une de ces soudaines stupeurs, lorsqu'il ne s'opposa point à l'horrible exécution de Jeanne la Pucelle ; lorsqu'il laissa les Anglais conduire, à travers ses rues, la sainte et héroïque vierge à son bûcher de mort.

En ce temps-là, comme depuis, ceux qui voulaient le mal étaient d'habiles menteurs, et, pour rendre la population de Rouen indifférente au sort de Jeanne d'Arc, ses juges, ou plutôt ses bourreaux, avaient répandu d'horribles calomnies contre elle. Alors le peuple était pieux et dévot ; eh bien ! les Anglais répétèrent que leur prisonnière

était impie; ils écrivirent sur le poteau de son bûcher, sur la bannière qui ouvrait son cortége funèbre, que la condamnée *était devineresse de diables et blasphémeresse de Dieu.*

Je ne puis, sur cette place de la Pucelle, m'empêcher de rappeler ce qu'était Jeanne d'Arc; pour la peindre en peu de mots, je vais prendre quelques fragments d'un récit fait par *Jehan d'Aulon,* écuyer de la noble fille;..... voici comment il raconte son arrivée à la cour de Charles VII, son héroïque courage et ses derniers moments.

« La ville de Chinon, que vous voyez aujourd'hui si belle et si brillante (le chevalier parle de l'époque où les cours de France et de Bretagne y étaient assemblées) (1), était triste et désolée quand la fille de Vaucouleurs y arriva. Nous étions tombés si bas, que nous ne pouvions plus espérer: toute cette fleur de chevalerie qui entoure aujourd'hui le roi de France, était avec lui; nous étions donc beaucoup autour de ce roi, que les Anglais, par dérision, avaient appelé le *roi de Bourges.*

« Dans ces jours de découragement, je me rappelle combien nos épées et nos lances nous semblaient pesantes. Nous sentions que Dieu les avait émoussées dans nos mains, et que le salut ne

(1) Chronique du treizième siècle.

dépendait plus de nos bras et devait nous venir d'en haut.

« A certains maux, il n'y a que les remèdes du Ciel; nous en étions là.

« Jeanne alors parut.

« Quand le bruit se répandit à Chinon que la fille inspirée, que la prophétesse, que celle qui conversait avec les anges et les bienheureux était aux environs de la ville, une grande foule se porta au-devant d'elle; et ce n'était pas seulement du menu peuple et des femmes; dans la multitude on reconnaissait beaucoup de chevaliers et de gens de haut parage; le besoin d'espérer était partout; et les grands et les petits, voyant que tous les secours humains ne les délivraient pas, en attendaient d'ailleurs.

« Six ou sept personnes, parmi lesquelles étaient son frère et un prêtre, accompagnaient Jeanne d'Arc; depuis son départ de Vaucouleurs, elle cheminait à leur tête, sur le cheval que lui avaient donné Jacques Alain et Durand Laxart. Son vêtement était pauvre et de peu d'apparence; et ceux qui venaient après elle n'avaient ni renom, ni habileté militaires; ils n'avaient que foi dans l'envoyée du Ciel. Aussi, en voyant cette jeune fille et cette mince escorte, plusieurs d'entre nous, et

je confesse que j'étais de ce nombre, nous souriions amèrement, en disant :

« *Est-ce de là que le salut doit nous venir?* Parmi les officiers de la maison du roi, il y en avait beaucoup qui pensaient comme nous ; car Jeanne ne fut pas menée tout de suite au château où était le roi, elle fut logée chez une bonne femme auprès du castel de Chinon.

« Cependant tous ceux qui l'avaient approchée, tous ceux qui avaient conversé avec elle, en faisaient d'admirables récits et vantaient sa beauté, sa modestie et son courage.

« Je voulus juger par moi-même de cette merveilleuse fille, et je fendis la foule pour parvenir jusqu'à elle. Quand j'arrivai dans la petite chambre où elle devait loger, elle venait, pour se rafraîchir, d'ôter son casque; ses cheveux châtains étaient séparés sur son front, tombaient en boucles autour de son cou, et n'étaient pas plus longs que ne les portaient alors les jeunes chevaliers, écuyers et pages : son teint, d'une grande blancheur, était animé par la chaleur de la route; ses yeux étaient doux comme ceux d'une femme, et fiers comme ceux d'un guerrier ; elle avait en même temps de la modestie et de l'assurance, quelque chose de noble et de villageois : en se montrant, elle commençait sa mission, car elle s'emparait des cœurs; mais il

faut que j'explique ma pensée, c'était du dévouement, du respect, de l'admiration qu'elle savait inspirer.

« Quand je fus bien près d'elle, je lui dis, non sans une grande émotion :

« — Eh bien ! jeune fille, vous voilà bien loin de vos moutons, au milieu de tant d'hommes d'armes !

« — Ainsi l'a voulu Messire qui m'envoie.

« — N'avez-vous pas peur avec nous ? ici vous n'aurez plus le repos et la paix des champs, vous ne rencontrerez que fatigues et dangers.

« — C'est pour cela que je suis née;... c'est pour cela que je suis née;... j'aurais mieux aimé rester à filer ma quenouille avec ma pauvre mère ; mais ce n'est pas moi qui viens, c'est lui qui me guide, c'est lui qui m'a dit : « Va-t'en trouver gentil Dauphin de France. » Me voilà !... pourquoi ne me conduit-on pas auprès de monseigneur le Dauphin ?

« — Dites le roi, répliquai-je.

« — Quand il aura été sacré dans l'église de Reims, répondit Jeanne.

» — Vous avez donc grand désir de voir le roi ? Vous avez fait bien du chemin pour venir jusqu'à lui.

« — Oui ; quand je suis partie de chez nous, de Vaucouleurs, je me suis dit : Dussé-je, pour

arriver, user mes jambes jusqu'aux genoux, je partirai. »

« En reprenant son casque, elle me dit avec autorité : « Chevalier, conduisez-moi au castel. »

« J'aurais eu défense de le faire, que je l'eusse fait encore, tant je fus frappé de l'air inspiré de Jeanne. Je me dis : Il faut faire ce qu'elle veut, car elle fait ce que Dieu ordonne. Oncques depuis ce jour, je ne lui ai désobéi, même au moment où elle est montée sur le bûcher pour de là monter au ciel.

« Quand nous arrivâmes chez le roi, c'était l'heure des flambeaux : il y en avait plus de cinquante qui brûlaient dans l'appartement et qui faisaient briller bien de somptueux habits ; le roi était moins magnifiquement vêtu que bien d'autres, et l'avait fait exprès pour ne pas être reconnu ; mais devant plus de trois cents chevaliers qui étaient là rassemblés, Jeanne alla droit à Charles, notre gracieux souverain, avec autant d'aisance que si dès son bas âge elle avait été élevée à la cour ; se prosternant devant lui, elle embrassa ses genoux, et lui dit avec une voix merveilleusement douce :

« — Dieu vous donne bonne vie, gentil roi.

« — Ce n'est pas moi qui suis le roi, répondit Charles VII en lui montrant un des seigneurs de sa cour, c'est celui-là. »

« Mais, sans se déconcerter, elle répliqua : « En mon Dieu, gentil prince, c'est vous et non autre ; je viens et je suis envoyée de la part de Messire, pour prêter secours à vous et au royaume, et faire la guerre aux Anglais.... Je vous dis que Dieu a pitié de vous et de votre peuple : si vous me baillez gens, je lèverai le siége d'Orléans et je vous mènerai à Reims ; car c'est le plaisir de Dieu que vos ennemis les Anglais s'en aillent en leur pays, et que le royaume vous demeure. »

« En l'entendant parler ainsi, le roi se sentait ému, et cela se voyait sur son noble visage. Nous étions tous fortement remués par les paroles de cette fille des champs.

« Quand elle dit qu'elle voulait faire la guerre aux Anglais, nos mains impatientes se portèrent sur nos épées ; et maint chevalier, qui le matin riait de la *pauvre bergerette,* lui répétait : Jeanne, nous vous suivrons, et battrons avec vous les ennemis de la France.

« Cependant Charles VII avait encore des doutes ; et pour les lever, il fit conduire la paysanne de Vaucouleurs à Poitiers, où se tenait alors le parlement. Là, elle fut examinée par les docteurs de la science et de la foi.

« Je ne sais ni A ni B, répond-elle aux théologiens qui l'interrogent, mais je viens de la part du

Roi des cieux pour faire lever le siége d'Orléans et sacrer le roi à Reims. »

« Quand on commença à croire à sa mission, elle demanda qu'on lui donnât une épée : un des grands officiers du roi lui offrit la sienne.

« — Non pas la vôtre, beau sire, non pas la vôtre, mais celle qui est en l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, et là vous prendrez aussi une bannière où brillera l'image de notre divin Sauveur sur un fond blanc semé de fleurs de lis d'or. »

« L'épée et la bannière lui furent remises. Et, par les ordres du roi, on forma une maison à celle qui était chargée d'une mission toute divine. Les égards, les respects l'entourèrent, et c'était grande justice. Le jeune Louis de Contes fut nommé son page, et moi son chevalier ; lui, avait dix-sept ans, et moi, cinquante de plus ; lui, commençant la vie, et moi, j'y avais déjà fait bien des pas. Nous étions près d'elle pour l'aimer, la servir et la défendre. Dans mes longues années je n'ai rien vu d'aussi bon, d'aussi pur que Jeanne ; et lui, dans toute l'exaltation du jeune âge, n'avait rien rêvé d'aussi parfait qu'elle.

« Le 29 avril 1429, Jeanne la Pucelle revêtit pour la première fois une brillante armure. Nous avions fait, entre les mains du roi, serment de ne pas la quitter, et nous l'avons tenu l'un et l'autre.

C'était forte besogne que de la suivre dans la mêlée, car l'agneau devenait lion quand la trompette avait sonné. Ah ! fallait la voir, alors, avec son épée d'une main et son étendard de l'autre; la majesté du Dieu des armées s'étendait sur elle; on eût dit l'ange exterminateur. Son regard si doux dans la vie ordinaire, si angélique quand elle priait, devenait terrible dans les batailles, le feu des éclairs en jaillissait et répandait l'épouvante. Sa mère, la portant dans son sein, avait rêvé une nuit qu'elle était accouchée d'un foudre. Ah ! Jeanne était bien un foudre en face des ennemis !

« Les Français, dont la voix de la jeune inspirée réveillait l'amour de Dieu et de la patrie, virent dans la bergère de Vaucouleurs une envoyée de Dieu ; les Anglais ne voulurent reconnaître en elle qu'une sorcière, mais elle ne leur inspira pas moins une grande terreur; et lorsqu'ils aperçurent Jeanne d'Arc, à la tête de six mille guerriers, conduire à Orléans un puissant renfort qu'attendaient les assiégés, ils abandonnèrent leur camp et se retirèrent devant elle. La bannière qu'elle portait, sa renommée merveilleuse les avaient frappés d'épouvante.

« Le 30 avril, la bergère de Vaucouleurs entra triomphante dans Orléans, aux acclamations des soldats et du peuple de la ville. Dès le 4 mai, elle demanda à attaquer les Anglais, qui entouraient encore la ville.

« Une fois, je me le rappelle, nous sortions de dîner, il était onze heures du matin, Dunois vint voir la Pucelle et lui apprendre que l'Anglais Falstof allait bientôt apporter du secours aux assiégeants. Jeanne lui demanda comment il avait su cette nouvelle. Le jeune prince ne répondit pas nettement à cette question et eut l'air de vouloir lui cacher le moment où Falstof approcherait d'Orléans.

« Alors elle sortit de sa douceur accoutumée, et s'écria : *Bastard! Bastard! au nom de Dieu, je te commande que tantost que tu sauras la venue de Falstof, tu me le fasses incontinent savoir; car s'il passe sans que je le sache, je te ferai oster la teste.*

« — N'en doutez, dit le prince avec respect et soumission, je vous le ferai savoir. »

« Dunois s'étant retiré, pour me reposer, je me jetai sur ma couchette... A peine commençais-je à m'endormir, que soudain j'entendis Jeanne crier :

« *Debout! debout! aux Anglais! aux Anglais!... Mon conseil m'a dit de marcher contre Falstof, qui vient ravitailler. J'ai entendu les voix... En avant! où sont ceux qui doivent m'armer? Le sang de nos soldats coule par terre... En mon Dieu, est mal fait... Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée plus tôt?... Nos gens ont bien à besoigner;... il y a tant de blessés!... Mes armes, et amenez-moi mon cheval!*

« Alors je courus à elle et je voulus l'armer, mais, dans son impatience, elle descendit l'escalier en courant pour aller trouver son page, qui causait avec une femme sur le seuil du logis; en le voyant ainsi, elle lui cria: *Ah! méchant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu!* Et elle lui ordonna vivement de lui amener son cheval. Après cet ordre, elle remonta avec précipitation dans sa chambre, son regard était en feu; son visage animé, sa poitrine haletante; je l'armai, et pendant que moi-même je prenais mon armure, elle était sortie de la chambre sans que je la visse. Comme elle arrivait sur le seuil du logis, elle trouva son page et son cheval. *Mon étendard*, dit-elle, *mon étendard, allez le quérir*. Et pendant que le jeune Louis Contes montait le chercher, Jeanne s'était élancée sur son coursier; ne voulant pas perdre un moment, elle cria à son page de lui jeter son étendard par la croisée, il obéit. Je vis la bannière bénie dans ses mains, et le feu jaillir du pavé sous les pas de son cheval qu'elle avait mis au galop vers la porte de Bourgogne, comme si elle avait connu le chemin, et cependant jamais elle ne l'avait vu. Le jeune page et moi, nous courûmes après notre maîtresse; mais quand elle volait à l'ennemi, elle était rapide comme la flèche empennée; nous ne pûmes la rejoindre qu'à la porte de

Bourgogne. Là, il y avait grand nombre de Français cruellement blessés qu'on rapportait en ville.

« *Jamais !* s'écria-t-elle avec un accent douloureux, *jamais je n'ai vu de sang français sans que mes cheveux ne me levassent en sur.*

« Je cite ces paroles pour faire voir que cette fille inspirée n'était point une femme altérée de sang. Son étendard déployé à la main, elle s'élançait dans les rangs ennemis, elle y répandait l'épouvante, elle s'exposait à la mort, mais ne la donnait pas. Messagère de Dieu, elle en avait toute la miséricorde. Tantôt on pouvait l'appeler un lion, tantôt une colombe, tantôt un foudre de guerre, tantôt une fleur des champs.

« Après trois jours de combat, où elle déploya un courage qui étonnait les plus vieux, les plus intrépides soldats; après avoir été blessée à l'épaule d'un trait qu'elle arracha elle-même, et qui ne l'empêcha pas de reparaître bientôt au plus fort de la bataille, elle eut la joie de voir les Anglais se débander et s'enfuir devant sa victorieuse épée. Et dès ce jour-là, la vierge de Domremy reçut le surnom de *la Pucelle d'Orléans.*

« La levée du siége d'Orléans était un immense succès; aux yeux du peuple, cette victoire brillait comme un miracle; et pour les chefs de l'armée, pour Dunois, Lahire, Xaintrailles, Jeanne était

devenue un capitaine expérimenté. Quand on s'assemblait en conseil, il était rare que son avis ne l'emportât point, et lorsqu'on s'en écartait, il arrivait toujours qu'on ne tardait pas à s'en repentir. « Dieu l'inspire, disaient les chefs. — Dieu la conduit, suivons-la, » disaient les soldats.

« Je suis venue pour délivrer Orléans, s'était écriée Jeanne en arrivant à Chinon, et pour faire sacrer le roi à Reims.... Une partie de sa mission était remplie: je vais vous dire comment elle remplit l'autre. Avant de se faire sacrer, Charles et ses conseillers voulaient que les Anglais fussent chassés des bords de la Loire; et Jeanne, voyant que le roi refusait de la suivre, marcha avec le duc d'Alençon contre les Anglais, qui, après s'être vu enlever les fortes places de Fargeau, Meun et Beaugency, étaient allés planter leurs tentes et leur pavillon humilié dans la plaine de Patay.

« Un puissant renfort était venu rejoindre l'armée française, au bruit des succès de la Pucelle; le vieux connétable de Richemont avait tressailli dans sa retraite de Parthenay, s'était levé, avait repris ses armes, était venu, malgré la défense du roi, trouver l'héroïne, et lui avait dit :

« — Jeanne, je ne sais si vous êtes ici de par Dieu ou de par le diable; si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains en rien, car Dieu sait mon bon

vouloir; si vous êtes de par le diable, je vous crains moins encore, et faites du mieux ou du pire que vous pourrez. »

« Arrivée en présence des Anglais, qui avaient l'air de vouloir l'attendre de pied ferme et prendre revanche de leur défaite devant Orléans, Jeanne voit les guerriers français hésiter à les attaquer en rase campagne. Le duc d'Alençon s'approche d'elle et lui dit :

« — Jeanne, ils sont nombreux, ils font bonne contenance, les attaquerons-nous ?

« — Avez-vous vos éperons, Messire ? répond-elle.

« — Comme dà, s'écrie le duc étonné, nous en faudra-t-il pour reculer et fuir ?

« — Nenny, nenny; en nom de Dieu, allez sur eux bien vite, incontinent, car ils s'enfuiront, n'arrêteront pas et seront déconfits, sans guère de perte de nos gens, et pour ce, faut-il vos éperons pour les suivre. *En nom de Dieu, combattons sans délai les Anglais, fussent-ils pendus aux nues.* »

« Prenant alors sa bannière fleurdelisée, et ayant fait le signe de la croix, elle marcha à l'ennemi. Je chevauchais près d'elle, et je la voyais s'animer à mesure que nous approchions des Anglais, l'agneau

se faisait lion, et ses yeux perdaient de leur douceur pour briller comme des éclairs.

« Les Français la suivaient avec confiance : son air, sa renommée, son courage leur avaient rendu la confiance et l'espoir. Bientôt deux mille Anglais tués, et leur vaillant chef Talbot fait prisonnier, attestent que la voix mystérieuse qui parle à Jeanne est la voix du Dieu des armées.

« En allant à l'encontre de l'ennemi, moi, son chevalier, usant du droit que mon grand âge et mes cheveux blancs me donnaient, je lui dis de moins exposer sa précieuse vie. Elle me répondit :

« *Je ne durerai qu'un an; guère au delà; il faut tâcher de bien employer cette année-là.*

« Après la victoire de Patay, la Pucelle revint presser de nouveau le roi de la suivre à Reims; mais le faible prince n'écoutait pas que sa voix, il consultait la cour qui l'entourait, et les conseils qui venaient de là ne ressemblaient point à ceux de la bergère inspirée. Il faut, avant qu'elle atteigne le but de sa mission, que devant sa bannière tombent encore les murs d'Auxerre, de Châlons et de Troyes. Enfin, le 16 juillet 1429, les portes de Reims s'ouvrent à l'héritier des rois; et dès le lendemain la fille de Vaucouleurs, placée près des marches de l'autel et tenant à la main la bannière qu'elle a brandie dans les batailles, voyait, avec

de saints ravissements et des larmes de joie, couler l'huile consacrée sur le front de son roi. Les pompes de ce sacre étaient loin d'être splendides; mais tous ceux qui étaient rassemblés sous les voûtes de la vieille basilique, tous les guerriers dévoués à Charles VII dans sa mauvaise fortune, répandaient sur cette cérémonie l'éclat de leur vaillante fidélité.

« La protection de Dieu était visible, elle rayonnait aux yeux du peuple dans Jeanne d'Arc, debout près de l'autel, et entourée des Dunois, des d'Alençon, des Lahire, des Xaintrailles, des Boussac, des Rieux, des Chabannes, et de bien d'autres chevaliers de grand renom, éprouvés par l'adversité. Quand Charles, septième du nom, se releva de dessus son coussin de velours fleurdelisé; quand la couronne lui fut mise au front par le ministre de Dieu, Jeanne la guerrière, déposant sa bannière, vint tomber aux genoux du roi de France, et lui dire *en plorant à cauldes larmes : Gentil roy, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Rheims, recevoir votre digne sacre, en montrant que vous estes vray roy, et celui auquel le royaume doit appartenir.*

« Jeanne avait accompli la mission que *ses voix* lui avaient donnée; Orléans avait été délivré, *et le gentil Dauphin de France* venait d'être

sacré. Alors elle demanda au souverain qu'elle était venue servir, de retourner à Vaucouleurs, chez son père et sa mère, de déposer l'épée et de reprendre sa quenouille, mais Charles ne voulut pas consentir à son départ. Elle resta donc, mais elle sentait au dedans d'elle, en marchant aux batailles, que ce n'était plus à Dieu qu'elle obéissait; son courage ne l'avait pas abandonnée, mais la confiance s'était retirée d'elle, et elle me répétait : *Ma fortune s'en va, et le malheur approche.*

« Cependant les villes de Picardie se soumirent dès qu'elle parut, la Normandie s'émut à son approche, Saint-Denis lui ouvrit ses portes, et le 29 août Charles VII se présenta devant les murs de Paris. Jeanne voulut qu'on livrât l'assaut sur-le-champ, mais elle fut mal secondée; blessée grièvement aux deux cuisses, elle se montra moins sensible à la souffrance qu'à la perte de sa bonne épée de Fierbois, qui se brisa dans ses mains. La Trémoille profita de cet échec pour ramener le roi de l'autre côté de la Loire; et le duc de Bourgogne vint rejoindre le duc de Bedford dans Paris.

« Jeanne ne voulait pas s'éloigner de Paris, car elle prétendait revenir à l'assaut; et quand elle vit partir l'armée, elle s'apprêta à retourner à son village; mais le sire d'Albret obtint qu'elle

vint à l'attaque de Saint-Pierre-le-Moutiers, et il ne dut son succès qu'au courage de la Pucelle; puis, après avoir vaincu en combattant corps à corps avec un chevalier bourguignon nommé Franquet d'Arras, elle se jeta dans Compiègne, qu'assiégeait le duc de Bourgogne. Là elle fit encore des prodiges de valeur; mais dans une sortie, ayant été repoussée, ayant été séparée de moi et de son page par les Anglais, qui se ruaient contre elle comme des tigres, qu'elle avait souvent fait fuir devant son regard, elle arriva la dernière au fossé du boulevard, et trouva la barrière fermée.

« Bien des voix se sont élevées pour accuser le gouverneur de Compiègne, Guillaume de Flavy, de n'avoir rien fait pour la secourir.... Un autre nom acquit une triste gloire, celui de Lionnel, bâtard de Vendôme; ce fut ce guerrier qui fit Jeanne prisonnière.... J'aurais voulu que l'homme qui a mis la main sur elle n'eût eu que du sang anglais dans les veines.

« Quand cette nouvelle parvint à Paris, le duc de Bedford y fit chanter un *Te Deum* (que le Dieu de la France n'aura point voulu entendre); et un mois après, voici une autre honte : le duc de Bourgogne permit à Jean de Luxembourg de vendre sa captive, pour dix mille francs, à la vengeance de l'Angleterre. Les Anglais, qui aiment l'argent, ne

payèrent jamais aucune somme avec de semblables transports ; pour ces dix mille francs, comme leur orgueil humilié allait se venger!... comme leur haine allait jouir! quel bon marché pour leur rancune!

« Je chercherais en vain des paroles pour peindre le désespoir de l'armée française, quand, le soir du jour de la funeste capture, en se comptant dans Compiègne, on s'aperçut que la Pucelle d'Orléans manquait. Je demandai qu'on me rouvrît les barrières pour aller chercher celle que j'avais juré de ne pas quitter. Des soldats que je rencontrai, et qui avaient été protégés par elle, me dirent tous les prodiges de valeur qu'elle avait faits ; mais qu'enfin, vaincue par le nombre, elle avait été arrachée de son cheval et faite prisonnière par le maudit bâtard de Vendôme.

« Quand j'entendis ces mots, je ne crus pas seulement que c'en était fait de moi, mais je crus voir encore la France retombée aux mains des Anglais. Le désespoir s'empara de mon âme, mon cœur semblait s'être arrêté dans mon sein, une sueur froide découlait de tous mes membres, je crus que j'allais mourir, et je me dis : Je n'aurai donc pas tenu mon serment! J'avais juré d'être toujours à côté d'elle ; la malheureuse! elle va être seule dans son adversité ; elle cherchera son vieux

chevalier et ne le trouvera plus ! Non, il n'en sera pas ainsi, mieux vaut honneur que liberté; chaînes ne sont si lourdes que souvenir de lâche action. J'irai partager sa captivité.

« Et comme je l'avais résolu, j'allai au camp des Anglais, je demandai à parler à leur chef. Je lui dis mon nom, mon serment et mon désir; il m'écouta tranquillement et me répondit : « Tes vœux seront exaucés, du moins en partie: soldats, mettez-lui des fers, et qu'il ne voie jamais la sorcière maudite, si ce n'est au moment où nous la rendrons au diable qui l'a envoyée. »

« A de tels blasphèmes, j'entrai dans une grande fureur, je tirai l'épée qui ne m'avait pas encore été prise, je voulus punir le lâche qui insultait à la sainte de la France; mais je fus bientôt désarmé et jeté dans un noir cachot. Ce cachot était si profond, que je ne trouvai le moyen d'en sortir; le soldat qui me gardait était un de ces Français que l'or anglais avait achetés... Mais une partie de son cœur ne s'était pas vendue, et là il y avait de l'admiration pour *la Pucelle d'Orléans*... A la manière dont il me questionnait sur elle, je devinai qu'il était plus près de la vénérer comme une sainte, que de vouloir la voir brûler comme une sorcière... Alors je lui proposai de déserter les rangs qui allaient avoir sur eux la honte du meurtre d'une

héroïne ;... en parlant de ma noble maîtresse, je devins éloquent, car alors que la ronde de minuit fut passée mon gardien me dit : « Partons, nous la sauverons peut-être ; » et disant ces mots, il s'était penché sur la paille de mon cachot et m'avait limé mes fers.

« Jeanne la Pucelle avait été conduite à Rouen ; quand mon libérateur et moi, déguisés en pèlerins de *Notre-Dame-des-Andelys*, parvînmes dans la ville, il n'était bruit que des merveilleuses réponses de la fille inspirée.

« La veille, l'infâme évêque de Beauvais, dont les largesses anglaises avaient souillé l'âme et acheté la conscience, lui avait demandé du haut de son tribunal de juge :

« — Disiez-vous point aux gens d'armes du roi, qu'en suivant votre étendard, ils auraient bonheur ?

« — Je leur disais, répondit-elle : Entrez avec lui parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même.

« — Qu'aimiez-vous mieux de votre étendard, ou de votre épée ?

« — Beaucoup plus mon étendard ; je portais moi-même mon étendard, quand je marchais aux ennemis, pour éviter de tuer quelqu'un ; oncques n'ai aimé à répandre le sang.

« — L'espoir de la victoire était-il fondé sur vous, ou sur votre étendard ?

« — *Sur notre Seigneur Dieu.*

« — Pourquoi votre étendard fut-il porté au sacre en l'église de Rheims plutôt que ceux des autres capitaines ?

« — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à honneur.

« — Dieu hait-il les Anglais ?

« — Religieusement parlant, je ne sais rien.... mais je sais bien qu'ils seront tous boutés hors de France, hors ceux qui y mourront.

« — Dieu ne vous a-t-il point failli pour le bien de votre âme ?

« — Comment m'aurait-il failli, puisque j'espère en lui ! puisqu'il me conforte tous les jours dans ma prison.

« — Les voix que vous prétendiez entendre dans votre village, les entendez-vous depuis que vous êtes prisonnière ?

« — Oui.

« — Que vous disent-elles maintenant ?

« — Que j'ai bien rempli ma mission. »

« Et certes, *ses voix* ne la trompaient pas ; et certes, elle l'avait bien remplie, sa mission : voyez ses œuvres d'une année. Les Anglais repoussés de toutes parts, le roi Charles VII sacré à Rheims,

les Bourguignons en grande partie soumis à son sceptre, le courage et le nombre rendus aux armées, l'argent aux coffres vides, la victoire et l'honneur au drapeau des fleurs de lis... Voilà ce que Jeanne la paysanne de Vaucouleurs avait parachevé dans un an !

« Les Anglais, qui savaient par expérience ce que valait son bras, gardaient si bien leur prisonnière, que je ne pus jamais, moi son vieux et dévoué chevalier, parvenir jusqu'à elle.... Le cœur déchiré de chagrin, je ne faisais que rôder autour de sa prison ;... et je n'ai été reconnu d'elle que le jour de sa mort.

« Malgré tous les mensonges répandus dans le peuple contre l'envoyée du Ciel, malgré tous les propos outrageants répétés par les Anglais contre la noble fille de France, il y avait encore dans la multitude de vrais Français, qui se disaient : Il faudrait lui élever des autels ;... la masse devenue lâche lui laissa élever un bûcher !

« Hélas ! elle y fut amenée, la pure et sainte victime, avec toute l'ignominie que ses ennemis voulaient lui faire, mais rayonnante d'une de ces gloires que les hommes ne peuvent empêcher de descendre du ciel sur les élus de Dieu.

« En elle il ne restait plus rien de la fille des batailles, si ce n'est le courage ; elle n'avait plus

la fierté de l'aigle, elle était redevenue colombe, comme une de celles que l'on offrait jadis au Dieu de *Rachel*, de *Noëmi* et d'*Esther* (1). »

Le père Massien, qui ne quitta pas Jeanne jusqu'à sa mort, atteste que *pendant la prédication du frère Midy, elle eust grant constance et paisiblement oyst.*

Aussitôt que le prêtre eut dit à Jeanne : *Vade in pace,* l'Église ne peut plus vous défendre et vous remet dans les mains séculières, l'évêque de Beauvais lui lut tout haut sa sentence de condamnation.

La jeune fille entendit son arrêt sans changer de visage, tant seulement elle leva les yeux au ciel, dit : *Jhesus, Marie!* et fit le signe de la croix.

Les Anglais, impatients de sa mort, trouvèrent sa prière trop longue, et voyant que le prêtre lui parlait encore de Dieu, ils lui crièrent : *Comment! prêtre, nous ferez-vous dîner ici?*

Enfin ils se saisirent d'elle; elle salua tous les assistants et descendit majestueusement de l'estrade des juges, pour se rendre au bûcher. Elle était redevenue comme un agneau : les bouchers! c'étaient les Anglais qui la conduisaient et qui dirent au bourreau : *Fay ton office.*

Jeanne fut placée sur un échafaud de plâtre très-

(1) Manuscrit de la bibliothèque du roi.

haut, au-dessus du feu. *De sorte que l'exécuteur ne pouvait bonnement et facilement expédier ni atteindre à elle; de quoy il était fort marry et avait grant compassion de la forme et cruelle manière par laquelle on la faisait mourir.*

Les Anglais, ordonnateurs du supplice, avaient été moins compatissants que le bourreau!

Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur l'échafaud, et là, les aides de l'exécuteur liaient les mains si souvent victorieuses de la Pucelle, et comprimaient par des cordes son chaste et gracieux corps contre le poteau incombustible.

Quand la flamme commença à pétiller au bas du bûcher, cette fille héroïque dit au prêtre : *Mon Père, descendez, vous ne devez pas mourir, vous! allez, mettez-vous en face de moi et montrez-moi de loin le crucifix de mon Sauveur, pour que je ne défaille pas.*

Et puis, il vint un grand silence.... On n'entendait plus que le bruit du feu et le rire de quelques Anglais. Un d'entre eux s'avança vers le bûcher, il avait fait serment d'apporter un fagot pour brûler la sorcière. Au moment où il le jetait sur le bûcher ardent, Jeanne cria d'une voix forte : *Jhesus!*

Ce fut son dernier cri, sa tête s'inclina sur son épaule, et son âme, sous la forme d'une blanche colombe, s'envola vers le ciel: l'Anglais, qui vit ou

qui crut voir ce miracle, se repentit de son action et confessa que Jeanne était une sainte, et lui un grand pécheur (1).

Incontinent après l'exécution, le bourreau frappé et esmeu d'une merveilleuse repentance et sensible contrition, comme tout désespéré, craignant de non savoir jamais impétrer pardon et indulgence envers Dieu, de ce qu'il avait fait à cette femme, disait et affirmait que nonobstant l'huile, le soufre et le charbon, qu'il avait appliqués contre les entrailles et le cueur de ladite Jehanne, toutefoys il n'avait pu bonnement consumer, ni rendre en cendre les brevilles ni le cueur; de quoy estait autant estonné comme d'un miracle tout évident.

Ainsi ce pur et noble cœur, que les Anglais n'avaient pu effrayer dans les batailles, leur bourreau ne pouvait le réduire en cendre, il leur résistait encore!

Le jour même de l'exécution, le cardinal d'Angleterre, craignant sans doute que telles cendres françaises ne fissent germer et pousser en France la haine contre les Anglais, ordonna de rassembler ce que le feu n'avait pu consumer de la glorieuse Pucelle, et de jeter ces restes dans la Seine, ce qui fut fait par le bourreau.

(1) Manuscrit de la bibliothèque du roi.

Ainsi périt *Jeanne d'Arc*, la fille de Vaucouleurs. D'abord on mit une croix sur le lieu de son supplice, quand les Anglais ne pesèrent plus sur notre sol : plus tard, on y éleva une fontaine triangulaire d'un travail gothique charmant. On y voyait Jeanne armée aux pieds de Charles VII. On sait par quelle fontaine ce monument a été remplacé... Ah ! que les eaux qui s'échappent de la fontaine actuelle ne s'arrêtent pas ! qu'elles coulent jusqu'à la fin des temps, elles ne pourront jamais laver la tache qui a été faite là à notre terre de France!

ENTRÉE DE CHARLES VII.

C'est dix-sept ans après cette exécrable exécution de Jeanne d'Arc, que Charles VII fit son entrée dans la ville de Rouen. L'histoire donne de longs et minutieux détails sur cette royale entrée. Mais dans les pages qu'elle y a consacrées, je cherche vainement la preuve que le roi soit allé s'agenouiller sur la place d'où sa libératrice était montée du bûcher au ciel ; je sais que l'indigne procès qui lui avait été fait par les Anglais fut revisé par ordre du roi qu'elle avait fait sacrer à Reims ; mais j'aurais voulu d'éclatants hommages sur la place même où le supplice avait eu lieu.

Lorsque Charles VII se présenta devant Rouen,

la ville gémissait sous le joug des Anglais et n'attendait qu'une occasion favorable pour reconnaître son roi légitime, venu à elle pour mettre un terme aux maux de l'usurpation. Aussi ce ne furent point les habitants de la ville qui montèrent sur les murailles pour repousser les assiégeants. Bien loin de là, il n'y avait pas une famille, un foyer où l'on ne fît des vœux pour le vrai roi.

L'histoire de Rouen raconte ainsi quelques circonstances du siége.

« Il y avait trente ans que la cité de Rollon souffrait l'injuste domination de l'usurpateur anglais, qui occupait non-seulement la Normandie, mais aussi plusieurs villes des autres contrées de France, lorsque Charles VII, voulant rabattre l'orgueil de ses ennemis jurés, qui lui faisaient tous les jours de nouvelles insultes, leva une puissante armée pour les chasser de son royaume.

Le Pont-de-l'Arche, Mantes, Vernon, Verneuil, Louviers et plusieurs autres petites villes s'étant rendues au roi, au seul aspect de ses armes, ce prince s'achemina vers Rouen, par le Pont-de-l'Arche, où il reçut avis que les principaux habitants et tout le corps de la ville étaient résolus de lui obéir, et que l'on n'attendait plus que sa venue.

En conséquence de cet avis, il envoya un héraut pour sommer la ville de se rendre sous son obéis-

sance; les Anglais s'étant emparés des murailles et en ayant chassé les habitants, lui firent bien vite rebrousser chemin. Le duc de Somerset, se confiant en la générosité de Talbot son lieutenant, espérait faire bonne résistance; mais les habitants, désirant avec ardeur retourner *à leur prince naturel*, se saisirent, malgré eux, de deux tours qui les rendirent maîtres d'un quartier de la ville.

Le roi fit aussitôt avancer ses soldats; ils plantent des échelles pour escalader les murailles, gagnent le rempart au nombre de quarante. Talbot, y étant accouru avec trois cents Anglais, repousse les assiégeants, et taille en pièces plusieurs des habitants qui s'y rencontrèrent, ce qui ayant soulevé et animé tous les autres, exhortés aussi par leur archevêque de se réunir à la couronne de France, ils députèrent au roi pour le supplier de leur accorder une amnistie générale et aux Anglais une pleine liberté de s'en retourner, et lui marquer qu'ils offraient de lui obéir comme à leur prince légitime, qu'il eût à venir quand il lui plairait, qu'il trouverait les portes de la ville ouvertes aussi bien que celles de leurs cœurs.

Pendant ce temps-là, les Rouennais, ayant fait un généreux effort, s'emparent enfin du rempart et en chassent les Anglais, donnant lieu par ce moyen à l'armée du roi d'entrer dans la ville.

Le duc de Somerset, qui s'était retiré au château avec peu de monde et quelques officiers, est obligé de capituler et, accompagné de Talbot, d'aller trouver le roi de France, qui était au fort de Sainte-Catherine, pour recevoir ses ordres et la loi de sa main victorieuse, et tacher cependant en même temps d'en tirer bonne composition. Mais le roi ne leur accorde un sauf-conduit, pour se retirer la vie sauve, qu'à condition qu'ils laisseraient les prisonniers et l'artillerie, qu'ils rendraient Argues, Caudebec, Tancarville, Lillebonne, Harfleur, Montivilliers et Monstreville; qu'ils paieraient cinquante mille écus d'or et tout ce qu'ils devaient aux bourgeois, et que, pour assurance, il aurait Talbot avec cinq autres otages, tels que Sa Majesté les souhaiterait.

Le 10 novembre de la même année 1449, le roi entra dans Rouen, où tout le monde pleurait de joie, de revoir son prince naturel après une si longue servitude. »

Comment le roi de France entra à Rouen noblement accompagné, et comment il y fut somptueusement reçu.

« Pendant lesdits appointements faits entre les gens du roy et lesdits Anglais, solemnisa le roy la

fête de la Toussaincts audit lieu de sainte Katherine en grande joie et liesse de ce qu'il veoit ainsi ses ennemis succombés, et tousiours en remerciant Dieu de la bonne fortune qui luy envoyoit de iour en iour. Lequel pour venir en sa bone ville de Rouen, après qu'en icelle fut meis police et gouuernement par ledit comte Dunois son lieutenant, se partit cedit lundi de sainte Katherine, environ une heure après midy, accompaigné du roy de Cécille, et d'autres plusieurs grands seigneurs, tant de son sang, comme autres, et meit ses gens en moult belle ordonnance.

« Premièrement estoient tous ses archiers, les premiers vestus de iaquettes de couleur rouge, blanche et verte, semées d'orfauerie, avec lesquels estoient les archiers du roi de Cécille, du comte du Maine et plusieurs autres seigneurs, iusques au nombre de six cents archiers bien montez, tous ayant brigandines et iaquettes dessus de plusieurs et diuerses façons; harnois de jambes, espées, dagues et salades bien richement garnies d'argent.

« Pour gouuernement et conduicte desquels furent commis et ordonnez de par le roy, les seigneurs de Reuilly et de Cléré, messire Theaulde de Vaulperge et aucuns autres, qui tous avoient leurs chevaux couuerts de satin de diuerses manières et couleurs. Après lesquels archiers venoient les

héraux du roy de France et du roy de Cécille et autres princes et seigneurs, estant en la compaignie du roy, tous vestus de leurs cottes d'armes, et avec estoient plusieurs poursuivants. Puis y estoient eux les trompettes et clairons, qui sonnoient si très-fort, que c'estoit grande mélodie et belle chose à ouïr, et estoient les trompettes du roy vestus de vermeil, et leurs manches couuertes d'orfauerie. En après estoit messire Juvenal des Ursins, chevalier, seigneur du Trainel et chancelier de France, vestu en habits royaux; c'est à sçavoir, robe, manteau et chapperon d'escarlatte fourrez de menu vair, et sur chacune de ses épaules, rubans d'or et trois pourfils de lettices; devant lequel estoient deux varlets de pied, qui menoient une hacquenée blanche par la bride, couuerte de drap de veloux bleu, semé de fleurs de lys d'or tissu; sur la couuerture duquel estoit un petit côffre, couuert aussi de veloux bleu, semé de fleurs de lys d'orfauerie ouquel estoient les grands sceaux du roy.

« Or, après, estoit le roy, armé de toutes pièces, monté sur un coursier couuert jusqu'aux pieds de drap de veloux azuré semé de lys d'or de brodure, sur sa tête un chapeau de bieure doublé de veloux vermeil, sur lequel estoit une houppe de fil d'or. Après lui, venoient les pages vestus de vermeil,

leurs manches toutes couuertes d'orfauerie blanche... Toutes les rues par où il passoit, couuertes à ciel et garnies de peuples criant *Noël ! Noël !* pour son joyeux aduenement; par les carrefours estoient personnages, c'est à sçauoir en une place une fontaine des armes de la ville, qui sont un *Agnus-Dei*, jettant breuvages par ses cornets... »

Tous les détails de cette entrée royale sont curieux et intéressants à lire, et je les ai transcrits pour prouver à la jeunesse d'aujourd'hui que la royauté avait autrefois une pompe qu'elle n'a plus de nos jours; mais en lisant cette entrée triomphale de Charles VII en sa bonne ville de Rouen, mon cœur s'est attristé de ce que ce monarque, auquel Jeanne d'Arc avait appris à vaincre les Anglais, ne soit pas allé, avant de recevoir aucun hommage, s'agenouiller sur l'emplacement où sa libératrice et celle de la France avait saintement péri. « Les roys, dit un vieil historien (1), font bien de se parer de pourpre et d'or, et de sumptueux vestements; mais, sous la robe royale, il leur faut sentir battre un cœur reconnoissant ouvert à la justice, et sachant honorer qui se dévoue pour la patrie et pour eux. »

(1) Dumoulin.

DÉVOUEMENT.

Le dévouement à la patrie, le dévouement à nos frères est commandé à la fois par la religion et par l'honneur. Quand ce dévouement se montre, quand il éclate au milieu de grands malheurs, quand il se manifeste comme un ange envoyé du Seigneur au milieu des dévastations et des ruines, il ramène l'espérance et la consolation là où l'on ne voyait plus que terreur et désespoir.

Ce dévouement, fils de l'honneur et de la religion, nous venons de le voir dans toute sa sublime beauté, dans tout son héroïsme, cherchant et réussissant souvent à arracher les victimes à l'horrible fléau de l'inondation. Grâce à lui, il vient d'apparaître au-dessus des grandes eaux de ce nouveau déluge comme un nouvel arc-en-ciel de charité annonçant le pardon de Dieu.

Parmi tous les fléaux que l'éternel Seigneur tient dans ses puissantes mains pour punir et châtier ce monde, il n'en est pas de plus impitoyable que le soudain débordement des fleuves.

Quelque épouvantable que soit l'incendie, quelque dévorantes que soient les flammes, leurs pro-

grès sont moins rapides, leurs ravages moins profonds, leurs ruines moins irréparables que les ruines et les ravages que laissent après elles les grandes eaux.

Au milieu des prodiges de son génie, au milieu des grandes découvertes qu'il vient de faire, l'homme dans son orgueil s'est égalé à Dieu. Avec ces chemins qui raccourcissent toutes les distances, avec cette irrésistible vapeur qui dévore l'espace et qui soulèverait le monde, avec ces fils électriques qui, d'un pays à l'autre, soit en traversant les airs, soit en passant dans les profondeurs de l'abîme, portent, prompts comme l'éclair, la parole et la pensée humaine, la science a cru que toute lumière venait d'elle, et qu'au-dessus d'elle il n'y avait plus rien. Pendant quelque temps, Dieu, qui est patient parce qu'il est éternel, a laissé les savants s'exalter eux-mêmes dans le délire de leur orgueil; puis enfin, lassé de tant d'ingratitude, de tant d'oubli, le Seigneur a commandé aux anges ministres de sa justice de réveiller les fleuves et de leur ordonner de sortir de leurs lits. Prompts et terribles, ils ont obéi; et les contrées les plus fertiles, les plaines les plus riches, les villes les plus commerçantes ont disparu sous les ondes jaunies et troublées d'un nouvel océan. Alors la désolation a été au comble; et cependant les eaux montaient, mon-

taient toujours. Alors il a fallu que quelque chose égalât ce grand désastre; et le même Dieu qui avait laissé le fléau rugir, grandir et dévaster, a dit à la charité: Lève-toi!

Elle s'est levée! et nous venons de la voir à l'œuvre. Ce qu'elle a fait, l'histoire l'inscrira dans ses plus belles annales; et vraiment dans un siècle de mollesse, d'égoïsme et d'énervement comme le nôtre, tout ce que nous venons de voir de dévouement, d'abnégation et de courage, n'est-il pas miraculeux!

Voyez quelle lutte courageuse contre l'élément en furie, quelle noble concurrence, quelle sainte rivalité entre toutes les classes! Pour aller porter secours aux femmes, aux vieillards, aux enfants qui se sont réfugiés sur les hauteurs, sur les toits de leurs maisons, sur les arbres de leurs champs, d'où sont partis ces hommes intrépides, ces marins improvisés? les uns sont sortis de leurs casernes, les autres de leurs séminaires: ceux-ci ont quitté leurs ateliers, ceux-là leurs fermes. L'évêque et l'humble desservant, le haut fonctionnaire et le petit commis, le général et le simple soldat, le châtelain et le métayer, le maire et l'instituteur du hameau, le curé et le notaire du village, le bourgeois et l'artisan, le médecin et la sœur de charité, le riche et le pauvre, le trappiste et l'homme

du monde, composent toute cette intrépide et chrétienne milice de sauvetage. Et pendant qu'elle agit au milieu des périls, pendant qu'elle va et vient sur tous les points menacés et envahis, pendant qu'elle secourt et qu'elle sauve, les villes qui sont trop loin pour entendre mugir les grandes eaux et pour être témoins des ruines et des dévastations qu'elles ont faites, s'émeuvent aux récits qui leur parviennent chaque jour et de toutes parts !

Paris, cette ville d'affaires et de plaisirs, qu'on a si souvent surnommée la Babylone moderne, dans son incessant besoin de distraction, a tout à coup tressailli de pitié. A la Bourse même, un instant l'agio a fait silence, et la voix de la charité a été entendue.

Il faut le dire à la justification du moment actuel, ce généreux appel a été écouté partout.

Partie du sanctuaire où les premières quêtes ont été faites, la charité, cette infatigable fille du ciel, est allée tendre la main aux palais du pouvoir, aux hôtels des ministres, dans les prétoires des tribunaux, dans les réfectoires des Invalides, dans les chambrées des casernes, dans les cours des colléges, dans les salles des petites écoles, dans les préaux des prisons, dans les cercles des artistes, dans les clubs élégants du beau monde, dans le pieux asile des sœurs grises, aux comptoirs des

riches banquiers, aux instituts des pauvres Frères de la Doctrine Chrétienne, dans les grands magasins, dans les petites boutiques, aux embarcadères des chemins de fer, dans les cafés et jusqu'aux foyers des théâtres.

Ainsi, on le voit, auprès des grands malheurs Dieu place toujours les grandes consolations. Dans des temps comme les nôtres, quoi de plus propre à rendre l'espérance aux âmes qui se décourageaient en voyant la lèpre de l'égoïsme s'étendre sur la société, que ce chaleureux élan qui vient de saisir la France?

Non, non, ne nous décourageons pas.

Quand arrive le moment de l'épreuve, on se convainc tout de suite que la vieille France de nos pères n'est point effacée du monde; quand la gloire et le malheur viennent à la remuer, elle se redresse et se montre encore la reine des nations.

Aux XI[e], XII[e] et XIII[e] siècles, on voyait des confréries de maçons, de tailleurs de pierre et de charpentiers, parcourir la France pour élever gratuitement des cathédrales et des basiliques au Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis. De nos jours nous venons de voir aussi des associations d'ouvriers, de charpentiers, de maçons, de couvreurs partir de Paris, pour aller réparer les digues, les maisons, les étables de pauvres inondés.

Ce pèlerinage des travailleurs a quelque chose d'aussi saint que les constructions pieuses des ouvriers du moyen âge; car secourir le pauvre, rétablir son toit, assainir sa demeure, n'est-ce pas plus agréable au Seigneur que les plus riches offrandes?

Encore un trait touchant de ces derniers jours, et dont Paris vient d'être témoin, c'est cette quête si productive faite au marché du Temple. A l'endroit où fût le jardin dans lequel se promenaient quelquefois, pendant leur captivité, Louis XVI, Marie-Antoinette, le petit Dauphin, Mme Royale et Mme Élisabeth, s'élève aujourd'hui le marché où les classes indigentes vont acheter leurs vêtements. A ce grand dépôt de vieilles dépouilles, achetées aux ventes des morts, la charité est venue demander de quoi couvrir, vêtir et défendre du froid ces innombrables familles qui ont tout perdu sous les eaux.

Cette demande a été instantanément entendue et exaucée dans le vaste marché, et depuis ce jour on voit de grandes voitures chargées de couvertures, d'étoffes de laine, de mantes et de manteaux, qui prennent le chemin de l'embarcadère d'Orléans, où des wagons s'emplissent de ces dons de la bienfaisance.

Ainsi, vous le voyez, les magasins de la mi-

sère, comme ceux de l'opulence, ont généreusement fourni leur contingent à cette grande œuvre de fraternité chrétienne.

Ici, jeunes gens à qui j'ai dédié *mes Souvenirs et Impressions de Voyage*, je viens, dans ces quelques lignes sur les inondations qui ont désolé et dévasté le pays de beaucoup d'entre vous, de montrer la charité dans tout son héroïsme. Laissez-moi vous la faire aimer dans tout ce qu'elle a d'aimable, en vous redisant une histoire dont j'ai été témoin l'hiver dernier.

LES TROIS HEUREUSES JOURNÉES :

Noël, le premier de l'an, et les Rois.

NOEL.

Voici un fait qui prouvera, pour la cent millième fois, tout ce qu'il y a de bon, de beau et de consolateur dans les journées que le catholicisme a marquées de son sceau divin.

Le 24 décembre 1844, dans un hôtel de la rue de Varennes, hôtel que connaissent bien tous les pauvres du quartier et où aiment à se rendre les gens de bon goût, qui préfèrent l'aimable et douce

causerie aux soirées-cohues devenues à la mode, la veille de Noël, une vingtaine de personnes s'étaient réunies pour attendre ensemble l'heure de la messe de minuit, à laquelle elles devaient toutes se rendre à onze heures et demie, dans la chapelle d'un couvent voisin. Ce soir-là, dans le beau et confortable salon de Mme la vicomtesse de S***, les tables de whist n'étaient pas dressées, le thé ne fut point servi, les petites-nièces de la maîtresse de maison et quelques jeunes hommes ne firent que de la musique sacrée autour de la table ronde, les femmes travaillaient à des layettes de laine pour les petits enfants pauvres. La nuit de Noël doit faire penser à eux.

Parmi les boîtes à ouvrages, les album et mille et un objets à la mode, se trouvait un beau volume de Curmer avec sa riche reliure et ses illustrations. Le neveu de Mme de S*** l'ouvrit pour en admirer les beautés, et sa vieille tante, le voyant feuilleter son annuaire chrétien, lui dit : « Anatole, ouvre ce volume au hasard, et lis-nous la première page qui s'offrira à tes yeux ; je suis sûre que cela nous ira bien à tous. »

Anatole de B*** obéit et lut les phrases détachées qui suivent :

« Une voix s'élève dans le désert et crie :

« Voici le Rédempteur qui avance. Jetez des

palmes et des fleurs sur ses voies, et préparez de nouveaux cantiques; car une Vierge a conçu, et un enfant va nous naître à tous.

« La nuit est déjà avancée, le jour approche. Quittons les œuvres des ténèbres, et revêtons-nous d'une armure brillante de lumière; marchons purement au grand jour.

« Voici venir les temps marqués par les décrets du Seigneur!

« Voici venir le jour qui s'est fait attendre tant de siècles!

« La postérité d'un père coupable gisait souffrante et désolée sur un lit de douleur.

« Les hommes, découragés, sans force, restaient couchés dans l'ombre de la mort.

« Les terreurs de la tombe, les tourments de l'enfer, c'était là leur partage.

« Les enfants d'Adam tremblaient et se desséchaient dans l'attente du souverain juge.

« Hélas! qui pouvait les délivrer de si grands maux? Quelle main était assez puissante pour guérir une pareille plaie?

« Toi seul, ô Christ! toi seul.

« Cieux, ouvrez-vous! ouvrez-vous, et laissez descendre votre précieuse rosée; que la terre fécondée donne au monde son Sauveur. »

Ces belles et poétiques paroles étaient telle-

ment en harmonie avec les pieux sentiments de toutes les personnes qui les avaient entendues, et avec la solennité du jour, qu'il n'y eut qu'une voix pour accuser le jeune lecteur d'avoir triché et de n'avoir pas ouvert le livre au hasard.

Mais un vieillard, ami de la maison, qu'on était accoutumé, dans le cercle de Mme de S***, à écouter avec déférence, dit :

« Mesdames, ne lui jetez pas la pierre : je suis persuadé qu'Anatole n'a point aidé au hasard. Voilà longtemps que les livres et moi nous sommes en rapport ; voilà longtemps que j'ai l'habitude de les consulter et de venir à eux comme à des amis... eh bien ! j'ai éprouvé mille fois que ces *amis* vous disent toujours ce que votre âme a besoin qu'on lui dise. L'ange gardien incessamment à vos côtés, que vous ne voyez pas, mais qui voit votre pensée, met le doigt sur le livre, et le livre s'ouvre où est le baume propre à vous guérir. »

L'aiguille de la pendule marquait onze heures. Des femmes se levèrent, serrèrent leur ouvrage, prirent leurs mantes, leurs pelisses ou leurs grands châles fourrés ; et dès qu'on vint les avertir que leurs voitures étaient avancées, après s'être bien mises en garde contre le froid et l'humidité du brouillard, elles se rendirent au couvent de... Mme de S***, comme maîtresse de maison, était montée la der-

nière en voiture, et par conséquent arrivée la dernière à la porte de la chapelle, dont les fenêtres brillaient de la clarté des cierges de l'autel et des lampes de la nef.

A la porte extérieure du couvent, la noble dame de charité vit assise sur une borne une pauvre femme tenant un enfant sur ses genoux, et cherchant à le réchauffer sous son mauvais châle. La lumière blanche du gaz éclairait le visage pâle et amaigri de cette mendiante silencieuse qui ne tendait pas la main aux passants, mais qui leur offrait des allumettes chimiques, car la police l'a voulu ainsi ! Elle ne veut plus de mendiants implorant la charité au nom du Dieu des pauvres ; elle force la misère à se faire misérablement industrielle. Est-ce un perfectionnement ? Je ne le crois pas !

Mme de S*** s'arrêta devant cette femme et lui dit en lui remettant une pièce de monnaie :

« Vous devez geler ici, et votre petit enfant peut y mourir de froid : suivez-moi ; cette nuit est la nuit des enfants ; venez vous réchauffer ; j'obtiendrai que vous et votre fils vous assistiez à la messe de minuit ! »

Touchée de cette attention si bienveillante, la mendiante se leva et suivit la noble dame. Celle-ci, parvenue dans l'intérieur du couvent, alla dire quelques mots à la supérieure. Bientôt une reli-

gieuse vint prendre la pauvre mère, que Mme de S*** avait fait entrer, et la plaça à un banc non loin de la balustrade du sanctuaire; puis, prenant son enfant par la main, elle le conduisit tout à côté de la crèche de l'enfant Jésus, auprès de laquelle étaient déjà assis, parmi les fleurs, des petits garçons et des petites filles.

Ce tendre troupeau de blanches brebis, il servira l'Agneau dans les parvis du ciel ; ce sont ceux-là qui jouent avec les anges; car ils sont purs comme la neige, et le mensonge n'a pas souillé leur bouche.

Dans le sanctuaire tout verdoyant des arbustes que l'hiver n'a pu dépouiller, parmi ces fleurs habilement imitées, voyez ce berceau ; le divin enfant y repose. Ce sont les saintes sœurs de la communauté qui ont orné la crèche de tant de bouquets, de tant de guirlandes et qui l'ont entourée de tant de cierges et embaumé de tant de parfums. Enfin, minuit sonne, l'orgue aussitôt éclate, et ses sons les plus graves et ses notes les plus douces font tour à tour entendre ces vieux airs de Noël qu'ont chantés les pères de nos pères et que chanteront encore les enfants de nos enfants.

La messe commence : dans l'étable de Bethléem l'allégresse n'était pas plus grande, la foi n'était pas plus vive, la prière n'était pas plus ardente que celles de toutes ces saintes filles et de toute l'assis-

tance chrétienne remplissant le chœur et la nef du couvent.

Au *Gloria in excelsis*, l'orgue se tut tout à coup, et des voix douces et sonores, des voix qui ne s'usent pas dans les profanes concerts du monde, des voix aussi pures que celles des chérubins et des séraphins, puisqu'elles n'ont jamais chanté que la bonté et la puissance de Dieu, répétèrent en chœur les paroles que les bergers de Juda entendirent, il y a dix-huit cents ans, aux environs de Bethléem.

Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Alors vraiment on aurait pu croire que c'étaient les esprits célestes eux-mêmes qui entonnaient ce cantique d'enthousiasme; et cette grande lueur qui s'étendait dans la chapelle, qui montait jusqu'aux points des ogives, qui tournait à l'entour des chapiteaux et des colonnes, qui les embrasait et qui les dorait, c'était, pour les âmes pieuses et croyantes, comme l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel et qui montra aux pasteurs l'étable où venait de naître un enfant sauveur!

Plus la messe avançait, plus le moment de la consécration approchait, et plus le recueillement de tous devenait grand! et vraiment, pour ne pas être saisi d'une sainte et profonde émotion, pour rester froid, insensible, incrédule, au milieu de

tant de piété et de si ferventes prières, il aurait fallu avoir une grande sécheresse d'âme. La beauté du chant de l'*Adeste, fideles*, les soupirs et les éclats de l'orgue, le parfum de l'encens, l'éclat des lumières, la majesté de l'autel, la pompe de la cérémonie nocturne, tout se réunissait pour bannir du saint lieu toute distraction.

Cependant la pieuse vicomtesse en eût une, et, au risque de l'en faire rougir, je vais la révéler.

De la place où elle était agenouillée elle pouvait voir la pauvre femme qu'elle avait amenée avec elle, et qu'elle avait fait entrer dans la chapelle avec son enfant. Accoutumée à pénétrer dans les réduits des plus nécessiteux, elle savait combien est grande l'ignorance de ceux qui couchent sur la paille, qui grelottent de froid et qui souvent meurent de faim. Cette ignorance est aussi hideuse et serre autant le cœur de ceux qui les approchent que leur profonde misère; elle fut donc surprise de voir sur le visage de la mendiante une expression de foi. En ce moment les joies divines s'étaient emparées de la pauvre femme, et ses grands yeux noirs, allant de l'autel à la crèche et de la crèche à son fils, laissaient couler sur ses joues amaigries des larmes qui ne devaient plus être celles de la souffrance. Dans son cœur, Mme de S*** s'applaudissait donc d'avoir amené dans la maison de Dieu la misè-

rable créature dont le dénûment l'avait frappée, mais devant lequel tant d'indifférents avaient passé sans lui aumôner le moindre secours. « Il ne faut pas que son bonheur en reste là, ajoutait dans sa pensée la bonne mère des pauvres. Je m'entendrai avec mes amis pour que cette femme, au nom de l'enfant Jésus et de sa divine mère, soit tirée de la misère dans laquelle elle a gémi si longtemps. »

Cette distraction pendant les saints offices, Dieu l'aura pardonnée à Mme de S***, car il l'a dit lui-même : « Penser aux pauvres, c'est penser à moi. »

La messe étant finie, la foule s'était écoulée; et chez la vicomtesse de S***, quelques amis, revenus avec elle, se mirent à faire le réveillon traditionnel ; réveillon qui était encore un reflet de pensées pieuses, réjouissance tranquille et pure qui condamne ce qui se passe de nos jours. Avant de sortir de la chapelle, la vicomtesse s'était approchée de la pauvre mère, lui ayant demandé son nom, sa demeure, et lui avait dit de venir chez elle le surlendemain.

Le jour de la fête des saints Innocents, Mme de S*** alla chez son curé prendre des informations sur la femme Laurence; et pendant qu'elle questionnait le père des pauvres de la paroisse, un de

ses amis se rendit chez le commissaire de police du quartier pour avoir des renseignements sur celle qu'on voulait secourir d'une manière efficace. Tout ce que l'on apprit sur la femme Laurence fut à son avantage. Pendant plusieurs années, elle avait gémi de n'avoir été mariée que civilement; mais l'homme qui l'avait prise pour sa ménagère, n'avait jamais voulu entendre parler de prêtre. Depuis deux ans, le mariage religieux avait enfin succédé au mariage civil, grâce à l'œuvre si active et si utile de Saint-François-Régis.

Le surlendemain de Noël, la mendiante et son fils se présentèrent à l'hôtel de la rue de Varennes, et tous les deux reçurent un accueil plein de grâce et de bonté. On les fit déjeuner à l'office, on leur donna deux pièces d'étoffe pour se vêtir, et le maître d'hôtel dit à *madame* Laurence que Mme la vicomtesse espérait bien qu'elle reviendrait la voir dans quatre jours, le jour du 1er de l'an.

PREMIER JOUR DE L'AN.

Ce jour des compliments et des souhaits, des allées et des venues, des visites et des cartes, des cadeaux et des étrennes, n'est pour beaucoup qu'un jour de fausseté et de mensonge, d'intérêt et de cupidité. Mais il n'en est pas de même pour

tout le monde. S'il y a beaucoup de gens qui ne portent leurs vœux de bonne année qu'aux heureux de ce monde, il y en a d'autres qui prennent une tout autre route.

Au lieu d'aller dans les somptueux hôtels, c'est vers les misérables demeures des malades et des nécessiteux qu'ils dirigent leurs pas, le cœur plein de charité et les mains pleines de bienfaits.

Je crois inutile de dire que la vicomtesse de S*** est du nombre de ces derniers. Il y a cinq jours, ce ne fut point dans sa voiture à écusson d'azur, à la bande d'or et aux trois roses d'argent, mais dans une humble citadine qu'elle se rendit au pourtour de Saint-Gervais avec une de ses amies et sa petite nièce, charmante jeune fille de douze ans et qui apprend ainsi tous les jours la céleste science des bonnes œuvres. Ces trois dames étaient fort peu à l'aise dans la grande voiture où elles venaient de monter, tant elles y avaient entassé d'étrennes pour la misère : c'étaient des draps, des couvertures, des rideaux, du linge de table et de corps, de chauds vêtements de laine, des couverts, des tasses, des assiettes, tout ce qu'il faut enfin pour monter un petit ménage. Une voiture à bras, chargée de meubles, avait dû les devancer et aller les attendre près de l'église.

En lisant ce que j'écris ici et ce que la charité

renouvelle sans cesse, les jeunes hommes du monde, qui dépensent pour le premier de l'an cinq à six cents francs en dragées, en bonbons et en futilités, n'ajouteront peut-être pas foi entière à mon histoire, que je pourrais appuyer sur des noms vrais. Mais je me persuade qu'en voyant le bonheur que Mme la vicomtesse de S*** vient de répandre dans un pauvre ménage, ils auront envie de goûter les ineffables joies que donnent pareille bienfaisance.

Pourquoi réussit-on mieux à redire la souffrance, la misère et le chagrin, que le bien-être, l'aisance et le bonheur? Serait-ce donc que dans notre âme Dieu a mis plus de cordes pour la tristesse que pour la joie?

Je me prends parfois à le croire; et j'ai pour me confirmer dans cette opinion les paroles de l'Écriture, qui n'a point appelé le monde un *lieu de délices*, mais bien une *vallée de larmes*.

Cependant j'essaierai de peindre l'étonnement, l'espèce de délire de la mère et du petit garçon à l'aspect de tout ce qui arrivait chez eux.

« Oh! maman, maman! » s'écriait le pauvre petit en allant du lit qu'on montait pour sa mère à la couchette qu'on préparait pour lui, puis de la table de noyer à la commode bien luisante; puis les rideaux, les couvertures de laine et de coton

bien blanc ; enfin tout l'attirail de la table, tous les ustensiles de ménage, propres, simples et presque élégants.

« Bénissons Dieu, bénissons Dieu ! disait la mère, et baisons les mains des anges qu'il nous envoie. »

Oh ! alors, dites, vous qui avez donné en étrennes de splendides inutilités, dites si vous avez éprouvé un bonheur semblable au bonheur des êtres charitables qui sont venus en aide à la misère ; dites si vos joies mondaines approchent de ces célestes joies.

JOUR DES ROIS.

Quand on s'engage dans la route du mal, on va vite ; car les démons de l'abîme vous poussent sur le chemin.

Quand on s'engage dans le sentier du bien, on va vite encore ; car les anges vous y prennent par la main pour vous conduire vers Dieu.

Ainsi Mme la vicomtesse de S*** avait déjà beaucoup fait pour la femme Laurence ; mais elle croyait encore avoir beaucoup à faire. La coupe que présente la vertu est pleine d'une liqueur si douce que lorsqu'on y a trempé ses lèvres on veut la vider tout entière.

Le jour de Noël s'était passé selon le cœur de la mère des pauvres.

Le jour de l'an avait été pour elle un jour de suaves jouissances.

La veille du jour des Rois, le cœur insatiable de la dame de charité a voulu mettre le complément à son œuvre.

Elle fit donc prier à dîner toutes les personnes qui avaient passé chez elle la soirée de la veille de Noël, et qui avaient vu à la messe de minuit la mendiante et son fils; de plus, elle avait invité le curé de la paroisse pour venir rompre à sa table le gâteau des Rois.

Suivant le vieil usage, avant de s'asseoir au dîner on apporta au vénérable pasteur sur un grand plateau d'argent le gâteau de la fève. Adélaïs de C***, qui était allée avec sa tante faire porter les meubles chez la pauvre Laurence, tenait un des côtés du plateau, et son cousin Renaud soutenait l'autre. Rien de plus gracieux que ce tableau formé par ces deux adolescents, tous les deux blonds, frais et roses, debout devant le vieux curé à cheveux blancs, bénissant le gâteau dont les pauvres devaient avoir leur part sous le nom de *la part à Dieu*.

Quelques personnes présentes à cette cérémonie crurent s'apercevoir que la vicomtesse de S*** avait

fait un signe au curé, et lui avait indiqué du regard la partie de ce gâteau qui devait être marquée par lui pour les pauvres.

Cette cérémonie terminée, on se mit à table; et la plupart des convives, les enfants surtout, trouvèrent, malgré l'agrément de la conversation, l'élégance du service et la délicatesse des mets, que le dessert était bien longtemps à venir. Enfin il arriva: alors la noble maîtresse de maison parla bas au maître d'hôtel, qui poussa aussitôt deux siéges à droite et à gauche du fauteuil de la vicomtesse.

« Qui va donc venir? » se demandait-on bien bas.

Le vénérable pasteur avait l'air d'être le seul dans le secret, et en le regardant on aurait pu voir ses yeux humides comme ils le deviennent souvent quand une touchante pensée nous fait battre le cœur. Ces émotions sont contagieuses; elles se gagnent et se communiquent. Aussi, sans qu'ils pussent s'en rendre compte, tous les convives se sentaient dans l'âme plus et mieux que de la curiosité.

Voici venir le gâteau, et les gens en livrée le suivant, et directement derrière le maître d'hôtel viennent aussi *madame* Laurence et son fils. Adélaïs et Renaud, sur un geste de leur tante,

vont les prendre par la main, et, après les avoir embrassés, les amènent à la vicomtesse, qui les fait asseoir à ses côtés.

Bien rouge, bien palpitante d'émotion, la femme que naguère on avait trouvée à minuit assise sur la borne de la rue et cherchant à réchauffer sur les lambeaux d'un vieux châle son pauvre enfant grelottant de froid, alors les yeux éblouis de l'éclat des lumières se reflétant sur les boiseries dorées, cette pauvre femme, sentant ses genoux se dérober sous elle, obéit à la vicomtesse et prit place à sa droite.

Le gâteau fut apporté en face du curé, qui coupa lui-même *la part à Dieu*, que personne n'appelait plus la part des pauvres en présence de la mère et de l'enfant.

Une fois la part de chacun faite, le maître d'hôtel étendit sur le plateau qui les portait toutes, un napperon de fine toile de Saxe, bordée d'une antique guipure à dents de loup, et il fit le tour de la table.

Chacun alors mettant la main sous le napperon prit un des morceaux coupés et tout aussitôt voulut savoir si la fève qui donne la royauté lui était échue.

Cette épreuve ayant été faite par tout le monde, le curé se mit à sourire, et Mme de S*** dit avec grâce :

« En d'autres temps, je me serais peut-être

désolée qu'aucun de mes convives n'eût été fait roi à ma table; mais aujourd'hui les couronnes sont si lourdes que mes regrets sont atténués, d'autant plus qu'il faudra bien que la liste civile ne reste pas sans trouver son titulaire. »

Alors le curé rompit la part à Dieu et vint l'apporter à Mme Laurence et à son fils, en leur disant de choisir. Mme Laurence, d'après la prière que lui en fit la comtesse, ouvrit sa part et n'y trouva rien.

« A votre tour, Guillaume, » dit le curé.

L'enfant se leva alors, beau de sa fraîcheur, de ses grands yeux noirs qui ressemblaient à ceux de sa mère, de ses cheveux bouclés et des cinq printemps qui composaient son âge. Le vieux prêtre mettant la main sur la tête du petit garçon lui dit : « Allons, mon enfant, choisissez bien. »

Puis avec l'adresse qu'ont les faiseurs de tours qui savent vous faire prendre la carte qu'ils ont dans la pensée, il lui présenta les parts du gâteau.

Guillaume avança, fit le signe de la croix, et prit une des parts.

« Ouvrez, ouvrez, » crièrent Adélaïs et Renaud. « Ouvrez, ouvrez, » répétait-on tout autour de la table; et la vicomtesse, livrée à une vive émotion, se pencha du côté de l'enfant, et le vit, de sa petite main, ouvrir le morceau qu'il avait pris.

Tous les yeux, comme ceux de Mme de S***, étaient fixés sur ce jeune candidat à la royauté. Gens et maîtres se penchèrent en avant pour voir le résultat de cette espèce de dépouillement de scrutin.

La part entr'ouverte montra à tous les regards une grosse fève rouge.

« Il est roi ! il est roi ! cria-t-on de toutes parts; il faut lui verser à boire.

— Avant qu'il boive, il faut qu'il choisisse une reine. »

L'enfant, étranger au milieu de tout ce monde, et n'y reconnaissant bien que sa mère, alla se jeter dans ses bras en disant : « Maman, c'est vous que je choisis !

— Adélaïs, dit la vicomtesse, vous comptiez peut-être sur la couronne. Le roi Guillaume l'offre à sa mère, et je l'en aime davantage. »

Renaud, que sa tante venait de nommer échanson, prit une grande coupe de Venise, la remplit de vin, puis la présenta au petit Laurence. Sa mère lui dit de boire; et alors le vieux cri : « Le roi boit ! le roi boit ! » fit bruyamment retentir la salle. Ces exclamations duraient encore quand le curé, faisant un geste de la main, obtint le silence, et tirant de sa poche un portefeuille, il y prit un papier et fit entendre ces paroles :

« Je sais que je vais déplaire à la noble maîtresse de céans ; je sais que sa modestie m'en voudra ; mais, de concert avec ses meilleurs amis, je vais trahir un secret.

« La royauté du petit Guillaume ne sera point une royauté indigente, et je tiens ici le budget de la liste civile : trois cents francs de rente perpétuelle lui sont assurés.

« Six cents francs d'une rente de même nature appartiennent à sa mère ; et comme le jeune roi est encore très-mineur, on se charge de son éducation ; quand il sera parvenu à l'âge de choisir une carrière, on lui fournira les moyens d'y faire son chemin. »

Dans ce moment, Mme Laurence, suffoquant de larmes de gratitude et de joie, s'était précipitée aux pieds de sa bienfaitrice, et, lui baisant les mains, les arrosait de ses pleurs.

« Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit la vicomtesse ; c'est le roi votre fils. »

FIN.

TABLE.

—

Jadis et aujourd'hui 1
Sainte Geneviève et saint Louis 6
L'ami de collége 8
Le prisonnier de Gisors 14
Le vœu de Philippe-Auguste et la fontaine de Réveillon. 18
Saint Paterne et la peste. 21
La tour de la Reine-Blanche et le souterrain 29
La nuit de Noël; la pierre qui tourne 33
La médaille *Consolatrix afflictorum* 37
Le voyage 40
L'hospice du mont Saint-Bernard. 43
Hospitalité chrétienne 47
Les chiens du mont Saint-Bernard 50
La veillée au couvent 54
La folle 57
Le départ; Lyon, Auxerre 61
L'abbé Cervon. 67
Le curé médecin 71
La prière des Fous 79
Le frère Hyacinthe 86
Marie et l'épreuve 93
La cité de Rhou ou de Rollon et ses trois enceintes . . 109
Notre-Dame de Rouen 116

L'enfant de chœur. — Le génie honoré 123
Église de Saint-Ouen 141
Rollon et la châsse de saint Ouen 148
Richard Sans-Peur et Robert-le-Diable 157
Dévotion des marins à Marie, étoile des mers 174
La chapelle de Barre-y-va et la vieille légende . . . 180
Harfleur et les Anglais 187
Graville et le joueur d'échecs. 195
Le Hâvre 207
Le raz de mer ou la mâle marée 213
Le phare de Catteville 225
Naufrage de la Blanche-Nef 229
La tour de François Ier 240
Honfleur et le joueur d'orgues 252
Les vieux souvenirs et les deux petits enfants . . . 270
La veillée à la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce; le frère Guillaume 278
Le Retour 287
Le pays de Caux et Sainte Radégonde 295
Étrelat et le départ du curé 300
Le royaume d'Yvetot. 309
Retour à Rouen. — Jeanne d'Arc. 318
Entrée de Charles VII 346
Dévouement 353
Les trois heureuses journées : Noël, le premier jour de l'an, et les Rois. — Noël. 359
Premier jour de l'an 368
Jour des Rois 371

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.





